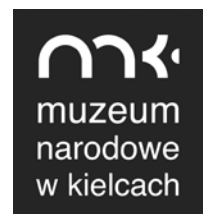


PRÉSERVER DE L'OUBLI

Les exilés polonais
de la Grande Émigration de 1831
installés dans les provinces françaises

Sous la direction de
Iwona H. Pugacewicz



Comité Scientifique : Robert Kotowski, Jerzy Kuzicki, Janusz Pezda.

Illustrations de la couverture : Laysterie Charles Philibert du Saillant, comte de,
Le légionnaire polonais et deux enfants, 1816-1818. Lithographie coloriée.
Collection SHLP/BPP, n° inv.THL.BPP.Ga.4329

Anonyme, *La France aux Polonais. À la mémoire des braves guerriers polonais morts
pour la liberté 25-26 février 1831*. Aquatinte SHLP/BPP, n° inv.THL.BPP.Ga.7005

Traduction en français
Barbara Miechówka

Coordination de la rédaction
Barbara Kłosowicz-Krzywicka

Composition et mise en page
Hanna Zaworonko-Olejniczak

Éditeur Musée national de Kielce

Dépôt légal : décembre 2021
PL ISBN – 978-83-62068-87-6

Impression et reliure
Sowa Sp. z o.o., ul. Raszyńska 13, 05-500 Piaseczno, Pologne

Diffusion et distribution Centre de civilisation polonaise Sorbonne Université.
L'édition papier ne peut pas être vendu.

Avec le soutien du Centre de civilisation polonaise Sorbonne Université,
de l'Université de Varsovie, du Musée national de Kielce,
en collaboration avec la Société pour la Protection des Souvenirs
et Tombeaux Historiques Polonais en France
et avec la Société Historique et Littéraire Polonaise/Bibliothèque Polonaise de Paris.



| | |
|---|-----|
| Introduction | 5 |
| DELPHINE DIAZ | 13 |
| Une enquête sur les dépôts de réfugiés. La mission du Bazar Polonais dans le Midi, 1832 | |
| IWONA PUGACEWICZ | 23 |
| La vie provinciale de la Grande Émigration sur l'exemple du milieu scolaire de Nancy | |
| SOPHIE CHEGARAY | 55 |
| Jozef Stempowski : doublement patriote | |
| FRANÇOIS ALANÇON | 72 |
| Dominique Saski : de l'insurrection à l'intégration | |
| REMY LANDY | 89 |
| Les trois Gasztowtt | |
| MARIA VAYSSADE | 99 |
| Autour des Fonderies et Forges d'Alès. Constantin Czynkowski, insurgé polonais, métallurgiste cévenol | |
| PIOTR DASZKIEWICZ | 124 |
| Quelques souvenirs des naturalistes polonais à Paris | |
| EWELINA TARKOWSKA | 131 |
| La vie des émigré polonais en Bretagne. Entre sens de l'identité nationale polonaise et assimilation dans la société française | |
| BARBARA KLOSOWICZ-KRZYWICKA | 146 |
| À la recherche des tombeaux polonais en province.. | |

L'histoire de la Grande Émigration, exode de quelque 11 mille¹ patriotes polonais après l'échec de l'Insurrection de 1830-31, élites du Royaume de Pologne en tête, constitue un des piliers de l'identité nationale polonaise de l'époque romantique. L'histoire de ces exilés du XIX^{ème} siècle uniques en leur genre, qui œuvrèrent avec succès à la construction de structures politiques, culturelles et institutionnelles en terre étrangère, c'est, d'un côté, une grande démonstration de l'immense potentiel culturel et intellectuel et de la fermeté morale d'une nation privée d'État indépendant, la manifestation de sa capacité à perdurer et à s'adapter à l'exil, et, d'un autre côté, la triste histoire d'un bannissement, de la misère, de l'humiliation et de la lutte quotidienne pour une vie digne en terre étrangère. Ce n'est pas sans raison que l'émigration polonaise consécutive à la tragique année 1831, l'année de l'échec de l'Insurrection de Novembre contre l'occupant russe, est appelée « grande ». Déjà, le nombre d'exilés est imposant. Parmi eux, on trouve les noms des plus grands intellectuels romantiques de l'époque, avec Mickiewicz, Norwid, Słowacki ou Lelewel en tête, des représentants des plus illustres lignées polonaises et des hommes politiques remarquables : les Czartoryski, Plater, Zaleski, Branicki et d'autres. L'œuvre de la Grande Émigration, telle qu'elle est reconnue et décrite par les historiens, ce n'est pas seulement la création de structures politiques, Hôtel Lambert et Société Démocratique en tête, mais aussi de sociétés savantes, de bibliothèques, d'écoles, de maisons d'édition et de journaux.

Si nous évoquons la Société Historique et Littéraire et la première bibliothèque nationale polonaise en terre étrangère qui lui est liée, si nous parlons de l'histoire de la célèbre école des Batignolles, si nous mettons en avant l'action de la Société de Bienfaisance des Dames Polonaises ou l'aide aux émigrés « en retraite » apportée par la Maison Saint-Casimir et bien d'autres initiatives, alors, par la force des choses, nous nous concentrons sur ce centre de la vie polonaise en exil qu'était Paris. Ce Paris-là, capitale de la vie politique et intellectuelle de l'émigration polonaise de l'époque romantique, a déjà fait l'objet de plusieurs publications importantes. Nous en savons décidément moins, pour ne pas dire que nous ne savons presque rien, sur la vie de nos compatriotes polonais en province, habitant hors de la capitale de la science et de la culture

¹ S. Kalembka, *Wielka Emigracja 1831-1863*, Toruń 2003, p. 54.

d'alors. Pourtant, après avoir franchi la frontière française, la majeure partie des insurgés de novembre étaient dirigés dans les dépôts de province, des sortes de camps dans lesquels ils étaient encasernés, puis, de là, dispersés dans toute la France. Le gouvernement de Louis-Philippe craignait ces récents révolutionnaires et, à coup sûr, ne partageait pas la sympathie et la solidarité de la majeure partie de son peuple envers ces exilés venus de l'Est. Déjà en 1832, inquiet de l'afflux de toute une masse de jeunes fugitifs, des révolutionnaires qui, peu auparavant, s'étaient battus pour la cause polonaise, il les avait soumis à un contrôle policier rigoureux. Les premiers décrets régulant les principes de l'accueil et du traitement des « étrangers » limitaient leur liberté de déplacement à travers la France, mais surtout les tenaient éloignés des grandes concentrations urbaines. Après la fermeture définitive des dépôts, le décret du 5 mai 1833 introduisit un principe général de répartition des émigrés, non seulement le plus loin possible de Paris, mais aussi loin de la frontière orientale de l'État, de crainte qu'ils ne fomentent des troubles politiques. Ainsi, les réfugiés polonais, jusque-là regroupés à Avignon, Besançon, Bourges, Châteauroux, Le Puy ou Dijon, furent répartis dans les départements de l'Ouest et du Sud-ouest.

L'histoire méconnue de la Grande Émigration en province présentée dans cette publication, celle de plus de 4 000 réfugiés², permet de compléter la traditionnelle description des destinées de la diaspora polonaise de Paris composée de l'élite intellectuelle et culturelle. Les archives dont disposent aujourd'hui les historiens traitant de ce sujet témoignent de ce que fut leur sort : une existence précaire et difficile pour certains; pour d'autres, de remarquables réalisations et des succès professionnels au service de la France. Ils exercèrent des métiers très divers : constructeurs de canaux et de chemins de fer, architectes, médecins, enseignants... Durant les XIX^{ème} et XX^{ème} siècles, leurs descendants combattirent pour la France, tout en soutenant les aspirations des Polonais à l'indépendance de leur pays.

Les Polonais n'étaient pas les premiers émigrés politiques à s'être réfugiés en France. Avant leur arrivée, les autorités françaises avaient donc déjà été confrontées à la question de l'établissement de règles juridiques et de l'aide financière liée à ces règles face à l'afflux de réfugiés venus d'Espagne, d'Italie et du Portugal. C'est dans ce contexte que Delphine Diaz, de l'Université de Reims-

² Selon R. Bielecki, in *Zarys rozproszenia Wielkiej Emigracji we Francji 1831-1837*, Warszawa 1986, p. 31, le nombre de Polonais présents dans les dépôts le 7 février 1833 s'élevait à 4042 personnes.

Champagne-Ardenne, présente l'action du gouvernement français en vue d'établir et stabiliser les conditions de vie des réfugiés polonais dans le dépôt d'Avignon. Elle présente également l'action du Bazar Polonais, un comité local de représentants de la société civile créé à Lyon pour aider les Polonais.

Après un séjour forcé dans les dépôts, les émigrés qui avaient des ressources personnelles et n'avaient pas besoin de demander des subsides – ils étaient peu nombreux – pouvaient s'installer dans le lieu de leur choix, moyennant une autorisation adéquate du gouvernement, bien sûr. C'est à cette catégorie d'émigrés qu'Iwona Pugacewicz s'est intéressée en étudiant les destinées d'insurgés de novembre originaires de Samogitie qui s'étaient fixés à Nancy et y avaient créé une école polonaise pour leurs enfants. Cette tentative pour continuer à vivre « comme autrefois en Pologne », qui constitue un exemple intéressant de culture de l'identité régionale samogitienne, ne résista pas à l'épreuve du temps. Car, tôt ou tard, la plupart des émigrés choisirent la voie de l'intégration à la société française, en s'éloignant de leurs racines lituaniennes et de leur passé nobiliaire qui, l'effet du temps aidant, se transformèrent en souvenirs.

Les deux essais suivants consacrés à l'évocation d'ancêtres venus en France après l'échec de l'Insurrection de Novembre questionnent le fonctionnement de la mémoire culturelle. Prenant appui sur des documents et des récits familiaux, les journalistes Sophie Chegaray et François Alançon, y présentent une histoire intime de la Grande Émigration. Le premier présente Józef Stempowski (1810-1892), un émigré installé au Havre, partisan de la Société Démocratique Polonaise qui est entré dans la bourgeoisie locale par le mariage et dont les descendants combattirent pour la France en 1870 et en 1914. Le second essai est consacré au capitaine d'artillerie Dominik Sasaki (1802-1874), un partisan de l'Hôtel Lambert installé en Bourgogne. Parent de l'écrivain Stefan Żeromski, il lui sert de modèle pour le personnage de Dominik dans le roman *Wierna rzeka (La rivière fidèle)*.

Rémy Landy, professeur agrégé de Lettres, décrit de façon pittoresque l'itinéraire des trois frères Gasztowtt : Waclaw (1805-1862) et Jan (1801-1871), tous les deux contrôleurs des Ponts et Chaussées, ainsi que le médecin Maurycy (1809-1878), en s'appuyant sur la correspondance et les documents familiaux conservés par leurs actuels descendants. Il s'intéresse plus particulièrement au plus connu des Gasztowtt, le fils de Maurycy prénommé lui aussi Waclaw (1844-1920), un traducteur et professeur de l'École Polonaise des Batignolles, après y avoir été élève. S'attachant à mettre en évidence la bivalence de l'identité

nationale de son héros, français et polonais à la fois, par là-même, l'auteur traite du problème de l'acquisition et de la transmission intergénérationnelle de l'identification à la culture polonaise.

Marie Vayssade, chercheur-amateur s'intéressant à l'histoire de l'émigration polonaise dans sa région, décrit un autre exemple de destin individuel, en évoquant la figure de Konstanty Czyszkowski (1814-1870). Engagé dans l'Insurrection à l'âge de 16 ans, il acheva ses études en France, à l'École des Mines de Saint-Étienne. Il fit ensuite une brillante carrière d'ingénieur, en profitant des opportunités offertes par le développement de la métallurgie dans le département du Gard.

Outre les archives privées, les principales sources d'information sur la vie des émigrés polonais se trouvent dans les collections de la Bibliothèque Polonaise de Paris, ainsi que celles de la Bibliothèque Czartoryski à Cracovie. Cependant, Piotr Daszkiewicz, qui s'intéresse à l'histoire des naturalistes polonais en France indique également d'autres institutions importantes qui sont dépositaires de « Polonica » : le Muséum National d'Histoire Naturelle (MNHN), l'Institut de France, l'Académie de Médecine, les services de l'Armée de terre, mais aussi les archives municipales. Ces sources lui ont permis de souligner la participation des Polonais à l'enrichissement des collections françaises d'histoire naturelle, une participation qui a commencé déjà avant l'époque des partages de la Pologne.

Ewelina Tarkowska, qui a fait une recherche sur la Grande Émigration dans le département des Côtes-du-Nord (aujourd'hui Côtes d'Armor) en Bretagne a complété l'étude des sources polonaises par une recherche dans les archives départementales. Ainsi, dans sa thèse de doctorat qui vient d'être publiée, elle a pu analyser les biographies de quelque 120 personnes d'origine polonaise habitant ce département. Cette recherche lui a permis de conclure que l'intégration à la société française des émigrés de la première génération ne diminuait en rien leur sentiment d'identité nationale polonaise et l'intérêt qu'ils portaient aux événements en cours dans leur pays, notamment lors des insurrections successives en 1848 et en 1863.

Une des traces durables de la présence de la Grande Émigration en province, ce sont les tombes. C'est pourquoi Barbara Klosowicz-Krzywicka, présidente de la Société pour la Protection des Monuments et Souvenirs Historiques Polonais en France, conduit des recherches pour répertorier toutes celles qui existent encore dans les cimetières de province. Ces recherches montrent qu'un quart seulement des réfugiés polonais ont réussi leur installation en France au point d'avoir les moyens de se faire enterrer dignement et de faire

ériger un monument. On ne doit donc pas oublier ces trois quarts de réfugiés polonais qui sont morts chez eux en silence, dans la misère, ou dans des hôpitaux, et dont il ne reste aucune trace dans les cimetières. Parmi eux, se trouvaient des artistes-peintres ou des sculpteurs dont les œuvres sont dispersées dans des musées ou des collections privées, comme par exemple, le sculpteur Wojciech Świecki (1823-1873) ou le photographe décédé à Pau, Roman Bendurski (1811-1876).

La présente publication constitue une esquisse de portrait collectif des émigrés polonais en province qui réussirent leur vie professionnelle, ne serait-ce que modestement. Sur la base de la vingtaine de biographies de Polonais contenues dans ce volume, on voit que la réussite en province reposait sur le talent individuel, l'éducation, le courage et la ténacité, le tout devant être étayé par une connaissance de la langue française suffisante pour pouvoir faire des études ou trouver un emploi peu après l'installation en terre étrangère.

Au sortir des dépôts, il fallait trouver soi-même les ressources nécessaires pour vivre. Peu d'émigrés pouvaient compter sur le soutien de leur famille restée en Pologne. La majorité d'entre eux durent solliciter des subsides de l'État français, dont le montant dépendait du grade militaire. Ceux qui cherchèrent à s'assurer l'indépendance matérielle étaient des officiers de rang supérieur (Dominik Saski, Jan Gasztowtt) et des diplômés des universités de Vilnius, Varsovie ou Lviv (Franciszek Przetocki). Ils trouvèrent des emplois de voyageur de commerce, d'intendant, d'agent d'affaires ou de négociant (Józef Stempowski). Malgré les contrôles policiers auxquels ils étaient soumis et les entraves aux voyages, ils étaient très mobiles. La majorité d'entre eux se déplaçaient sans cesse, à la recherche d'un lieu propice à la recherche d'un meilleur emploi (Jan Gasztowtt).

Au XIX^{ème} siècle, la France avait besoin d'ingénieurs bien formés pour réaliser de grands investissements comme la création des mines, la construction et la modernisation des ports, le traçage des routes et des voies ferrées ou la construction des gares et de l'infrastructure des transports. La province manquait de médecins pour assurer des soins dans les énormes concentrations de population qui venaient de se créer. Ce fut une opportunité dont se saisirent de jeunes officiers qui entreprirent des études de médecine à Montpellier (Maurycy Gasztowtt, Aleksander Grabowski, Roch Woycikowski), d'agronomie à Grignon (Piotr Skawinski), d'ingénierie à l'École des Mines de Saint-Étienne (Konstanty Czyszowski) et même des études militaires à l'École d'État Major (Ludwik Celiński de Zaremba). Leurs débuts ne furent pas faciles. Par exemple, lorsqu'en 1833, le gouvernement français diminua les subsides, les étudiants en médecine

de Montpellier « *n'eurent pas d'autre choix que de se limiter à un seul plat chaud par jour, à midi, et à un morceau de pain et de fromage le soir. [...] Constituant un groupe assez important, ils supportaient leur misère ensemble [...] Tous obtinrent des postes dans lesquels, grâce à leur talent et à leur dévouement envers ceux qui souffrent, ils s'attirèrent la confiance et l'estime des populations au milieu desquelles ils s'installèrent* »³. D'ordinaire, dès la fin de leurs études, les ingénieurs polonais commençaient leur carrière dans des postes au bas de l'échelle, en général comme « piqueurs » aux Ponts-et-Chaussées. Ils progressaient petit à petit, mais peu d'entre eux parvinrent à des postes de direction autonomes analogues à ceux de Konstanty Czynszkowski ou de l'architecte Ludwik Celiński de Zaremba.

L'apprentissage d'un métier permettait d'espérer une relative stabilisation des conditions de vie et la fondation d'une famille. Les mariages marquent le début d'une seconde étape importante dans la vie des émigrés polonais : ils devinrent fréquents à partir des années 1840. C'est pourquoi les registres d'état civil contenant les actes de mariage, de baptême et de décès constituent une source d'informations très intéressantes sur l'insertion des émigrés polonais dans la société française que, jusqu'à présent, les historiens polonais ont rarement analysée. Ces documents nous apprennent par exemple, que, parmi les témoins du mariage de Michal Jawoysz (1801-1877) avec la sœur d'un professeur de musique, outre ses supérieurs hiérarchiques, on trouve Kajetan Ślepikowski et Aleksander Domaszewski qui furent ses compagnons d'errance à travers l'Europe. Quant à Ludwik Celiński de Zaremba, alors employé des Ponts et Chaussées à Honfleur, dans le Calvados, il prit pour témoins des Français, des supérieurs hiérarchiques « bien situés », tous deux ingénieurs en chef dans le département. L'examen rapide de ces sources documentaires, tout comme les articles de ce volume, montre que le mariage avec une Française était un moyen hautement souhaitable, quoique peu fréquent, d'améliorer son statut social. Il permettait d'entrer dans les élites locale et ouvrait également la voie vers la naturalisation. En effet, la procédure d'obtention de la nationalité française était compliquée et coûteuse et se terminait souvent par un rejet de la demande. Rares furent ceux qui réussirent à la mener à son terme : par exemple, Dominik Saski y parvint après 17 ans de démarches et Józef Stempowski après 33 ans de séjour en France et une conduite irréprochable. Ludwik Celiński de Zaremba

³ J. Bartkowski, *Kilka wspomnień poświęconych pamięci drogich przyjaciół i towarzyszków pielgrzymstwa, Aleksander Grabowski*, manuscrit n° 3655, Bibliothèque Czartoryski, p. 34-35.

ne commença à postuler pour la nationalité française qu'en 1872, quelques années avant sa mort. Maurycy Gasztowtt fut plus chanceux, puisqu'il obtint la prestigieuse nationalité dès 1849 pour sa conduite exemplaire comme médecin de campagne.

En Bretagne, où l'on vivait plus pauvrement, la plupart des Polonais vivaient des modestes subsides attribués par le gouvernement français. Ils se mariaient avec des filles pauvres ou des propriétaires d'épicerie et des femmes qui devaient travailler pour survivre. La situation précaire de ces familles est reflétée dans les archives par les plaintes et les appels adressés à des institutions caritatives. En effet, pour les « journaliers », le mariage entraînant la nécessité d'entretenir une famille, il conduisait à la dégradation de leur situation financière et les amenait à demander des aides supplémentaires aux autorités françaises.

Malgré leur intégration progressive à la société française, les émigrés issus de l'insurrection de 1830 portaient le plus grand intérêt à la situation dans leur pays. Dès l'arrivée des premières informations sur le Printemps des Peuples ou l'Insurrection de Janvier (en 1863), ils étaient prêts à tout quitter pour aller combattre l'ennemi. Comme nous le verrons dans les articles suivants, ils furent d'ailleurs nombreux à le faire. Mais pour cette première génération vivant en émigration, il était tout aussi important de maintenir une stabilité difficilement acquise⁴. C'est donc plus par devoir patriotique que par sentiment de culpabilité de s'être installé en France et d'y rester qu'ils transmettaient l'identité nationale polonaise à leurs enfants. Ce sentiment était suffisamment profond pour que même ceux qui n'exerçaient pas de métier prestigieux comme ingénieur ou médecin fassent l'effort financier d'envoyer leurs enfants à l'École Polonaise des Batignolles ou à l'Institut des Demoiselles Polonaises créé par Izabela Czartoryska à Paris. Ainsi, Juliusz, le fils de Łukasz Jaśniewicz né en Bretagne en 1842, fut admis à l'École Polonaise des Batignolles en 1853. En 1854, il fut exonéré des frais de scolarité à cause de la mort de son père et de la situation difficile de sa famille. Les cinq fils d'Aleksander Chodorowski, envoyés par force à l'école des Batignolles, ne continuèrent malheureusement pas la tradition polonaise. Mais il en fut autrement avec les enfants des frères Gasztowtt. À l'âge adulte,

⁴ V. Guillaume, *L'autre exil, Trajectoires migratoires et stratégies d'insertion de la Grande Émigration polonaise de 1831 dans l'Ouest de la France*, thèse de doctorat, EHESS Paris 2016, pp. 278-282. L'auteur, qui a examiné les biographies de 1308 émigrés polonais, a consacré quelques pages à la question de leur participation au Printemps des Peuples. Il a remarqué qu'en 1848, à quelques rares exceptions près, n'ont pris les armes que des émigrés célibataires sans travail stable et vivant des subsides accordés par le gouvernement français.

pratiquement chacun d'eux a fait preuve d'attachement à la polonité, que ce soit dans sa vie professionnelle ou en luttant les armes à la main pour la libération de la Pologne. Ainsi, le thème de l'héritage et de l'entretien de la culture polonaise est présent dans tous les articles du présent volume.

Les épreuves de l'insurrection et les débuts difficiles ayant eu des répercussions sur leur santé, rares furent les réfugiés polonais qui atteignirent un âge avancé. Par exemple, Ludwik Aleksander Jabłoński mourut alors qu'il avait à peine 45 ans, laissant deux orphelins qui furent pris en charge par la famille de son ami, le médecin Aleksander Grabowski. Mais, même lorsqu'il s'agissait d'individus ayant connu la réussite sociale, leurs enterrements en province ne réunissaient pas autant de compatriotes qu'à Paris et ne se transformaient pas en manifestations politiques. Le plus souvent, les participants à leurs obsèques étaient des voisins et des supérieurs hiérarchiques. Pour plus d'informations sur ce thème, nous vous renvoyons au dernier article de ce volume.

La position sociale que les émigrés de la première génération avaient réussi à atteindre, la stabilisation de leur situation matérielle ou les relations familiales acquises par le mariage permirent à leurs enfants et petits-enfants de monter dans l'échelle sociale et d'entrer dans les élites de la société française. Le temps aidant, les générations suivantes s'assimilaient complètement à la société française. Il ne leur restait plus qu'un nom à consonance étrangère, des relations polono-françaises, plus rarement des histoires familiales sous forme de récits et documents anciens transmis de génération en génération.

Le petit échantillon de destins d'émigrés polonais en province présenté dans ce volume nous amène à poser plus de questions qu'il ne nous donne de réponses et indique de nouvelles pistes de recherche à explorer concernant la démographie émigrée (nombre de mariages franco-polonais, nombre de représentants franco-polonais de la seconde génération), les succès et les échecs de l'émigration, l'entraide dans le cadre de la communauté locale, les domaines de collaboration avec les autorités locales, le rôle des femmes dans l'émigration. Espérons que le prochain colloque et la publication suivante qui sera consacrée aux paradoxes des choix en exil : carrières professionnelles et échecs de l'émigration du XIX^{ème} siècle nous permettra de répondre à ne serait-ce qu'une partie de ces questions.

IWONA PUGACEWICZ

DELPHINE DIAZ

Université de Reims Champagne-Ardenne
Institut universitaire de France

UNE ENQUÊTE DANS LES DÉPÔTS DE RÉFUGIÉS POLONAIS LA MISSION DU BAZAR POLONAIS DANS LE MIDI, 1832

Après l'écrasement de la révolution de Varsovie par l'armée russe à l'automne 1831, la France de la monarchie de Juillet est devenue le premier lieu d'asile pour de nombreux exilés polonais persécutés. Une partie de ces anciens insurgés venus se réfugier en France pour des raisons politiques a obtenu des secours de la part du ministère de l'Intérieur, alors le principal acteur de l'assistance et de la surveillance des étrangers. Mais avant même l'arrivée des premiers exilés polonais sur le sol français, une note de la Chambre des députés datant de septembre 1831 détaillait la composition de cette population étrangère que formaient les « réfugiés » : étaient recensés sur l'ensemble du territoire français 2 800 Espagnols (soit plus de 53 % de l'ensemble), 1 524 réfugiés italiens touchant des secours du gouvernement (soit 28 % des effectifs d'étrangers subventionnés), et enfin environ un millier d'exilés portugais (près de 18 % du groupe¹). La majorité de ces réfugiés ne vivait pas à Paris mais était dispersée dans les départements en province.

La « Grande Émigration » polonaise, commencée après l'échec de l'insurrection de Varsovie en 1831, doit autant son épithète à l'importance quantitative de ce déplacement forcé qu'au rôle politique, idéologique et artistique joué par les exilés dans l'histoire de la nation polonaise. Dès l'automne 1831, sont parvenus en France les premiers responsables de l'insurrection en déroute.

¹ Archives Nationales de France (désormais abrégé en AN), C 749, dossier n° 32, note sur la situation et la résidence des réfugiés étrangers en France, septembre 1831 (s. d.).



Carte de répartition des réfugiés étrangers en France en 1831

Source : cartotheque du site Internet du programme ANR

AsileuropeXIX

Bonaventure Niemojowski, dernier président du gouvernement national, a été accueilli à Paris à la fin du mois d'octobre, suivi de Joachim Lelewel. Sur les 7 500 à 8 500 insurgés polonais qui ont refusé d'accepter la défaite contre la Russie tout en échappant aux peines de mort, d'incarcération ou de déportation en Sibérie, environ 6 000 ont pu rejoindre la France de Louis-Philippe entre 1831 et 1832.

La majorité des exilés polonais a accepté de bénéficier des subsides octroyés par le ministère de l'Intérieur : ils ont occupé dès l'année 1832 la première place parmi les réfugiés étrangers secourus, formant alors un effectif de 4 290 personnes. Mais en contrepartie de ces secours octroyés par l'exécutif, les Polonais ont dû accepter d'être dirigés vers des « dépôts » de réfugiés en province : leur assignation à résidence a été consacrée par la première loi sur les « étrangers réfugiés », adoptée le 21 avril 1832, qui ne définissait pourtant pas très nettement les contours d'un tel groupe².

L'histoire des réfugiés assignés à résidence en province permet de contrebalancer un récit plus traditionnel qui s'est avant tout intéressé aux Polonais établis à Paris³, ceux qui appartenaient majoritairement aux élites et ne comptaient pas nécessairement sur les secours du gouvernement français pour vivre en exil. Néanmoins, cette histoire des réfugiés dans les dépôts s'est essentiellement écrite grâce à l'analyse de sources administratives et policières : elle s'est notamment nourrie des fonds classés dans la série M (« administration ») des Archives départementales, consultables dans les nombreux départements français qui ont abrité un dépôt de réfugiés sous la monarchie de Juillet. Grâce aux états nominatifs mensuels qui devaient être régulièrement transmis par les préfets à Paris, grâce aux bulletins individuels de réfugiés, devenus obligatoires à partir de 1833, on peut reconstituer les flux d'étrangers assignés à résidence dans les dépôts. Ceux-ci ont été ouverts puis rapidement dissous en raison des craintes d'ordre politique, économique et sanitaire que suscitait le rassemblement d'un grand nombre de réfugiés issus d'une même nation dans un lieu donné⁴.

D'autres archives, moins abondantes et plus difficiles à identifier que ne le sont les sources administratives d'origine préfectorale, permettent aussi de franchir le seuil d'un dépôt de réfugiés. Ainsi en est-il des traces laissées par les exilés eux-mêmes ou par les membres des comités qui se chargeaient de les

² Voir Cécile Mondonico-Torri, « Les réfugiés en France sous la monarchie de Juillet : l'impossible statut », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, n° 47-4, octobre-décembre 2000, p. 731-745, et Delphine Diaz, *Un asile pour tous les peuples ? Exilés et réfugiés étrangers en France au cours du premier XIX^e siècle*, Paris, Armand Colin, coll. « Recherches », 2014.

³ Sur les premiers travaux menés en France sur les réfugiés polonais dans les dépôts en province, voir les articles monographiques de Géraud Lavergne, « Le dépôt des réfugiés militaires polonais à Bergerac », *Comité des travaux historiques et scientifiques. Études et documents divers*, Paris, Rieder, 1933, p. 85-109, et de Jacques de La Ruppelle, « Le dépôt des réfugiés polonais de Bourges (1832-1833) », *Bulletin d'information du département du Cher*, n° 131, juin 1976, p. 35-38 et n° 132, juillet 1976, p. 38-43.

⁴ Plusieurs thèses d'histoire contemporaine récentes, soutenues ou en cours, s'intéressent à cette histoire des dépôts de réfugiés en province : voir Valentin Guillaume, *L'autre exil. Trajectoires migratoires et stratégies d'insertion de la Grande Émigration polonaise de 1831 dans l'ouest de la France*, thèse d'histoire contemporaine sous la direction de Nancy L. Green, Paris, EHESS, 2016 ; Camille Cordier-Montvenoux, *Terre de passage, d'accueil ou terre hostile ? Les étrangers en Auvergne entre représentation et « réalité » (1815-1940)*, thèse d'histoire contemporaine sous la direction de Jean-Claude Caron, Clermont-Ferrand, Université Clermont-Auvergne, 2021.

soutenir dans le pays d’asile. Dans la France des années 1830, ces comités ont été particulièrement nombreux et inventifs pour prendre la défense des « débris errants de la malheureuse Pologne⁵ ». Il s’agit donc de réétudier ce phénomène de l’assignation à résidence des réfugiés dans les départements en adoptant cet autre point de vue, celui d’une frange de la société civile favorable à leur accueil. Les archives laissées par le « Bazar polonais » de Lyon, l’un des plus importants comités de soutien aux Polonais après le « Comité central français en faveur des Polonais » du général de Lafayette, permettent de suivre le quotidien des exilés dans les dépôts du quart Sud-Est de la France, en montrant comment il était perçu par leurs soutiens français⁶. La présente contribution veut ainsi s’interroger sur les modalités adoptées par l’action philanthropique des membres du Bazar polonais, en mettant en lumière une mission que la société a organisée au printemps 1832 en envoyant un de ses délégués visiter les dépôts polonais du Midi.

Après cette enquête *in situ*, le Bazar polonais a mis au point plusieurs initiatives pour améliorer les conditions de vie des réfugiés qui y séjournaient, avec l’aide d’autres comités pour la Pologne.

Les sociétés polonaises et le Bazar de Lyon : des activités polymorphes

Les premiers comités d’aide aux Polonais apparus en France ont d’abord eu pour objectif de soutenir les insurgés de Varsovie. En janvier 1831, depuis Paris, le général de Lafayette avait créé le célèbre Comité central en faveur des Polonais, dont les visées et les méthodes s’appuyaient sur l’héritage des comités philhellènes des années 1820. Dans le sillage du Comité parisien, de nombreux comités ont éclos en province au cours des années 1831-1832. Ainsi, à l’été 1831, la société du Bazar polonais a été fondée à Lyon, initialement pour aider depuis la France les insurgés en pleine révolution contre la domination russe à Varsovie⁷. Le premier procès-verbal date du 4 juillet, et l’on sait qu’un grand banquet a ensuite été organisé le 14 dans la commune de Sainte-Foy-lès-Lyon.

⁵ AN, Archives privées Lafayette, 217 MI 25, lettre du trésorier du Comité polonais de Bordeaux à Lafayette, 23 mai 1833, f. 378.

⁶ Les fonds du Bazar polonais de Lyon sont conservés aux Archives municipales de Lyon (désormais abrégé en AML) et contiennent quinze cartons couvrant la période 1831-1839.

⁷ Sur le Bazar polonais de Lyon, voir Marc Brisac, *Lyon et l’insurrection polonaise de 1830-1831*, Lyon, Rey, 1909.

Une fois la révolution de Varsovie réprimée en septembre, les fonds recueillis par la société du Bazar polonais ont été utilisés pour améliorer les conditions d'accueil des premiers réfugiés polonais amenés à passer par Lyon. Il s'agissait d'une ville de passage et non d'un lieu d'installation important, l'exécutif ayant refusé d'y voir se former de manière pérenne d'importants regroupements de réfugiés. Lyon se trouvait en effet sur l'itinéraire qui menait les Polonais depuis Strasbourg, où ils étaient nombreux à franchir la frontière, jusqu'au dépôt d'Avignon, ouvert pour accueillir les militaires. Entre la fin de l'année 1831 et le début de 1832, Lyon a ainsi été traversée par de nombreuses colonnes polonaises. D'emblée, les dames du Bazar polonais ont été mobilisées par cette société pour coudre des chemises au profit des réfugiés qui transitaient par le département du Rhône et qui manquaient de tout. Ces derniers étaient aussi accueillis à domicile et les archives du Bazar polonais gardent la trace de leur passage et de leur réception chez l'habitant⁸.

Allant bien au-delà de son périmètre local, la société du Bazar polonais s'est aussi mobilisée pour les réfugiés résidant dans toute la France méridionale, puisqu'elle a entretenu des relations épistolaires avec bien d'autres comités polonophiles et qu'elle a même fait effectuer des visites de « dépôts de réfugiés » dans le Midi de la France. C'est précisément à cette enquête que l'on s'intéressera : les archives qu'elle a laissées permettent tout à la fois de suivre le quotidien des réfugiés en province et de saisir le regard que les Français enthousiasmés par la vague « polonophile » portaient sur eux.

Le Bazar polonais a confié une telle mission d'enquête à Auguste Perret qui jouait le rôle de caissier de la société, sous la houlette de Sylvain Blot, son secrétaire général. Qui étaient ces deux hommes ? Les informations qui nous parviennent en font des notables bien établis, sans doute favorables au « juste milieu » incarné par le nouveau régime de Juillet advenu grâce à la révolution des Trois Glorieuses. Selon un almanach de la ville de Lyon datant de 1832, Sylvain Blot et Antoine-Auguste Perret travaillaient tous deux au bureau de garantie pour les matières d'or et d'argent, établi rue Savoie à Lyon, et placé sous la tutelle de l'administration générale des monnaies à Paris⁹.

⁸ AML, Fonds du Bazar polonais, 2 II 9, liste de personnes ayant offert la table et le logement aux réfugiés polonais à Lyon (1831-1832).

⁹ *Almanach historique et politique de la ville de Lyon et du département du Rhône pour l'année bissextile 1832*, Lyon, Rusand, 1832, p. 149-150.

C'est à Auguste Perret que le Bazar polonais de Lyon a assigné une mission particulièrement importante au printemps 1832, en l'envoyant enquêter dans le Midi. Le but de ce voyage était d'une part de l'amener à étudier les conditions de vie des réfugiés dans les dépôts qui y avaient été formés, et d'autre part d'encourager la création de nouveaux comités de soutien aux Polonais, dans le sillage des activités du Bazar. Dépêché dans les dépôts d'Avignon et de Lunel, Perret laisse des « notes sur son voyage » qui constituent une source unique¹⁰. Au cours de la monarchie de Juillet, c'est la seule grande enquête faite par un membre de la société civile sur la vie quotidienne des dépôts de réfugiés. Parti de Lyon à la fin du mois de mars 1832, Perret passe d'abord par Avignon, ville désignée dès la fin de l'année 1831 par le gouvernement pour recevoir le dépôt des militaires polonais réfugiés en France. Au début de 1832, un comité polonais avait été fondé à Avignon par des Français pour prêter assistance aux réfugiés qui y avaient été assignés à résidence : il s'inspirait du modèle du Comité central de Lafayette et du Bazar de Lyon avec lesquels il entretenait une correspondance. Puis, après cette première étape avignonnaise, Auguste Perret a continué sa tournée dans le Midi : sa seconde destination était Lunel, dans le département de l'Hérault, où un nouveau dépôt de réfugiés militaires venait d'être créé en avril 1832 pour délester celui d'Avignon. Perret s'est ensuite rendu à Marseille, qui semble avoir été la dernière halte de sa visite avant son retour à Lyon.

La description du quotidien des réfugiés polonais dans le Midi

Au fil de son voyage, Perret a pris de manière systématique des notes sur les conditions de vie réservées aux réfugiés réunis dans les dépôts du Midi. Il s'est d'abord intéressé aux lieux dans ces derniers avaient été regroupés : dans le Vaucluse comme dans l'Hérault, les officiers, sous-officiers et soldats se trouvaient logés dans des casernes désaffectées. À Avignon, en mars 1832, Perret note qu'il y a près de 900 officiers à la caserne, 118 sous-officiers et 145 soldats dont 22 sont en réalité des enfants¹¹.

Les conditions d'accueil lui semblaient bien plus éprouvantes à Avignon qu'à Lunel : à Avignon, comme le souligne Perret, « les soldats se plaignaient de la mauvaise nourriture et de leurs officiers ». Les difficultés éprouvées quotidiennement par les réfugiés tenaient d'abord au caractère trop exigü

¹⁰ AML, Fonds du Bazar polonais, II 2/2, « Notes sur mon voyage » d'Auguste Perret, mars et avril 1832.

¹¹ AML, Fonds du Bazar polonais, II 2/2, « Notes sur mon voyage » d'Auguste Perret.

des casernes qui les abritaient. D'ailleurs, dès le printemps 1831, le ministère de la Guerre avait voulu dissuader le gouvernement de Casimir Perier d'ouvrir un nouveau dépôt de réfugiés étrangers à Avignon faute de place, comme le signalait un rapport du bureau des opérations militaires le 13 mars¹².

Les conditions d'encasernement et d'hébergement paraissent avoir été meilleures à Lunel qu'à Avignon au cours de l'année 1832. À Lunel, ville de 7 000 habitants où Perret a séjourné en avril 1832, étaient alors recensés 700 hommes, officiers, sous-officiers et soldats dans la caserne qui servait de lieu d'établissement du dépôt. Néanmoins, même à Lunel où la caserne semblait moins bondée qu'à Avignon, seuls les officiers et sous-officiers disposaient de lits en fer, les soldats dormant à terre sur des paillasses sommairement recouvertes de draps et de couvertures. Les officiers étaient aussi mieux traités puisque que contrairement aux soldats, ils pouvaient choisir de loger chez l'habitant : Perret évoque leur dispersion dans des petites villes et villages des environs de Lunel, à Marsillargues (Hérault), Gallargues (Gard), Lansargues (Hérault). Selon les témoignages réunis par le Lyonnais, l'installation chez l'habitant – en échange de billets de logement distribués par le ministère de la Guerre – a donné lieu à l'entière satisfaction des réfugiés.

La nourriture fait aussi partie des éléments de la vie quotidienne sur lesquels s'est portée l'enquête de Perret. Il rapporte avec force précision les repas frugaux fournis aux réfugiés du dépôt de Lunel : « le soldat fait deux repas par jour : le matin, la soupe et la bouillie, le soir, soupe de riz », ce qui s'explique par la proximité géographique de Lunel avec la « petite Camargue ». Bien sûr, il existe d'autres témoignages sur la vie quotidienne des Polonais dans les dépôts d'Avignon et de Lunel, notamment ceux laissés par les exilés eux-mêmes, mais il convient de souligner que les notes de voyage de Perret constituent sans doute l'un des seuls rapports précis et écrits sur les difficiles conditions d'accueil des réfugiés dans les dépôts qui n'émane pas de l'administration française.

Des initiatives pour améliorer la vie des réfugiés

Plusieurs éléments semblent avoir focalisé l'intérêt du Bazar polonais et de son représentant dans les dépôts du Midi. D'abord, la question urgente des vivres

¹² Archives du Service historique de la Défense (Vincennes), E5 133, rapport du ministère de la Guerre, bureau des opérations militaires, sur la formation et l'emplacement des dépôts de déserteurs et réfugiés, 13 mars 1831.

et du linge mis à disposition des réfugiés. Les Polonais qui étaient assignés à résidence ont vu leur solde réduite par une décision ministérielle du 21 février 1832 qui avait provoqué des heurts. Les besoins en vêtements étaient particulièrement criants, ce qui explique que le Bazar polonais ait commencé par faire coudre des chemises aux dames de la société au tout début de son existence, et que le comité d'Avignon s'en soit aussi occupé juste après sa fondation. Entre février et mai 1832, les frais d'habillement des réfugiés ont constitué le premier poste de dépenses du comité, qui y a consacré plus de 31 % des fonds recueillis (au total, plus de 24 000 francs entre ces deux dates), le second poste de dépenses étant l'achat de vivres distribués aux sous-officiers et aux soldats (un peu plus de 30 % des fonds¹³).

À travers les documents laissés par le Bazar polonais et notamment au fil du rapport d'Auguste Perret, on comprend qu'il ne s'agissait pas seulement pour ce comité et pour ses membres de faciliter la simple survie des Polonais en France, mais aussi de réfléchir d'emblée à leur existence en exil dans toutes ses dimensions. Vie affective, tout d'abord : les membres du Bazar se sont tout particulièrement intéressés au sort des réfugiés isolés de leur famille et ont facilité un « regroupement familial » avant la lettre. Certains réfugiés se sont vu attribuer des aides pour pouvoir faire venir femmes et enfants en France. C'est aussi la vie intellectuelle des réfugiés, en particulier celle des mineurs en exil, qui retenait l'attention du Bazar et des autres comités polonais : l'une des premières actions de Perret à Lunel consiste à organiser des cours pour les enfants polonais vivant dans le dépôt. Il fallait préparer les Polonais à la nouvelle vie professionnelle qu'ils allaient pouvoir entamer en France. Les jeunes adultes étaient aussi encouragés à poursuivre leurs études lorsque celles-ci avaient été brutalement interrompues par l'exil. De ce point de vue, le Bazar polonais, en aidant les jeunes Polonais qui voulaient reprendre des études à s'établir dans les villes universitaires françaises, a précédé la politique de l'exécutif, qui a mis en place en 1835 des dispenses de frais d'inscription dans les facultés de droit et de médecine¹⁴.

Pour les comités polonais de Lyon ou d'Avignon, l'objectif n'était pas seulement de garantir la survie des réfugiés, mais de faciliter leur installation

¹³ Delphine Diaz, *Un asile pour tous les peuples ?*, op. cit., p. 236.

¹⁴ Archives départementales de la Vienne, 4 M 165, circulaire du ministère de l'Intérieur, n° 7, 18 février 1835.

pérenne dans le pays d'accueil. En témoigne la circulaire adressée par les instances du comité polonais d'Avignon à M. Chevrolet, membre du Bazar polonais, à Lyon, le 20 janvier 1832, qui s'achevait par cette formule tranchante : « C'est [...] autre chose que la solde et le billet de logement, autre chose que le passeport ou le permis de séjour, que la France doit aux Polonais proscrits. C'est là tout ce que pouvait faire le Gouvernement ; le reste appartient aux Citoyens¹⁵. »

Il y a néanmoins une autre dimension de l'activité des comités polonais de Lyon et d'Avignon, plus politique, celle-là, qu'il nous faut enfin éclairer : il s'agit de la mission d'apaisement des réfugiés polonais. Si Auguste Perret a été envoyé par le Bazar de Lyon pour enquêter sur les conditions de vie des réfugiés, il a aussi été chargé de pacifier sur place une situation de tension, née du projet gouvernemental de vider définitivement le dépôt d'Avignon de ses réfugiés pour les contraindre à rejoindre celui de Lunel. Nombre d'entre eux refusaient d'appliquer cette décision, craignant notamment qu'il s'agisse d'un prélude à un déplacement ultérieur vers l'Algérie.

Les membres des comités polonais ont donc joué un rôle décisif d'intermédiaires entre les Polonais et l'administration préfectorale, même s'ils pouvaient parfois se démarquer de la politique adoptée par l'exécutif. Si ses notes de voyage laissent poindre des critiques sur les conditions de vie des réfugiés dans les dépôts, Auguste Perret a globalement cherché à relayer et faire appliquer les dispositions du ministre de l'Intérieur auprès des Polonais. Par exemple, il estimait que les réfugiés n'avaient pas à se soucier des affaires intérieures françaises ; il exprimait sa méfiance à l'égard des projets des « partis » – notamment de ce qu'on appelait de plus en plus couramment depuis l'été 1830 le « parti républicain » – pour embrigader les réfugiés dans leurs luttes.

Conclusion

La fin des notes de voyage de Perret nous renvoie aux difficultés auxquelles se sont heurtés les réfugiés polonais dans la France de la monarchie de Juillet. Elle reflète un contexte politique dégradé, dans lequel les réfugiés polonais apparaissaient de moins en moins aux yeux du gouvernement comme des alliés en politique, mais comme étant susceptibles de perturber l'ordre public

¹⁵ AML, Archives du Bazar polonais de Lyon, 2 II/2, lettre du comité polonais d'Avignon à M. Chevrolet, à Lyon, 20 janvier 1832.

et de participer aux troubles insurrectionnels qui s'étaient multipliés dès 1831. Par ailleurs, ces archives révèlent aussi un contexte sanitaire bouleversé par l'épidémie de choléra qui a emporté jusqu'au président du Conseil, Casimir Perier. Dans ses dernières notes de voyage, Auguste Perret souligne d'ailleurs qu'à Marseille, « l'invasion du choléra » a fait « une trop profonde impression pour espérer de réussir [à créer un comité polonais] dans ces circonstances¹⁶ ».

En définitive, l'existence des réfugiés polonais dans les dépôts en province demeure encore insuffisamment étudiée par rapport à la vie parisienne des élites polonaises. Suivre les Polonais dans les débuts de leur exil en France, en province, de ville en ville, de dépôt en dépôt, au fur et à mesure de leur création et de leur dissolution, montre à quel point les conditions d'accueil ont été difficiles et tâtonnantes, même si les exilés de la « Grande Émigration » ont joui de conditions bien plus favorables que d'autres réfugiés étrangers accueillis par la monarchie de Juillet.

¹⁶ AML, Fonds du Bazar polonais, II 2/2, « Notes sur mon voyage » d'Auguste Perret.

Iwona H. PUGACEWICZ

Université de Varsovie, Sorbonne Université

LA VIE PROVINCIALE DE LA GRANDE ÉMIGRATION
SUR L'EXEMPLE DU MILIEU SCOLAIRE DE NANCY

Introduction

Une école polonaise pour l'émigration fut solennellement inaugurée à Nancy à l'occasion du deuxième anniversaire du début de l'Insurrection de Novembre 1830. C'était la première institution du genre fondée et entretenue grâce à un effort collectif de la Grande Émigration. Sa création et son existence durant plus d'une décennie se sont avérées déterminantes pour unir et soutenir l'activité des émigrés arrivés en Lorraine dans la période après 1831 autour d'une « cause » spécifiquement polonaise. Sa brève histoire est aussi l'histoire de la construction d'un milieu provincial d'émigrés dans leur terre d'accueil, de leurs conditions de leur vie tant matérielle que spirituelle, de leurs relations avec les Français, et enfin de l'importance et de la pérennité de ces relations. Cet exemple semble d'autant plus intéressant et gagne d'autant plus à être décrit qu'il ne se rapporte pas à la « grande politique » mais concerne le quotidien des émigrés rassemblés autour de l'idée de l'école polonaise, autour de sa construction et de son fonctionnement, puis de son déclin, dans une des plus grandes villes de Lorraine.

Six familles sont impliquées dans sa création dans le département de la Meurthe¹. Installées définitivement à Nancy, elles prirent la décision d'éduquer leurs enfants dans l'esprit polonais. Toutefois, comme aucun des intéressés ne s'y connaissait en pédagogie, ils décidèrent de fonder un établissement commun où travaillerait un enseignant de métier. Au cours d'une décennie d'existence, sept enseignants et un curé vont y travailler. L'école éduquera plus d'une vingtaine d'enfants polonais. Trois directeurs et « anges gardiens » à la fois veilleront à son organisation et à l'ordre². Au quotidien, cette entreprise était soutenue par les émigrés de la région, ponctuellement par des émigrés polonais de Paris,

¹ Le département de la Meurthe fonctionna dans les années 1790-1871. Il fut liquidé après la défaite française de la guerre de 1870, à la suite de l'annexion de l'Alsace et de la Lorraine à l'Empire allemand.

² Ils furent successivement : dans les années 1833-35 – Walenty Zwierkowski supervisant les travaux de l'école depuis Paris, puis de 1836 à 1837 – le curé Józef Niezabitowski,

des Français et des Anglais réunis dans des sociétés de bienfaisance. L'école recevait également des inspecteurs, membres de la Société Polonaise des Études (en polonais : Towarzystwo Pomocy Naukowej, ci-après : TPN, venus de la capitale) et des compatriotes de passage.

L'histoire de ce premier établissement d'émigrés peut être divisée en deux périodes :

- Les années de 1833 à 1837 : la création et l'essor de l'école ;
- Les années de 1838 à 1844 : la crise et sa disparition.

Entre 1833 et 1843, le milieu des émigrés à Nancy comptait dans son ensemble entre 45 et 50 personnes³ entre lesquelles il a été possible de maintenir le contact⁴. Ce nombre semble relativement peu élevé par rapport à la population de la ville, mais il est comparable à celui de la ville voisine de Strasbourg (où, pour une population de 60 mille habitants, on comptait 80 Polonais). Compte tenu du fait que, à l'époque, la population de Nancy s'élevait à 29 mille habitants environ, la communauté dont il est ici question ne représentait que 1,7 %⁵. Entre 1833 et 1842, les registres civils font état de 21 mariages, en majorité franco-

et le troisième en 1838-1842 – Włodzimierz Gadon. Pour en savoir plus sur leurs compétences, cf. : Bibliothèque Polonaise de Paris (ci-après : BPP) 628, p. 6, „Protokół urzędzenia i korespondencji Szkoły w Nancy z Radą Towarzystw 1836”, (« Protocole sur le dispositif et correspondance de l'École de Nancy avec le Conseil de la TPN 1836 »), par. 9.

³ Les calculs prennent en compte les personnes mentionnées dans les Archives de la Société Polonaise des Études (manuscrit : BPP 612-629 ; 628 ; 629) ainsi que tous les émigrés polonais retrouvés dans les registres paroissiaux, livres de mariage et décès de Nancy.

⁴ Après avoir fermé ce qu'on appelait des dépôts où les émigrés polonais avaient été placés immédiatement après leur arrivée en France, après leur dispersion dans tout le pays, on s'efforçait de ne pas envoyer plus de douze à trente personnes dans un seul endroit. Par exemple, 11 Polonais se sont rendus dans des localités du département de la Manche comme Carentan, 27 à Avranches, 26 à Coutances, 19 à Saint-Lô. Pour plus d'information cf. : L. Déries, Les réfugiés polonais dans la Manche sous Louis-Philippe, « Le Didac'doc » n° 50, juin 2014, [on-line], [accès : 30.05.2021], URL : https://www.archives-manche.fr/_depot_ad50/_depot_arko/basesdoc/2/17840/didac-doc-50-adresse-de-remerciement-aux-habitants-de-granville-par-trois-officiers-polonais-refugie.pdf. Ce n'est qu'à Paris que, en 1834, des subventions gouvernementales ont été versées à environ 300 émigrés polonais, alors que leur nombre réel était probablement deux fois plus élevé. Il faut souligner que, comme dans le cas de Paris, les grandes villes comme Strasbourg, Rennes, Toulouse Dijon ou encore Montpellier n'étaient pas ouvertes aux Polonais. Dans ce contexte, Nancy semble être une exception notable.

⁵ Pour plus de données démographiques sur Nancy durant cette période, cf. : P. Clemendot, *Population de Nancy (1815-1938)*, « Annales de démographie historique. Hommage à Marcel Reinhard. Sur la population française au XVIII^e et au XIX^e siècles »1973, p.120.

polonais⁶. A peine trois émigrés de cette communauté contractent-ils un mariage avec des Polonaises, ce qui suggère un affaiblissement de leur identité et de leur culture polonaise dans la génération suivante.

Une initiative de la noblesse de Samogitie

À l'origine de la création de cet établissement d'enseignement polonais se trouvent des mères de familles nombreuses entreprenantes. Dans les mémoires d'un des directeurs honoraires de l'école de Nancy, nous lisons des propos sur « la détermination de trois citoyennes du Duché de Samogitie, Madame Staniewicz, mère d'une famille de cinq enfants, puis de Mme Rymkiewicz qui en avait sept, et enfin Mme Jacewicz qui en avait six. Arrivées à Nancy entre 1832 et 1833, elles s'installèrent près de la tombe du roi errant de Pologne, Stanislas Leszczyński »⁷. Leur conviction concernant la nécessité d'éduquer la jeune génération dans l'esprit polonais, inscrite dans la liste des devoirs de la « mère-Polonaise » en exil, résultait de leur idée qu'il était indispensable de transmettre l'identité polonaise et exprimait leur patriotisme citoyen⁸. Soucieuses du sort de leurs enfants qu'elles voulaient à tout prix éduquer dans ce qu'on appelait « la nationalité polonaise », elles influençaient en ce sens les pères de famille. L'ancien maréchal du district de Rosienie, Ezechiel Staniewicz⁹ demande en leur nom l'appui du prince Adam Jerzy Czartoryski, le président de la TPN¹⁰. Cette requête du célèbre chef de l'Insurrection de Samogitie, décoré de la croix d'or de l'ordre *Virtuti Militari*, politicien actif et largement reconnu en émigration,

⁶ Archives municipales, ville de Nancy, *Registres paroissiaux et d'état civil, registre de mariage, Tables décennales de l'état civil « Mariages » 1833-1842*, cote 5 E 16-28, [accès : 30.05.2021], URL : http://recherche-archives.nancy.fr/viewer/series/5_E/5_E_21.

⁷ BPP 615/4, p.311 : „Szczegółowe opisanie stanu szkoły dla dzieci tułaczy polskich w Nancy w departamencie de la Meurthe we Francji... przez Włodzimierza Gadona”, (« Description détaillée de l'état de l'école pour enfants d'émigrés polonais à Nancy dans le département de la Meurthe en France... par Włodzimierz Gadon »).

⁸ Sur les devoirs patriotiques des épouses et mères polonaises pendant les partages et dans l'émigration, cf. : K. Hoffmanowa, *O powinnościach kobiet (Des obligations des femmes)*, t. III, Varsovie 1849, p. 191 et suiv.

⁹ J. Pezda, *Ezechiel Staniewicz (ok.1796-1855)*, *Polski Słownik Biograficzny (Dictionnaire biographique polonais, ci-après : PSB)*, t. XLI, Kraków 2002, p. 544-546.

¹⁰ La Société Polonaise des Études a été créée fin 1832 par le prince Adam Jerzy Czartoryski afin de soutenir l'éducation des Polonais en exil. Cf. : A. Karbowski, *Dzieje edukacyjne Polaków na obczyźnie, (Histoire de l'éducation des Polonais à l'étranger)*, Lwiv 1910, pp. 15-17.

s'est avérée d'autant plus judicieuse qu'elle répondait aux objectifs mêmes du programme pédagogique de la Société. Dans une lettre adressée à la TPN, Staniewicz soulignait le fait que dans toute la France, il n'existait pas d'autre ville où l'on comptait jusqu'à quatorze enfants polonais. Il attirait aussi l'attention sur la stabilité de la situation matérielle et la prospérité de ces familles. En l'absence de ce que l'on nommait dépôt¹¹, dans la ville de Nancy, dès son arrivée, chaque famille s'était installée dans sa propre maison et pourvoyait à ses besoins. Selon lui, il n'était donc pas nécessaire de louer de bâtiment plus vaste avec un réfectoire ou un internat, puisque les enfants « se restauraient chez leurs parents ». Qui plus est, dans son écrit, Staniewicz mentionnait la possibilité d'accueillir « sous un toit polonais » d'autres « orphelins émigrés »¹² disséminés à travers toute la France. Ici, à Nancy, « Ici, à Nancy, « il serait plus facile pour les Polonais (sous-entendu : que pour des étrangers) de veiller sur eux, de leur apporter soins et attentions »¹³.

Un autre argument de taille jouant en faveur de la fondation d'une institution d'éducation nationale en Lorraine témoignait de la grande estime dont les Polonais jouissaient parmi la population locale. Il ne s'agissait pas seulement de la compassion ressentie au début des années trente par l'ensemble des Français après la tragédie polonaise de 1831. Ces sentiments pro-polonais prenaient aussi leurs racines dans le respect pour l'héritage de Stanislas Leszczyński, beau-père de Louis XV, qui, en sa qualité du Duc de Lorraine et de Bar de 1738 à 1766, avait été reconnu comme un parfait administrateur. La légende toujours vivante du bienfaiteur polonais, fondateur d'un grand nombre de sociétés savantes, dont la bibliothèque municipale et « l'Académie de Stanislas »¹⁴, suscitait donc le respect et même l'affection pour la nouvelle émigration polonaise. Plus particulièrement dans les années trente, les Français

¹¹ Les Polonais arrivés en grand nombre après la défaite de l'Insurrection de novembre étaient encasernés dans une sorte de camps de prisonniers de guerre, appelés dépôts, datant de l'époque napoléonienne. Les plus importants d'entre eux étaient à Avignon, Châteauroux, Besançon, Bourges, Dijon, Bergerac. Au printemps 1833, la liquidation de ce type d'établissement commence. Les Polonais étaient dispersés dans toute la France. Cf. : S. Kalembka, *Wielka Emigracja : polskie wychodźstwo polityczne w latach 1831-1862*, (*La Grande émigration : l'exil politique polonais dans les années 1831-1862*), Varsovie 1971, pp. 38-59.

¹² Le terme « orphelins en émigration » est souvent utilisé dans les sources pour décrire les enfants polonais en exil qui ont été privés de leur patrie. Il s'agissait donc de créer « un orphelinat national ».

¹³ BPP 612, t. III, pp. 675-677 : Lettre d'Ezekiel Staniewicz à la TPN, Nancy le 26 septembre 1833.

¹⁴ Pour plus d'information cf. : A. Rossinot, *Stanislas, le roi philosophe*, Nancy 1999, passim.

manifestaient envers les Polonais une compassion due notamment à la perte de leur Etat, ce qui avait pour effet un certain nombre d'avantages et d'aides qui leur étaient accordés. On leur facilitait l'installation dans les villes, on leur attribuait des aides financières gouvernementales, on leur trouvait logement ou école, on enseignait les faits d'armes de 1830/31 dans les institutions locales où les enfants des émigrés étaient accueillis gratuitement¹⁵. La relation de ce même Staniewicz nous informe, et d'autres sources le relaient, que les internats et les établissements d'enseignement à Nancy, notamment en 1833, avaient ouvert leurs portes aux émigrés.

D'autre part, la TPN dont il a été question plus haut, fondée à Paris fin 1832, déclarait dans ses premières annonces que seraient protégés non seulement la jeunesse universitaire dont les études avaient été interrompues par l'Insurrection mais aussi les enfants les plus jeunes, une action qui a toutefois rencontré d'importants problèmes¹⁶. Car tout d'abord, on ignorait de quel nombre d'élèves potentiels il pourrait être question, ceux des insurgés qui avaient fait venir leur famille en France par leurs propres moyens étant peu nombreux. Ensuite, il était impossible de recueillir des informations fiables sur leur localisation, de savoir dans quelles villes françaises se trouvaient les familles polonaises avec enfants. Et enfin, il n'existait aucune certitude quant à la nécessité d'éduquer les enfants d'émigrés dans des institutions polonaises, puisque les établissements français

¹⁵ L'événement suivant est la meilleure preuve de la connaissance unique de l'histoire moderne polonaise de l'ensemble de la communauté nantaise : en 1831, des lycéens de Nancy renoncent avec ostentation aux récompenses de fin d'année pour aider les émigrés polonais venus en grand nombre en France après la chute du soulèvement de novembre, exprimant ainsi leur désapprobation de la domination russe sur les terres polonaises. F. Morvan, *La distribution des prix. Les lauriers de l'école du XVII^e siècle à nos jours*, Paris 2002, p.39.

¹⁶ Dans la première moitié de 1833, le TPN a pris une décision interne de démissionner de la création d'une école polonaise en France, en l'expliquant ainsi : « Les principaux dépôts ont été supprimés. Des compatriotes éparpillés en petits tas partout en France. Jusqu'à présent, les fonds sont minces. La Société annonce qu'il est impossible d'établir des écoles polonaises selon d'anciennes intentions ». La Bibliothèque des Princes Czartoryski, manuscrit 6643, Matériels auxiliaires pour la session TPN [pas de date ni de lieu de publication].

¹⁷ Cela était dû au fait que ce sont principalement les familles riches et nobles qui ont décidé d'émigrer avec toute leur famille. Dans ces familles, la tradition de l'enseignement à domicile prédominait à un stade précoce de l'éducation. L'étape suivante était le plus souvent une sorte d'enseignement public, mais élitiste, par exemple une école française basée plus ou moins sur l'enseignement classique, selon un modèle alors populaire dans toute l'Europe, avec le latin et le français au premier plan. Pour plus d'information cf. : K. Jakubiak *Nauczanie domowe na ziemiach polskich doby zaborów – refleksja pedagogiczna i praktyka edukacyjna (L'enseignement à domicile en terres polonaises pendant les partitions – réflexion et pratique pédagogique)* „Przegląd Historyczno-Oświatowy” 2019, nr 1-2, pp. 76-100.

les accueillait sans difficulté¹⁷ et, de plus, l'éducation domestique semblait garantir la transmission de la culture polonaise.

En cette même année 1833, Czartoryski reçoit de la part de Staniewicz une proposition impossible à rejeter et, de plus, survenant à un moment critique pour la TPN. Une partie des émigrés au comportement remuant, qui se situait plutôt à gauche de la scène politique et qui avait des opinions démocratiques dans le domaine de l'enseignement et de l'éducation, se mit à reprocher aux conservateurs le manque d'action et l'ignorance des besoins éducatifs des familles moins aisées qui n'étaient pas en mesure d'assurer le financement des études de leurs enfants. La demande d'aide provenant de Nancy fut formulée par les parents conscients et soucieux de l'avenir de leur progéniture, qui affirmaient le besoin d'une éducation institutionnelle dans l'esprit national pour remédier aux sérieuses difficultés dans le système scolaire français auxquelles, de plus, ils n'arrivaient pas à faire face. En contrepartie de l'aide qui leur serait apportée pour ces deux points, ils proposaient de leur part d'assurer l'organisation complète de la nouvelle école, déclarant même leur volonté d'accueillir d'autres élèves issus de la Grande Émigration, proposition que la TPN accepta tout de suite. Encore en novembre 1833, elle adressa un appel aux familles de Châteauroux et de Bourges pour « qu'elles fassent parvenir leurs demandes de transfert à Nancy où la TPN devait faciliter les moyens de l'éducation dans l'esprit national »¹⁸.

Les pères fondateurs

L'accord pour créer une petite école à Nancy fut donné début automne 1833. Les travaux d'organisation commencèrent par la création du Comité de surveillance avec, à sa direction, Walenty Zwierkowski de la TPN, qui séjournait alors à Nancy¹⁹. Ezechiel Staniewicz représentait le milieu local. Regardons maintenant de plus près le groupe des parents qui fondaient l'école. Ezechiel Staniewicz, auteur de la première demande adressée à la TPN au nom des Polonais habitant à Nancy, était un émigré de trente-cinq ans, au passé de combattant glorieux, issu de Lituanie. Né en 1796, dans le district de Rosienie, dans une des familles les plus prospères de Samogitie, il avait fréquenté l'Écoles des Pères Piaristes, puis l'Université de Vilnius. Il était l'un des organisateurs

¹⁸ BPP 612, t. III, p. 805 : Protocole du Conseil de la TPN, Paris le 6 novembre 1833.

¹⁹ Pour plus d'information cf. : W. Lewandowski, *Działalność polityczno-społeczna Zwierkowskiego, (Activité politique et sociale de Zwierkowski)*, „Zeszyty Naukowe”, no. 4, Toruń 1970.

de l'Insurrection en Lituanie et considéré comme « l'un des plus courageux et les plus actifs de ses chefs »²⁰. Il avait pris la décision de ne pas exposer sa femme Kunegunda et ses enfants à un sort incertain en émigration et les avait confiés à son ami, le maréchal du district de Saulé (en polonais Szawle), Eligiusz Kownacki. Lui-même, passant par Klaipéda (en polonais Kłajpeda) et Dresden, avait rejoint la France et s'était retrouvé dans le dépôt d'Avignon. Plus attaché aux Lituaniens qu'aux citoyens de la Couronne polonaise de l'Ancienne République des deux Nations, très affecté par les rivalités et les divisions nationales, il s'était engagé dans la création de la Société de Lituanie et des terres ruthéniennes dont l'objectif principal était de « s'occuper du destin des malheureux vagabonds, de faciliter à notre jeunesse l'exercice indispensable des sciences et des arts, d'éclaircir l'histoire de notre dernière insurrection, d'exposer aux yeux de l'Europe nos droits à l'indépendance ainsi que de revendiquer par tous les moyens la liberté, l'unité et l'indépendance de l'ancienne Pologne, de se préparer à saisir tout changement bénéfique de la situation politique»²¹. Dans le cadre de l'activité de la Société, Staniewicz tenait tout spécialement à décrire les événements insurrectionnels en Lituanie, pour faire connaître l'importance de la révolte dans ces régions. D'autre part, en tant que démocrate et auteur du décret insurrectionnel intitulé « La forme du gouvernement du district de Rosienie »²², il s'était engagé en même temps dans l'activité politique aux côtés du général Józef Dwernicki dans le Comité national de la Pologne et des terres occupées (en polonais : Komitet Narodowy Polski i Ziem Zabrzanych). Son activité politique prend fin avec la disparition de cette organisation au sein de laquelle il s'était efforcé en vain de prendre le poste de vice-président. Au milieu de 1833, Staniewicz se décide à s'installer en Lorraine. Au même moment, ses domaines sont confisqués par les autorités tsaristes. Sa femme et ses enfants, craignant d'être également victimes de la répression politique, fuient dans la même direction que lui. Dans la seconde moitié de l'année 1833, toute la famille, soit sept personnes en tout, se réunit et s'installe définitivement à Nancy.

²⁰ *Pamiętniki o powstaniu Litwy i ziem ruskich w roku 1831, (Mémoires de l'insurrection de la Lituanie et des terres ruthènes)*, partie 1, livret 1, Paris 1833, pp. 12, 13.

²¹ Appel aux compatriotes signé par le président de *La Société de Lituanie et des terres ruthènes*, Cezary Plater, le secrétaire, Leonard Chodźko, et les membres : Joachim Lelewel, Samuel Różycki, Jan Nepomucen Umiński, Ezechiel Staniewicz, Alexander Jełowicki, Stanisław Worcell, Józef Tomaszewski, Franciszek Szemioth, Antoni Gówirecki, etc., Paris, 23 août 1832.

²² Le décret susmentionné a été publié dans la collection des journaux du soulèvement en Lituanie grâce aux efforts du TPN. Cf. : *Recueil de journaux intimes sur le soulèvement de la Lituanie en 1831 compilé par Feliks Wrotnowski*, Paris 1835, t. II, pp. 149-150.

Le destin du père de la deuxième famille nombreuse était quasiment analogue. Onufry Jacewicz, un individu parfaitement éduqué qui était presque du même âge qu'Ezéchiel, avait fait la campagne napoléonienne de 1812. Au cours de l'Insurrection de novembre, non seulement il forme des troupes armées en Samogitie, mais il devient célèbre comme organisateur de cours pour les officiers, ainsi que comme constructeur d'un moulin à poudre à Rety et d'une fonderie de canons à Wornie où sont fabriqués plus d'une dizaine de canons. Il combat dans l'Insurrection de novembre dans le grade de général, chef du district de Telsze. Il dirige plusieurs batailles et reçoit, lui aussi, la Médaille d'or Virtuti Militari pour ses faits d'armes²³. En octobre, il traverse la Prusse et arrive à Strasbourg. Il atteint Nancy en avril 1833 et, dans des circonstances analogues à celles qu'a connues Staniewicz, craignant pour sa famille après la confiscation de ses biens, il fait venir sa femme Róża, née Gietowt, et ses six enfants. Il devient activiste social en émigration, engagé dans la Société de Lituanie et des terres ruthènes ; pour préserver la mémoire de l'Insurrection de novembre, il écrit ses *Mémoires du chef des forces du district de Telsze*²⁴, qui seront édités après sa mort en 1836 par Feliks Wrotnowski, le secrétaire informel de Czartoryski et de la TPN.

Le troisième père-fondateur, Jozef Rymkiewicz, né en 1798 dans une famille aisée de Samogitie, éduqué dans les écoles de la région, tout comme les deux précédents, se joint à l'Insurrection de novembre en mars 1831. Avant qu'Ezéchiel Staniewicz, qui était tombé malade, n'arrive à Rosienie et ne prenne le commandement de son district natal, il est remplacé par son voisin de Samogitie – le capitaine Jozef Rymkiewicz. Lui aussi reçoit la Médaille d'or de l'ordre Virtuti Militari pour son combat aux côtés de Staniewicz²⁵. Il arrive en France en février 1832. Il habite tout d'abord Paris, mais dès avril, il est envoyé au dépôt de Châteauroux où il mène une activité politique. Après la liquidation de ce dépôt, au milieu de l'année 1833, il s'installe à Nancy où il rejoint sa femme et ses sept enfants déjà arrivés là-bas.

²³ Józef Dutkiewicz, *Onufry Jacewicz 1800-1836*, PSB, Kraków 1962-1964, t. X, p. 264-265.

²⁴ O. Jacewicz, *Pamiętnik naczelnika siły zbrojnej powiatu telszewskiego w księstwie żmudzkiem (Mémoires du chef des forces du district de Telsze)*, [in :] Zbiór pamiętników o powstaniu Litwy w r. 1831 ułożony przez F. Wrotnowskiego (Recueil de journaux intimes sur le soulèvement de Lituanie en 1831 compilé par Feliks Wrotnowski), Lipsk 1875, p. 4-104.

²⁵ Pour en savoir plus sur le sort des deux commandants du soulèvement de Rosienie, cf. : *Recueil de journaux intimes sur le soulèvement de la Lituanie en 1831 compilé par Feliks Wrotnowski*, Paris 1835, pp. 11-60.

Tout porte à croire que leurs trois femmes se sont décidées à fuir le pays ensemble pour rejoindre leurs époux en France ; ceux-ci ont probablement pris à trois la décision de rester en France et de s'établir en Lorraine. Ils n'ont pas choisi Nancy par hasard. Le souvenir de l'histoire de la noblesse de Samogitie qui était restée fidèle au roi Leszczyński durant la guerre de Succession de Pologne (1733-1738)²⁶ passait d'une génération à l'autre. Les familles arrivées au milieu de l'année 1833 ont eu besoin d'à peine quelque trois mois pour installer leur foyer dans le nouvel endroit et inscrire leurs enfants dans des établissements d'enseignement privés français, ce qui prouve la constance de la bienveillance de la bourgeoisie de Nancy envers les Polonais. Déjà en septembre, leur vie de réfugiés se stabilise au point qu'ils sont capables de commencer à organiser leur propre institution scolaire.

Les circonstances de la création de l'école

La proposition d'Ezéchiel Staniewicz, datée du 26 septembre 1833, de fonder une école était en même temps un appel à l'aide. Les parents avaient très rapidement compris la grande influence du milieu français sur la langue et la culture polonaises de leurs enfants. Du point de vue des besoins du pays où ils espéraient retourner dans un avenir proche, conviction qui est restée présente jusqu'à la fin des années trente, ce qui comptait avant tout dans l'éducation, c'était de préserver sur la terre d'accueil la langue polonaise, l'histoire et l'éducation morale, c'est-à-dire religieuse. En même temps, les exilés polonais devenaient conscients du fait que, sans l'aide d'un enseignant, à l'époque appelé répétiteur, qui aurait suivi les leçons de l'école française avec les enfants et qui les aurait enseignées en polonais dans un second temps, leurs enfants auraient peu de chance de réussir dans le système scolaire français. Staniewicz indique dix-neuf élèves potentiels dont on devrait s'occuper sur-le-champ. Au début, il suggère qu'on lui envoie deux ou trois enseignants polonais pour qu'ils « donnent en polonais des cours d'histoire et de géographie et qu'ils révisent les leçons de la pension française ». Il estime le coût global d'une école polonaise à 2 mille francs²⁷.

²⁶ J. Sutton, *The King's honor & the King's Cardinal: the war of the Polish succession*, University Press of Kentucky 1980, passim.

²⁷ BPP 612, t. III, p. 676 : Lettre d'Ezekiel Staniewicz à la TPN, Nancy le 26 septembre 1833.

Il souligne aussi que les trois familles aisées de Lituanie, et peut-être d'autres émigrés, se tiennent prêtes à accueillir tous ces enfants polonais « qui souffrent peut-être de faim à cause de la pauvreté de leurs parents »²⁸. L'offre présentée à Paris était fort argumentée, car elle proposait des solutions immédiates et donnait l'espoir de voir naître une véritable école polonaise. Pourtant, trois mois plus tôt, lors d'une assemblée de la TPN qui n'avait aucun projet portant sur l'éducation des plus jeunes, on avait estimé que fonder une école permanente n'avait pas de sens « puisque l'état de l'Europe et celui de nos pèlerins sont aléatoires »²⁹. L'accueil bienveillant de la proposition de Nancy constitua donc une modification décisive du front d'action de la TPN qui lui permit de repousser les accusations portées contre Czartoryski, lequel non seulement n'aurait rien fait pour les enfants d'émigrés mais aurait de plus dilapidé « le sou de la veuve et de l'orphelin ».

A la fin de l'année 1833, la TPN attribua une somme d'argent conséquente pour organiser le nouvel établissement. Ce fut une agréable surprise pour l'émigration lituanienne, car la TPN rétribuait deux enseignants, assurait le paiement d'un local et d'une bibliothèque, l'achat de matériel ; de plus, pour chaque enfant envoyé dans le nouvel établissement, les familles devaient recevoir 5 francs par mois. Dans les documents officiels de la TPN, nous ne trouvons pas de motivation univoque de ce geste. Il s'agissait sans doute de mobiliser la société polonaise pour la cause de l'éducation des enfants. Il s'agissait aussi d'apporter une aide très attendue aux familles nombreuses et à ceux qui vivaient dans la misère³⁰. Non sans raison d'ailleurs, à cette époque, nait à Paris la Société de bienfaisance des dames polonaises qui se consacre à secourir les émigrés démunis³¹. Malgré l'accès universel à l'aide de 5 francs mensuels, quelques émigrés, dont Ezéchiël Staniewicz et Józef Rymkiewicz³², renoncèrent

²⁸ Ibid. p. 672.

²⁹ Bibliothèque des Princes Czartoryski, manuscrit n° 6643, Matériaux auxiliaires pour les sessions TPN. Liste des questions pour la réunion du 10 juin 1833.

³⁰ La grande majorité des anciens officiers du soulèvement de novembre vivaient en France avec des allocations gouvernementales (accordées selon le grade et la situation familiale) et avaient peu de perspectives d'emploi correspondant à leur poste. Pour en savoir plus sur la pauvreté dans l'émigration, cf. : A. Witkowska, *Cześć i skandale. O emigracyjnym doświadczeniu Polaków (Honneur et scandales. À propos de l'expérience de l'émigration polonaise)* Słowo/Obraz/Terytoria 1997, pp. 137-148.

³¹ Pour plus d'information cf. : A. Karbowski, *Dzieje edukacyjne Polaków na obczyźnie ...*, pp. 23-24.

³² Ces deux pères de famille nombreuse ne demandèrent de l'aide pour leur famille que

à cette allocation. Les motivations de leur geste relevaient du sens de l'honneur, puisqu'ils n'appartenaient certainement pas aux plus démunis, mais aussi du désir de garder des moyens pour pouvoir secourir les compatriotes qui devaient envoyer leurs enfants à Nancy ou s'y installer pour de bon. Il existait aussi un aspect politique et promotionnel de cette aide, à savoir la nécessité de contrer les attaques incessantes de la gauche de la scène politique polonaise qui accusait Czartoryski d'utiliser l'argent non pas pour la cause de l'émigration, mais pour les besoins de l'aristocratie. Cette fois, par cette création, la TPN démontrait qu'elle portait secours à la cause polonaise à l'état pur, c'est-à-dire au maintien de la plus jeune génération dans l'esprit national.

Les conservateurs informèrent l'émigration de la fondation de l'école polonaise à Nancy à peine deux mois après son ouverture. Ils consacrèrent à cet effet la somme importante de 6 mille francs, presque un tiers de toutes les dépenses de la TPN en 1834³³.

Cette information à elle seule constituait une certaine promotion de la société locale, soulignait son sens de l'organisation et son sérieux ; elle était aussi une invitation en direction des familles polonaises dispersées en France à emménager avec leur famille en Lorraine. D'ailleurs, à cet effet, on s'adressa officiellement au ministre des Affaires intérieures afin qu'il donne son accord au déplacement des familles intéressées et au remboursement de leurs frais de voyage³⁴. Encore en 1834, l'on prévoyait d'accueillir dans cet établissement une quarantaine d'élèves. Malheureusement, aucun déplacement de familles important n'eut lieu³⁵. Était-ce dû au refus de la partie française et du ministre Antoine d'Argout qui n'avait pas accepté ce type de migration et « qui a déclaré clairement que, pour des raisons politiques, il ne pouvait pas permettre (...) l'établissement à Nancy de tous les parents avec leurs enfants »³⁶ ? Ou bien les

lorsqu'il ne s'avéra qu'aucun de leurs compatriotes n'avait consenti à s'installer à Nancy. BPP 613, t. II : Dossiers du Conseil de la TPN, procès-verbal du 24 octobre 1834.

³³ *Premier compte rendu de la Société polonaise des études établie à Paris*, Paris 2.02.1834, pp. 6-7.

³⁴ Pour ceux qui arrivaient à Nancy, il avait été décidé de rembourser les frais de déplacement en facturant 4 sous pour chaque mile français parcouru. Cf. : BPP 612 t. II / V, p. 266 : Procès-verbaux des réunions d'Inspection scientifique de la TPN, Paris le 27 novembre 1833.

³⁵ Les sources n'enregistrent qu'une seule demande parentale de transfert. Dans la première quinzaine de novembre 1833, un certain Tomkiewicz, qui veut éduquer son fils, vient à la TPN, mais n'est pas autorisé à déménager. Cf. : BPP 612 t. II / V, p. 261 : Procès-verbaux des réunions d'Inspection scientifique de la TPN, Paris le 24 novembre 1833.

compatriotes eux-mêmes n'étaient-ils pas encore convaincus de l'importance d'éduquer leurs enfants dans l'esprit national et dans une école polonaise qui permettrait à leur progéniture d'éviter la perte de son identité ? Il est difficile de trancher sur la question. Le fait est que, dans toute la France, au milieu des années trente, ne vivait qu'une centaine d'enfants polonais³⁷.

« Nos » enseignants

Pour revenir à la description de la diaspora de Nancy, ce sont les enseignants déjà installés à Nancy qui ont influé sur les formes d'organisation du milieu polonais local.

Originaire de Vilnius, âgé de trente-quatre ans, Karol Morawski qui avait combattu lors de l'Insurrection dans le grade de capitaine³⁸ s'était retrouvé à Nancy parmi les siens. N'ayant pas d'occupation ni la conviction de devoir enseigner, il se joignit bénévolement aux premiers organisateurs de l'école en faisant plus de travail administratif et technique³⁹. C'est lui qui forma les classes, organisa l'emploi du temps, commanda les manuels et entretint la correspondance avec la TPN. En attendant l'envoi d'un enseignant expérimenté de Paris que la TPN était chargée de trouver, on proposa à Morawski de remplir temporairement cette fonction. Cet arrangement passager s'avéra durable, puisqu'il allait durer huit ans. C'est la difficulté de faire venir Kazimierz Markiewicz⁴⁰, chaleureusement recommandé par Ignacy Domeyko qui s'occupait de l'école de Nancy au sein de la TPN⁴¹, qui provoqua la nomination temporaire de Morawski au poste vacant d'enseignant. A partir du 31 octobre, il enseigna la littérature polonaise, l'histoire

³⁶ BPP 613, t. II : Dossiers du Conseil de la TPN, procès-verbal du 02 mars 1834.

³⁷ L. Gadon, *Emigracja Polska. Pierwsze lata po upadku powstania listopadowego (Emigration polonaise. Les premières années après la chute du soulèvement de novembre)*, t. III, Kraków 1902, p.46.

³⁸ Z. Sudolski, *Kompendium biograficzno-informacyjne Wielkiej Emigracji 1831-1900 (Recueil biographique et informatif de la Grande Émigration 1831-1900)*, Warszawa 2011, p. 232.

³⁹ Le comité de surveillance fut mis en place à la demande du conseil de la TPN pour organiser l'école. Outre W. Zwierkowski susmentionné, ses membres comprenaient également Rymkiewicz, Jacewicz et Karol Morawski, qui vivaient en permanence à Nancy. Il était dirigé par E. Staniewicz, qui en était également le trésorier. BPP, 612, t. III, p. 811 : Protocole du Conseil de la TPN, Paris le 10 novembre 1833.

⁴⁰ Kazimierz Markiewicz (1807-1843) est venu de Lituanie. Ses études de droit à l'Université de Vilnius, alors considérée comme une forge d'excellents professeurs, ont été interrompues

et la géographie aux enfants plus âgés en mettant l'accent sur le domaine lituanien. Il laissa des rapports écrits mensuels à propos de son travail pédagogique qu'il envoyait régulièrement à Paris. Il y décrivait le fonctionnement de l'école, les progrès des élèves, les méthodes, les programmes et ses difficultés pour les réaliser. Au cours des premiers mois, il réussit à s'attacher par la qualité de son travail les parents, pourtant exigeants, et les autorités de la TPN parisienne qui cessèrent de chercher un autre candidat. Mais huit ans plus tard, ayant rencontré des difficultés pour s'entendre avec des émigrés qui envoyaient leurs enfants à l'école, il dut renoncer au travail d'enseignant. Pourtant, durant ces huit années, il n'avait ménagé ni son temps ni ses efforts pour éduquer la jeunesse dans l'esprit national. Il s'était plus particulièrement soucié de l'approvisionnement en livres et en matériel pédagogique dont il avait plus particulièrement besoin. Considéré par les inspecteurs de Paris comme un enseignant modèle, il occupa son poste jusqu'en 1842 et éduqua vingt élèves⁴². Son engagement dans la cause de l'école est prouvé notamment par le fait que, confronté au manque de manuels d'histoire de Pologne appropriés pour la jeunesse, il en écrivit un dans lequel bien entendu, il porta l'accent sur la problématique lituanienne⁴³.

Aux côtés de Morawski, qui travailla le plus longtemps dans l'école et qui fut nommé membre associé de la TPN et membre correspondant de la Société historique polonaise en raison de ses mérites, on trouve Antoni Purwinski qui, comme la plupart de ses compatriotes de Nancy, était originaire de Samogitie, plus précisément de Kroże dans la région de Rosienie. Après avoir terminé ses études à Klaipėda, ce jeune homme de vingt ans combattit lors de l'Insurrection de Novembre dans le grade de colonel auprès du général Jozef

par le soulèvement. En exil, il rejoignit l'hôtel Lambert, collabora avec le Département d'histoire et il fut le premier conservateur de la Bibliothèque Polonaise de Paris. Pour plus d'information cf. : K. Seroka, *Biblioteka Polska w Paryżu (1838-1871). Studium bibliologiczne (Bibliothèque polonaise à Paris (1838-1871). Une étude bibliologique)*, Warszawa 2017, p. 245.

⁴¹ Le 12 juin 1834, le Conseil scientifique de la TPN nomme Ignacy Domeyko inspecteur-chef et gardien de l'école de Nancy, pour superviser toutes les questions qui s'y rapportent, y compris le recrutement et l'emploi de bons professeurs. BPP 613, t. II : Dossiers du Conseil de la TPN, procès-verbal du 12 juin 1834.

⁴² BPP 617/2, p. 929: „Świadectwo dane dla P. Morawskiemu”, (« Certificat remis à P. Morawski »).

⁴³ Le manuel manuscrit de K. Morawski intitulé *Histoire moderne de la Pologne 1733-1795 recueilli par Karol Morawski et enseigné aux élèves de l'École nationale de Nancy de 1833 à 1839*, figure dans les collections de la BPP, 615/ 4, pp. 329-563 : École de Nancy, dossiers de 1836/37 et 1837/38.

Szymanowski. Durant la première moitié de 1833, tout comme d'autres Lituaniens, il s'installa à Nancy. Comme il était le plus jeune parmi les Lituaniens, on lui proposa l'enseignement à domicile, auprès de jeunes enfants. Jusqu'à la fin de 1833, il travailla avec une dizaine d'élèves, en leur enseignant patiemment la lecture, la calligraphie et en déchiffrant les bases des mathématiques. En 1834, désirant poursuivre ses études dans une école agricole, puis dans le séminaire de Pont-à-Mousson et à Villedieu, près de Châteauroux⁴⁴, il fut remplacé par le capitaine Rojewski.

Marcin Rojewski (1800-1880) était le premier originaire de ce qu'on appelait la Couronne de Pologne (c'est-à-dire de la partie occidentale de la République des deux Nations et non de Lituanie) vivant au milieu des Lituaniens. Il était originaire de Pułtusk en Mazovie où, après avoir terminé ses classes, il rejoignit l'armée du Royaume de Pologne en tant que volontaire. Il participa à la Nuit de Novembre qui déclencha le soulèvement⁴⁵, s'illustra dans les combats à Wawer, Dębe Wielkie, Ostrołęka et fut décoré de la Croix d'or numéro 300. Blessé à Grochów, il se rendit en Galicie avec le général Girolamo Ramorino. Après un bref internement en Moravie, en juillet 1832, il arrive dans l'établissement de Bourges qu'il quitte le 21 mars 1833 pour se rendre à Nancy et s'y établir. Son passé illustre ainsi que ses qualités de caractère lui valent un excellent accueil de la part du milieu des émigrés de Samogitie. Tout d'abord, comme d'autres officiers, il vécut des allocations. Dès que le poste à l'école devint vacant après le départ de Purwiński, il prit sa place. À la fin de l'année scolaire 1837/38, après quatre années de travail avec les enfants, il annonça son mariage et la fin de son travail⁴⁶. Son salaire d'enseignant était modeste : 25 francs par mois. Après son mariage, il voulut trouver un emploi plus rémunérateur qui n'aurait pas occupé toutes ses soirées, ses dimanches et les matinées des autres jours de la semaine, car Rojewski « dispensait les leçons sur les premières notions de l'alphabet et de la lecture tous les jours, de 11 à 12 heures et de 16 à 17 heures, dans différentes maisons »⁴⁷, et il restait à la disposition des élèves plus âgés à partir de 18 heures.

⁴⁴ R. Bielecki, *Słownik biograficzny oficerów powstania listopadowego*, (*Dictionnaire biographique des officiers du soulèvement de novembre*), t. III, Warszawa 1998, p. 354.

⁴⁵ Dans la nuit du 29 novembre 1830, Piotr Wysocki, (sous-lieutenant instructeur de l'école des aspirants d'infanterie) et 24 de ses hommes s'emparent du palais du Belvédère, dans le but d'y assassiner le grand-duc Constantin, frère du tsar. Bien que le grand-duc ait fui, le soulèvement national polonais a commencé avec cet événement.

⁴⁶ Selon les registres d'état civil, il a été marié deux fois à des Françaises de la région. Le 12 septembre 1837, il épouse Apolonie Duboise et se remarie quatre ans plus tard avec Marie

De plus, en sa qualité de célibataire, quand le prêtre polonais était absent, on le priait d'enseigner les bases des « sciences morales », ce qui devenait plus difficile après son mariage. Rojewski se distinguait par une méticulosité modèle et, lors des adieux organisés par les parents et les enseignants, bien qu'il continuât à vivre à Nancy, sa démission fut sincèrement et vivement déplorée.

Puisque les deux enseignants issus de l'émigration locale s'étaient bien débrouillés dans le travail auprès des jeunes enfants malgré leur manque de formation didactique, la troisième fois, on décida de puiser à nouveau dans les ressources propres. Comme en dehors des aînés de l'émigration, les candidats appropriés manquaient, on proposa le poste vacant au meilleur et au plus sérieux des élèves de l'école : Ignacy Rymkiewicz, le fils aîné de Józef alors âgé de dix-sept ans. Sa candidature s'expliquait par les très bonnes notes qu'il avait reçues dans un établissement français, une connaissance parfaite du polonais ainsi que les mérites du père et le respect porté à la famille, mais aussi par la possibilité de faire des économies car le jeune Ignacy allait habiter auprès de ses parents et se contenter d'un salaire plus bas que ses prédécesseurs⁴⁸. Dans la proposition d'embauche envoyée à la TPN, nous apprenons que la direction de l'école (composée du directeur et de tous les enseignants), lors de son assemblée d'octobre, a accepté Rymkiewicz à l'unanimité, demandé son acceptation au Conseil de la TPN et ce qui s'ensuit, à savoir une rémunération adéquate du jeune enseignant⁴⁹.

Les leçons d'Ignacy furent régulièrement inspectées par les directeurs de l'école : le père Józef Niezabitowski (1836-1837), Włodzimierz Gadon (1838-1842), l'enseignant Karol Morawski ainsi que l'inspecteur venant de la part de la TPN, Aleksander Jełowicki. Malgré des opinions positives sur le travail de Rymkiewicz, des critiques acerbes furent formulées par les journaux démocrates peu favorables à l'égard des conservateurs qui s'occupaient de l'école⁵⁰.

Avant de passer à la description des directeurs, il convient de parler du docteur Zachariasz Dziewoński, membre atypique de l'équipe pédagogique,

de Lacontière. Archives municipales, ville de Nancy, Registres paroissiaux et d'état civil, registre de mariage, Tables décennales de l'état civil « Mariages » 1833-1842, cote 5 E 16-28, p.124. http://recherche-archives.nancy.fr/spectateur/série/5_E / 5_E_21.

⁴⁷ BPP 614/5, pp. 269-271 : „Do Rady TPN od Dyrektora Szkoły Polskiej w Nancy” (“Au Conseil de la TPN de la part du Directeur de l'École Polonaise de Nancy”), Nancy le 23 février 1836.

⁴⁸ I. Rymkiewicz était payé 20 francs par mois. BPP 615/4, p.314, „Szczegółowe opisanie stanu szkoły ...”.

⁴⁹ BPP 615/4, p. 149, Lettre de Włodzimierz Gadon à TPN, Nancy le 17 octobre 1837.

qui remplissait le rôle de médecin et de pédagogue. Depuis le début, les créateurs de l'école faisaient des efforts pour trouver un médecin polonais pour soigner les élèves et leurs familles, d'autant que l'on comptait que leur nombre croîtrait de manière importante. La demande adressée à la TPN essuya un refus, car l'organisme de contrôle scientifique de Paris considéra qu'il s'agissait là d'une idée peu raisonnable⁵¹. En réponse, les intéressés firent usage des conclusions résultant de la première inspection d'Aleksander Jełowicki qui stipulait que le niveau de mathématique laissait à désirer, que le latin et le grec n'étaient pas suffisamment appris (d'où les problèmes des élèves de l'école dans les établissements français), et ils demandèrent de leur dépêcher un répétiteur permanent. On suggéra la personne de Zachariasz Dziewoński avec qui il y avait eu des contacts secrets. Dziewoński était connu par les deux parties. La TPN avait pensé à sa personne comme soutien médical, au cas où un établissement parisien pour les jeunes polonais verrait le jour, mais le projet ne s'étant pas réalisé, l'accord fut donné d'envoyer le médecin en Lorraine, pour la « révision des leçons françaises ». Ainsi, à partir de 1836, ce Lituanien de trente et quelques années, né dans le district de Kaunas (en polonais Kowno), diplômé de l'Université de Vilnius, rejoignit ses compatriotes. La biographie de Dziewoński, dans ses grandes lignes, était analogue aux biographies lituaniennes mentionnées plus haut : participation à l'Insurrection de novembre, émigration à Paris, deux ans de travail à l'École polonaise⁵². La deuxième partie de sa vie est toutefois surprenante. En 1839, il tente l'aventure et entre dans la Légion étrangère. Dans ses rangs, il parcourt toutes les terres d'Afrique du Nord. Décoré, il est également respecté par les autochtones qu'il soignait avec abnégation. Il meurt en 1872, à Oran, en Algérie. Bronislaw Zaleski le caractérise ainsi dans la biographie qu'il lui consacre : « il a été aimé partout pour sa bienveillance et sa générosité, puisque là où il trouvait un malade sans ressources, il courait à son secours même si personne ne l'appelait »⁵³. À Nancy, non seulement il avait soigné les gens, mais encore il les avait rapprochés. Il dispensait des cours privés de latin ou de mathématique

⁵⁰ Décivant l'école de Nancy, l'un des rédacteurs écrit : « Devenu enseignant, Rymkiewicz n'a pas cessé d'être un élève de l'école, un cumul spécifique ! Il n'a pas besoin d'avoir un grand génie pour enseigner la grammaire polonaise et la lecture aux plus jeunes, mais il ne peut pas non plus maintenir la discipline parmi eux ». "Polak", Paris 1837, p. 197.

⁵¹ BPP 612, t. II, p. 29 : Procès-verbal de la réunion de la Supervision Scientifique, Paris le 1 décembre 1833, p. 29.

⁵² Pour plus d'information cf. : Cz. Chowaniec, *Dziewoński Zachariasz (1802-1872)*, PSB, t. VI, Cracovie 1948, p. 175.

et acceptait une rémunération minimale. Il se contentait de peu ; après son arrivée, il fut logé dans la famille des Staniewicz, puis dans des locaux loués pour l'école. Il participait à l'organisation de toutes les fêtes de l'émigration. Au moment où il considéra qu'il serait plus utile ailleurs, il donna sa démission et expliqua avec loyauté les motivations de sa décision. On lui fit des adieux solennels lors du septième anniversaire du début de l'Insurrection de novembre en Samogitie⁵⁴.

La première étape du fonctionnement de l'école et de l'unification des émigrés de Nancy autour de cet établissement se termine en juillet 1837, avec la mort de son deuxième directeur et « ange gardien » : le père Jozef Cyprian Niezabitowski. Pourquoi avait-il été appelé, lui et non une autre personne dès 1833 ? Les raisons ont été nombreuses : le besoin d'un guide spirituel pour toute la diaspora, la nécessité d'enseigner le catéchisme, de préserver des coutumes et l'identité polonaise, mais avant tout le père Józef Niezabitowski était un Lituanien né en Samogitie. Autrefois chanoine à Minsk, puis curé à Vilnius, durant l'Insurrection, il avait rempli la fonction de prêtre en Samogitie. Il était passé par les mêmes expériences de guerre et d'émigration que les personnes dont il a été question plus haut. Lorsqu'il eut l'occasion de partager le destin des « siens » en émigration, il accepta le défi, malgré la stabilité qu'il avait connue à Strasbourg⁵⁵. Comme il a été mentionné plus haut, dès le début de l'installation des familles polonaises à Nancy, on avait cherché un prêtre polonais. Toutefois, il était important de préserver de parfaits contacts avec les ecclésiastiques français qui se montraient très bienveillants envers les Polonais⁵⁶. La création d'une école polonaise fournit de nouveaux arguments pour éviter de froisser les curés locaux. Il fallait apprendre aux enfants les prières dans leur langue ainsi que les coutumes nationales ; de plus, on songeait à confier la direction de l'établissement à un homme à la réputation irréprochable, de préférence à un homme d'église. Or, durant les deux premières années de son exil, Niezabitowski s'était forgé une bonne opinion dans une paroisse de Strasbourg,

⁵³ „Rocznik Towarzystwa Historyczno-Literackiego w Paryżu”, (« Annuaire de la Société historique et littéraire de Paris »), Poznań 1878, t.II, p. 264.

⁵⁴ La cérémonie d'adieu eut lieu le 25 mars 1828. BPP, 615/4, p. 317, „Szczegółowe opisanie stanu szkoły ...”.

⁵⁵ Pour plus d'information cf. : Nécrologie du P. Cyprian Niezabitowski, « Chronique de l'émigration polonaise », tome VI, Paris 1837, pp. 331-332.

⁵⁶ Par exemple, à l'occasion du deuxième anniversaire du déclenchement de l'insurrection en Samogitie, une messe solennelle pour la patrie a été célébrée sur la tombe du roi Stanisław

grâce à un travail acharné qui lui avait valu le respect et un poste stable, ce dont les prêtres de Nancy étaient informés. La nécessité de disposer des services d'un homme d'église polonais dans le contexte des besoins de l'école polonaise et de l'éducation patriotique ne suscitait donc pas de doutes et n'amoindissait pas non plus l'autorité des prêtres de Nancy⁵⁷. Le nouveau directeur tant attendu emménagea à Nancy en janvier 1836 et se mit aussitôt au travail. Dès février, il s'occupa de trouver un local autonome pour les besoins de l'école, acheta les premiers meubles, organisa une véritable bibliothèque et seconda Stankiewicz et Morawski dans l'administration de l'établissement ; mais, d'abord et avant tout, il s'occupa de l'enseignement du catéchisme et du service spirituel auprès de la diaspora de Nancy. Ses liens solides avec le milieu lituanien n'étonnaient personne. Bien avant l'Insurrection, par amour pour sa propre culture, il avait travaillé sur un dictionnaire polono-lituanien, il avait collaboré à la rédaction du premier manuel de grammaire lituanienne en collaboration avec Aleksandras Butkevičius, il avait élaboré un manuel de lecture pour les enfants de Samogitie et de Lituanie⁵⁸. Infatigable défenseur de l'éducation religieuse, tous les dimanches et fêtes, il célébrait des messes pour les élèves, leurs parents, les enseignants et d'autres émigrés. Il organisait des confessions cycliques et la communion, les recollections, les fêtes religieuses et nationales, il prenait soin de rappeler les plus importants événements du passé polono-lituanien. Avant de mourir, il avait fait un testament. Ses modestes économies et son mobilier furent offerts à l'une des veuves de Samogitie, Roza Jacewicz de Gietowt, qui élevait toute seule ses trois enfants.

Le Père Niezabitowski dirigea l'école un an à peine. Il n'est probablement

Leszczyński dans l'église Notre-Dame-de-Bon-Secours, pour laquelle les prêtres français n'ont accepté aucun paiement. La même année, le jour de la Constitution de mai, une plaque avec des inscriptions a été placée dans la même église pour commémorer les événements historiques polonais de novembre 1830. Voir plus in J. Kuzicki, *Nieść wiarę i nadzieję... (Pour apporter foi et espérance...)*, p. 228.

⁵⁷ Ibid., p. 144 - 145.

⁵⁸ Pour en savoir plus sur la contribution de J. Niezabitowski à la promotion et au développement de la langue lituanienne, cf. : *Dykcyonarz biograficzno-historyczny, czyli, Krótkie wspomnienia żywotów ludzi wsławionych cnotą, nauką, przemysłem, męstwem, wynalazkami, błędami: od początku świata do najnowszych czasów, (Dictionnaire biographique et historique, ou brèves évocations de la vie de personnes célèbres pour leur vertu, leur science, leur industrie, leur bravoure, leurs inventions, leurs erreurs : du commencement du monde aux temps les plus récents)*, t. II. Warszawa 1844, p. 131-132 et G. Subačius, Kiprijono Nezabitausko žodyno autorius, In : „Lietuvių kalbotyros klausimai (in Lituianian)”, 1996, XXXVI, p. 212–213.

⁵⁹ R. Bielecki, *Słownik biograficzny oficerów powstania listopadowego ...*, t. II, p. 202.

pas vrai qu'il se soit suicidé en se tirant une balle dans la tête⁵⁹. Dans les documents de la TPN, il est question d'une maladie qui « a duré cinq semaines »⁶⁰, des soins apportés par le docteur Dziewoński qui avait emménagé à ses côtés⁶¹, des consultations chez un médecin français, un certain monsieur Bonfils. Bien qu'on ne déclarât pas de deuil après son décès, la messe pour commémorer le premier anniversaire de sa mort rassembla tous les émigrés de Nancy⁶².

L'École et son milieu à l'époque de Włodzimierz Dionizy Gadon

Włodzimierz Dionizy Gadon, qui à quarante-et-un ans était le plus âgé de cette diaspora, prit la succession de ce prêtre actif. C'était la personnalité la plus respectée parmi les émigrés locaux : déjà avant l'insurrection de novembre, il avait acquis « une belle réputation dans presque toute la Lituanie, et tout le monde le connaissait et le respectait en Samogitie »⁶³. C'est donc à l'unanimité que les parents et les enseignants lui confièrent la direction de l'école. Comme pour la plupart des émigrés de Nancy, sa Lituanie natale était une « petite patrie » qui lui manquait et à laquelle il consacra ses œuvres littéraires⁶⁴. Né après le premier partage de la Pologne, il suivit le cursus de l'école de Korże, puis il étudia à Vilnius. C'était là qu'il occupa des postes très importants, à commencer par celui de juge de tribunal, puis de juge de la frontière, de maréchal de la noblesse du district de Telsze, et pour terminer le poste d'inspecteur d'Etat honoraire des écoles de Samogitie⁶⁵. Grâce à ses soins, « les écoles locales : les collèges, les établissements du district et des paroisses ne manquaient de rien et disposaient de professeurs bienveillants »⁶⁶. Connaissant les lois et l'éducation⁶⁷, Gadon appartenait au milieu restreint des héros de deux insurrections : celle de Kościuszko en 1794 et celle de Novembre en 1830. Au cours de l'épisode

⁶⁰ BPP 628, p.101 : Rapport de W. Gadon au Conseil du TPN du 12 juillet 1837.

⁶¹ BPP 615/4, p. 314 : „Szczegółowe opisanie stanu szkoły ...”.

⁶² BPP, 628, p.147 : Rapport mensuel sur les travaux de l'école polonaise à Nancy en juillet et août 1838, Nancy le 31 août 1838.

⁶³ "Dziennik Narodowy", („Journal national”), n° 73, 20 août 1842, p. 293.

⁶⁴ Particulièrement remarquable : *Statystyka Księstwa Żmudzkiego przez Włodzimierza Gadona napisana, a na posiedzeniu Towarzystwa Literackiego Polskiego dnia 2 czerwca 1839 roku odczytana*, (*Statistiques du duché de Samogitie écrites par Włodzimierz Gadon, et lues lors de la réunion de la Société littéraire polonaise le 2 juin 1839*), Paris 1839.

⁶⁵ H. Mościcki, *Gadon Włodzimierz Dionizy (1775-1842)*, PSB, t. VII, Kraków 1948-1958, p. 204-205.

⁶⁶ *Zbiór pamiątek o powstaniu Litwy w r. 1831 ...*, p. 139.

⁶⁷ Il est l'auteur d'un très intéressant traité écrit en 1818 qui s'appuie sur des connaissances

napoléonien, il avait rempli les fonctions de préfet de Vilnius. En sa qualité de chef de l'Insurrection dans le district de Telsze, il fut décoré en 1831 de la Croix d'or n° 3728. Après l'Insurrection, interné à Elblag par les Prussiens, il n'obtint un passeport français qu'en automne 1835⁶⁸. Fortement lié à la noblesse lituanienne, ami de Czartoryski, il fut appelé par le Conseil scientifique de la TPN pour remplir les fonctions d'examineur de l'école de Nancy en août 1836. Il est arrivé en Lorraine depuis l'Écosse dont sa mère était originaire⁶⁹. Accueilli par ses compatriotes lituaniens comme une famille proche, après les examens, il reçut de leur part la proposition de s'établir sur place. Cette proposition constituait une opportunité qui lui permettait de devenir vraiment utile en émigration et de réaliser sa mission interrompue par l'Insurrection, à savoir travailler pour la cause des Lituaniens et de leur école. Étant devenu utile à Nancy, il y emménagea fin 1836. Il se consacra donc à l'éducation d'une jeunesse qui, ne connaissant pas sa véritable patrie, était éduquée, comme il le disait en termes romantiques, « en trainant sur les épines des tombes d'Ostrołęka et de Saulé »⁷⁰. Non seulement il renonça à son salaire lors de son entrée en fonction le 10 septembre 1837, mais en plus, grâce à ses relations sociales et familiales, il trouva des fonds supplémentaires auprès de la Société des dames écossaises. Ainsi sa première année de travail à Nancy, bien difficile d'ailleurs, se termina pour l'école par une épargne de 5% qu'il envoya aux caisses de la TPN à Paris⁷¹.

En ce qui concerne l'éducation, Włodzimierz Gadon avait des opinions assez conservatrices. Tout comme feu Józef Niezabitowski, l'auteur des premiers dictionnaires lituaniens et traducteur des travaux de Krzysztof Kluk en langue lituanienne⁷², il respectait avant tout la culture lituanienne et l'éducation polonaise. Selon lui, l'attribut le plus important de la culture patriotique en

juridiques et scientifiques liées à l'éducation, intitulé *O pieniactwie i sposobach zapobieżenia pieniactwu na Litwie*, (*Sur les querelles et les moyens de prévenir l'esprit querelleur en Lituanie*). Pour plus d'information cf. : S. Godek, *O pieniactwie na Litwie według Włodzimierza Gadona*, (*Sur les querelles en Lituanie selon Włodzimierz Gadon*), (« Carnets juridiques ») 12.1/2012, pp. 95-112.

⁶⁸ R. Bielecki, *Słownik biograficzny oficerów powstania listopadowego ...*, t. I, p. 51.

⁶⁹ H. Mościcki, *Gadon Włodzimierz Dionizy (1775-1842)...*, p. 204.

⁷⁰ „Dziennik Narodowy”, (« Journal national »), nr 73, 20 sierpnia 1842, p. 293.

⁷¹ Les recettes totales de l'année scolaire 1836/37 s'élevaient à 3 237 fr. Les dépenses étaient de 3079,35 fr. Il restait 157,65 frs à la billetterie de l'école. BPP 615/4, p. 315 : „Szczegółowe opisanie stanu szkoły ...”.

⁷² Niezabitowski a traduit l'œuvre de Krzysztof Kluk en lituanien et l'a publiée sous le titre

émigration était la connaissance de l'histoire régionale et nationale. Ayant remarqué « l'indifférence presque générale pour la langue nationale »⁷³, et même le manque de volonté d'apprendre chez une bonne partie de la jeunesse polonaise, il élaborait un ensemble de réformes en sept points dont l'objectif était de relever le niveau de la discipline et de la connaissance de la langue polonaise⁷⁴. Pour convaincre ses élèves féminines de l'importance et de la beauté de leur langue natale, il menait avec chacune d'elles une correspondance quotidienne en polonais. Il récompensait par des prix privés les compositions les plus créatives ainsi que l'activité extra-scolaire en faveur de l'émigration. Mentionnons à titre d'exemple Anna Staniewicz qui, au départ, était peu encline à apprendre le polonais et qui finit par écrire ses propres nouvelles, sur le modèle de l'écrivaine Klementyna Hoffman née Tańska. Sa nouvelle sur la bonne mère fut qualifiée par Gadon de « chef-d'oeuvre » et transmise à la Société de bienfaisance des dames polonaises, avec la demande de le publier⁷⁵.

Même s'il n'était pas consciemment perçu comme tel, le programme d'éducation régionale propre à l'école de Nancy était absolument novateur ; il atteignit sa forme accomplie à l'époque de "l'ange gardien" de l'école dont il est ici question. En soulignant à chaque instant la nécessité de retrouver l'indépendance d'une République de Pologne où tous seraient tous unis par la foi chrétienne de leurs pères⁷⁶, Gadon proposa au milieu des émigrés de Nancy un modèle d'éducation qui lui était propre et des méthodes d'enseignement originales.

Comme tous les émigrés du lieu étaient unis par leurs origines communes,

suivant : *Différentes observations sur les abeilles recueillies par plusieurs écrivains très distingués, anciens et modernes, entre autres par l'abbé Kluk, chanoine de Kruszwice, dans un ouvrage en polonais à l'usage de ses concitoyens imprimé à Varsovie 1780 et tout nouvellement traduites pour la première fois en langue lituanienne ou samogitienne, par Cyprian Niezabitowski, Vilna 1823.*

⁷³ BPP 615/4, p. 313 : „Szczegółowe opisanie stanu szkoły ...”.

⁷⁴ Outre la correspondance avec les écoliers et leurs tuteurs uniquement en polonais, outre l'ordre de la conversation polonaise à la maison, il oblige les parents à enseigner à leurs enfants les prières polonaises, il introduit également la participation obligatoire des jeunes à toutes les cérémonies d'émigration et l'obligation de confessions polonaises, etc.

⁷⁵ BPP 628, p.138 : Rapport mensuel sur les travaux de l'école polonaise à Nancy en mars, Nancy le 30 mars 1838.

⁷⁶ Gadon et d'autres ont essayé d'« inculquer la religion si peu considérée dans ce pays » à la plus jeune génération, parce qu'ils voyaient en elle un déterminant important de la polonité.

puisqu'ils étaient tous originaires de Samogitie, les leçons d'histoire et de littérature se rapportaient en premier lieu au contenu lituanien et à la culture locale. Dans le cadre d'une éducation informelle ou plutôt extrascolaire, mais obligatoire, à Nancy, on célébrait en grande pompe le 26 mars, date du début de l'Insurrection en Samogitie, tout comme l'anniversaire de l'Insurrection de novembre, toujours célébré le 30 novembre en tant que fête nationale polonaise, ainsi que la Constitution du 3 Mai (célébrée avant tout par les conservateurs). Ce jour-là, il n'y avait pas d'école. Dans la matinée, dans l'église Bon Secours, près de la tombe du roi Stanislas, se tenait une messe pour la patrie et pour les morts de l'Insurrection en Samogitie. Y participaient les élèves polonais, les enseignants, les invités français et toute l'émigration. Après la messe, on se rendait en foule suivre la célébration dans les locaux de l'école. Dans ce lieu, les récents héros de 1831 faisaient des discours : ils rappelaient l'Insurrection en Lituanie, bâtissaient des visions de la patrie libre et analysaient l'état politique de la France et de l'Europe, ainsi que la situation morale et politique de l'émigration. Parmi les orateurs, on comptait le directeur, l'enseignant Morawski, puis, en français, l'un des parents émérites ainsi que le curé, quand son poste existait à l'école. On entonnait des chants patriotiques, souvent composés pour l'occasion⁷⁷ et on prenait ensemble une collation. Les personnes âgées, les jeunes et les enfants levaient les toasts avec un verre de lait parce que Włodzimierz Gadon « introduisait parmi les émigrés de saines coutumes »⁷⁸.

Lors de la célébration du septième anniversaire de l'Insurrection, en 1838, les combats lituaniens furent racontés par Ezechiel Staniewicz, Włodzimierz Gadon et le nouveau prêtre Józef Maciej Kalasanty Maliszewski qui « ayant parcouru l'histoire de différentes nations, prévoyait le retour rapide à l'existence de la nation polonaise car elle a souffert plus et plus longtemps que d'autres nations »⁷⁹.

Le père J.K. Maliszewski, arrivé pour enseigner la religion et pour devenir curé de l'école polonaise, ne fut qu'une figure de passage qui s'avéra ne pas

BPP 628, p. 96 : Rapport mensuel sur les travaux de l'école polonaise à Nancy en avril, Nancy le 29 avril 1837.

⁷⁷ Voir une chanson de W. Gadon, *Śpiew tułaczy polskich na dzień 3-ci Maja 1738 r. w Nancy (Chanson des vagabonds polonais du 3 mai 1738 à Nancy)*, BPP 1838/16, lettres éphémères de 1838.

⁷⁸ BPP 615/4, TPN, p.77 : Description de la commémoration de l'anniversaire du soulèvement en Lituanie et en Samogitie.

⁷⁹ BPP 615/4, TPN, p.77 : Description de la commémoration de l'anniversaire du soulèvement en Lituanie et en Samogitie, cité d'après J. Kuzicki, *Nieść wiarę i nadzieję...*, p. 229.

convenir aux Lituaniens. Ce qui avait semblé le plus important pour la diaspora de Nancy, ce n'était pas tant sa participation à l'Insurrection dans le district d'Augustow que sa riche expérience pédagogique. Au total, « il avait travaillé durant dix-huit ans sur l'éducation des jeunes, tout tourné vers l'amour de la Patrie »⁸⁰. Avant 1831, il avait rempli les fonctions de préfet dans la convention des Pères Piaristes de Varsovie. Après la chute de l'Insurrection, il avait fondé et dirigé son propre pensionnat pour une vingtaine d'élèves à Cracovie. En émigration, durant une brève période, il travailla comme enseignant au Collège d'Alsace, en remplissant aussi le service de prêtre dans la paroisse locale. A Nancy, il n'a séjourné que six mois à peine. Son projet peu réel de fonder, comme autrefois en Galicie, un établissement autonome, indépendant des autorités françaises, n'a pas vu le jour. Bien que l'on spécifie dans les documents officiels son renoncement au poste confié, car il avait pris la décision de se consacrer aux études théologiques, en réalité, son départ était du au fait qu'il n'avait pas réussi à s'adapter à la diaspora lituanienne très fortement liée à l'Hôtel Lambert⁸¹. Il laissa une mauvaise impression à Nancy⁸², si bien qu'après son départ, on ne chercha plus à recruter de prêtre polonais. Les hommes d'église polonais furent remplacés avec succès par des ecclésiastiques français.

Revenons toutefois au personnage de Włodzimierz Gadon. En sa qualité « d'ange gardien » et directeur de l'école, mais aussi de chef de toute la diaspora locale, il utilisait le potentiel intellectuel et spirituel des émigrés et s'efforçait

⁸⁰ BPP 615/4, p. 189 – 190 : Lettre de Eustachy Januszkiewicz à W. Gadon, Molsheim, le 16 décembre 1837 ; BPP 615/4, p. 193 : récit de W. Gadon de l'arrivée de Maliszewski à Nancy, janvier 1838.

⁸¹ BPP 615/4, p. 193 : récit de W. Gadon de l'arrivée de Maliszewski à Nancy, janvier 1838. Revenu fin 1838 à Strasbourg, une ville deux fois plus grande que Nancy où il se sentait plus parmi les siens, il put manifester ouvertement son affiliation à l'Union de l'émigration polonaise, une organisation opposée au prince Adam Jerzy Czartoryski qui regroupait toutes sortes de démocrates. Là aussi, alors qu'il était au mieux de ses capacités, il promut l'enseignement national et chercha à obtenir la création d'une presse et d'une littérature polonaises. Pour en savoir plus sur la participation des prêtres à l'Union de l'émigration polonaise, cf. : *J. Kuzicki, Nieść wiarę i nadzieję...*, pp. 508-511.

⁸² Dans un rapport scolaire au TPN pour novembre 1838, Gadon a écrit sur la négligence de sa confession de Pâques, sur l'échec de Maliszewski à se présenter aux examens, sur le non-respect de la discipline scolaire, etc. BPP 628, p. 152-153 : Rapport mensuel sur les travaux de l'école polonaise à Nancy en novembre, Nancy le 29 novembre 1838.

⁸³ Cette phrase a été utilisée pour la première fois par Henryk Nakwaski dans une brochure, sorte de mini-guide, adressée aux émigrés polonais pour leur expliquer comment utiliser le temps passé en exil en France. Cf. : [H. Nakwaski], *Uwagi o użyciu najkorzystniejszym czasu*

de leur proposer « un emploi du temps en exil le plus bénéfique possible »⁸³. Il chercha à formuler un modèle de communauté, celui d'une confrérie basée sur la réciprocité et sur des activités en faveur de l'école polonaise. De là découlaient ses multiples initiatives, son engagement personnel dans les activités extra-scolaires, son activisme pour unir toute l'émigration. Lui-même enseignait volontiers la langue allemande⁸⁴. « On a introduit les danses dans les maisons des parents, ce qui a permis à la jeunesse de passer des soirées en bonne compagnie... On n'a pas non plus abandonné la musique, car plusieurs garçons plus âgés et presque toutes les filles en connaissaient les bases »⁸⁵. Anna Staniewicz mentionnée plus haut, en compagnie de ses collègues, consacrait ses jours libres et ses vacances à des travaux de couture dont les produits étaient envoyés à Paris pour des ventes de bienfaisance, des loteries et des bazars polonais. L'argent ainsi collecté était destiné aux émigrés les plus pauvres. Gadon non seulement initiait ce type d'action, mais il achetait lui-même toutes sortes de produits : laines, teintures, tissus, etc. Il mobilisait les mères pour qu'elles fassent de même, qu'elles encouragent leurs filles et leurs connaissances françaises à effectuer ce type de travaux. Il employait les pères à d'autres tâches. Par exemple, le colonel Jozef Rymkiewicz qui était sans emploi couvrait à titre gratuit des livres de la bibliothèque. Lorsque les fonds ne permettaient pas de louer de local, les leçons se tenaient dans l'accueillante maison de la famille Staniewicz (1833/34), puis, en 1838, durant dix mois chez les Jacewicz. Des cours d'« architecture militaire » et de géométrie pratique ont été assurés par l'officier Juliusz Greffen dans ses moments de liberté. Ce dernier, qui avait participé à la Nuit de Novembre, « dispensait des cours de mathématique dans les institutions régionales »⁸⁶, tout en ayant entrepris des études dans l'École locale des forêts⁸⁷. « Le compatriote (Ignacy) Jasinski qui étudiait l'art médical⁸⁸ donnait des cours

w emigracji wraz z projektem ogólnego stowarzyszenia się wychodźców polskich przez jednego z posłów, (Commentaires sur l'emploi du temps le plus avantageux dans l'émigration avec le projet d'association générale des émigrés polonais par l'un des députés), Paris 1833.

⁸⁴ BPP 615/4, p. 323: „Szczegółowe opisanie stanu szkoły...”.

⁸⁵ BPP 615/4, p.324: „Szczegółowe opisanie stanu szkoły...”.

⁸⁶ BPP 628, p. 117 : Rapport mensuel sur les travaux de l'école polonaise à Nancy en octobre, Nancy le 31 octobre 1837.

⁸⁷ Pour plus d'information cf. : R. Bielecki, *Dictionnaire biographique des officiers du soulèvement de novembre ...*, p. 116.

⁸⁸ Z. Sudolski, *Kompendium biograficzno-informacyjne ...*, p. 133.

⁸⁹ BPP 628, p. 141 : Rapport mensuel sur les travaux de l'école polonaise à Nancy en avril, Nancy le 30 avril 1838.

de l'escrime aux garçons plus âgés »⁸⁹. Les fleurets furent acquis grâce à l'argent recueilli par les émigrés, mais aussi grâce à Jozef Kaszyc qui avait envoyé depuis Paris 60 fleurets à ses compatriotes lituaniens⁹⁰. L'union et la forte position de la diaspora polonaise dans la ville et dans toute la région se construisirent par le biais de ce type d'action en faveur de l'école polonaise, de l'engagement commun des parents et des enseignants dans l'administration de l'école, ainsi que par le biais de l'important cérémonial autour de l'émigration et de son école.

Les cérémonies et les coutumes de l'émigration de Nancy

Les cérémonies se déroulaient selon un programme très riche et comportaient des pratiques rituelles. En premier lieu, pour couronner l'année scolaire, on organisait des représentations ou des examens publics⁹¹ auxquels on invitait non seulement les parents et la Polonia régionale, mais aussi des inspecteurs de Paris, des personnalités venues de toute la France et de l'étranger, ainsi que toute l'administration dont les émigrés dépendaient dans une large mesure, à commencer par les enseignants français et les directeurs des pensionnats locaux qui accueillaient les élèves polonais, et pour finir le maire et le préfet de police. Toutes les fêtes les plus importantes, qu'elles soient laïques ou religieuses, les fêtes nationales comme les anniversaires de l'Insurrection de novembre et du début de l'Insurrection en Samogitie, l'anniversaire de la Constitution du 3 Mai 1791, ou encore Pâques étaient célébrées par la diaspora au complet et avec les élèves, le plus souvent dans l'école. Un autre moment important, car il constituait une sorte « d'acte social qui permettait de transgresser les obstacles et les barrières sur la voie de la construction des relations fraternelles parmi

⁹⁰ Józef Kaszyc, ancien étudiant de l'université de Vilnius, participant à la campagne napoléonienne en 1812, décoré de la Croix de Virtuti Militari pour avoir participé au soulèvement de novembre, a aidé financièrement ses compatriotes lituaniens tout au long de son émigration. Cf. : nécrologie de Józef Kaszyc dans „Rocznik Towarzystwa Historyczno-Literackiego w Paryżu. Rok 1868”, (« Annuaire de la Société historique et littéraire de Paris. 1868 »), Paris 1869, p. 387-389.

⁹¹ À l'époque du père Niezabitowski, les épreuves scolaires, c'est-à-dire les examens publics solennels devant les parents et les invités n'avaient pas lieu une fois par an, mais tous les trois mois. Cf. : BPP 628, p. 29 : „Protokół urzędzeń i korepetycji Szkoły Polskiej w Nancy z Radą Towarzystwa Pomocy Naukowej 1836”, (« Protocole des dispositifs et tutorat de l'École Polonaise de Nancy avec le Conseil de la Société d'Assistance Scientifique 1836 »), prot. du 28 juin 1836.

⁹² J. Duvignaud, *La fête civique*, in : Encyclopédie des spectacles, Paris 1965, p. 239.

les émigrés »⁹² était la célébration solennelle des enterrements et du deuil en émigration⁹³. A commencer par l'enterrement du père Niezabitowski, dont il a été question plus haut, auteur des premiers manuels de lituanien, par les messes commémorant la mort du général Ludwik Michał Pac, co-fondateur de la TPN⁹⁴ décédé en 1835, puis des personnalités décédées en 1836 : Anna Curkshank, princesse d'Abrantès de la Société des dames écossaises qui récoltait les fonds pour l'école de Nancy ainsi que Klaudia de Działyński Potocka⁹⁵, la bienfaitrice de toute la Grande émigration, et pour finir par l'enterrement des émigrés locaux à qui on disait adieu solennellement et qu'on accompagnait en foule à leur lieu de repos éternel si ce lieu était à Nancy, qu'on pleurait et dont on soulignait les mérites. Ces manifestations funéraires, qui étaient autant d'occasions de présenter des leçons d'histoire, constituaient un élément d'intégration du milieu des émigrés de Nancy qui construisait son modeste Panthéon national dans le cimetière de Préville. À la lumière des registres civils locaux, entre 1833 et 1842, on dénombre ainsi 13 disparus parmi la diaspora nancéienne⁹⁶.

C'est d'une manière tout à fait exemplaire, si on compare avec toute la Grande Émigration, que les émigrés de l'Insurrection de novembre à Nancy veillaient à entretenir avec les Français des relations amicales basées sur le souvenir du dernier prince de Lorraine, Stanisław Leszczyński, qui avait régné de 1737 à 1766. Nous avons parlé plus haut de la sympathie des Français pour Leszczyński et des avantages qui en découlaient pour la diaspora polonaise. Du point de vue de la formation de la communauté émigrée en province, il est intéressant de se pencher sur ce qu'était leur propre savoir sur les relations franco-polonaises dans le passé récent. Les Litvaniens et les habitants du Royaume de Pologne installés à Nancy s'identifiaient au personnage

⁹³ Pour plus d'information cf. : I.H. Pugaczewicz, „Ceremonie żałobne nie robią się tylko dla zmarłego, bo ten już czuć zaprzestał...” – o roli tradycji pogrzebowych i upamiętnianiu zmarłych na emigracji w praktyce dydaktyczno-wychowawczej Szkoły Polskiej na Batignolles, (« Les cérémonies de deuil ne sont pas faites que pour le défunt, car il a cessé de ressentir... » – sur l'importance des traditions funéraires et de la commémoration des morts en exil dans la pratique didactique et pédagogique de l'école polonaise des Batignolles), „Studia Migracyjne-Przegląd Polonijny” (« Études sur les migrations – Revue de la diaspora polonaise ») n° 2 (172) / 2019, p. 255-273.

⁹⁴ Cf. S. Kieniewicz, *Pac Ludwik Michał (1780-1835)*, PSB, t. XXIV, Cracovie 1979, pp. 718-721.

⁹⁵ D. Wawrzykowska-Wierciochowa, *Potocka Teofila Klaudyna (1801-1836)*, PSB, XXVII, Kraków 1982-1983, p. 743-744.

⁹⁶ Archives municipales, ville de Nancy, Registres paroissiaux et d'état civil, registre de mariage, Tables décennales de l'état civil. Décès 1833-1842, cote 5 E 34, [access : 30.05.2021], URL : http://recherche-archives.nancy.fr/viewer/series/5_E/5_E_34.

de Leszczyński. Même si l'activité locale du prince ne leur était pas vraiment connue, lorsqu'ils se confrontaient aux bâtisses élevées par Stanislas, en premier lieu l'Église Notre Dame de Bon Secours ou la plus belle de toutes, à savoir la place centrale qui porte son nom, avec la statue du prince érigée par les Lorrains⁹⁷, non seulement ils comblaient très rapidement les lacunes de leur savoir, mais encore ils cherchaient à approfondir leur connaissance de l'histoire, tout en forgeant le sentiment de leur propre dignité nationale. Toutes les célébrations évoquées plus haut commençaient dans l'église érigée par Leszczyński où il avait été enterré en 1766 et se terminaient dans le bâtiment de l'école, ou bien dans des maisons de parents d'élèves hospitalières. Dans leurs écrits officiels et dans leurs discours, non seulement les émigrés se rapportaient à l'héritage historique de la Lorraine, mais encore ils s'efforçaient de l'utiliser dans la réalisation de leurs propres objectifs. Dans les papiers laissés par W. Gadon, on trouve par exemple une information concernant un accord du gouvernement français octroyé aux Polonais pour mener des recherches dans les archives parisiennes afin de retrouver l'acte de fondation par Stanislas Leszczyński de douze bourses pour de jeunes Polonais qu'il aurait subventionnées sur ses fonds propres. Le roi « dans (le cadre) de la fondation du corps des cadets de Lunéville avait décidé d'y inclure douze Polonais boursiers, et, après la mort de ce bienfaiteur, cet Institut devait être soit transféré, soit inclus dans l'école locale (sous-entendu l'école de Lunéville) »⁹⁸. Ce même document est mentionné par l'un des parents – Ezechiel Staniewicz – qui projeta de créer à Nancy une sorte d'Institut réservé aux Polonais⁹⁹, malheureusement sans résultat. Est-ce que la Société historique polonaise, informée par Gadon de toute cette histoire, a réalisé les recherches nécessaires ? Difficile à dire. Quoi qu'il en soit, cette information circulait dans la conscience historique de la diaspora de Nancy et, même, comme le montre l'exemple ci-haut, on essaya d'en faire usage.

⁹⁷ L'idée de commémorer Stanisław Leszczyński est née dans les premières années de la Restauration française. En 1823, une souscription est signée dans la région pour ériger un monument à l'ancien souverain. La première maquette du monument a été réalisée par un jeune sculpteur nancéen, Georges Jacquot, en 1825. Enfin, la sculpture a été réalisée en 1829. Sur le socle du monument, inauguré en 1831, figure une inscription proclamant la reconnaissance de la Lorraine et ses habitants à leur bienfaiteur : « A Stanislas le bienfaisant la Lorraine reconnaissante / 1831 Meurthe-Meuse-Vosges ».

⁹⁸ BPP 615/4, p. 314: „Szczegółowe opisanie stanu szkoły...”.

⁹⁹ BPP 628, p. 127 : Rapport mensuel sur les travaux de l'école polonaise à Nancy en novembre, Nancy le 12 décembre 1837.

Le déclin de l'école et la dispersion de la diaspora polonaise

Après le retrait de Włodzimierz Gadon pour cause de maladie à la fin de l'année 1838 – il mourra d'ailleurs trois ans plus tard – les trois années qui suivent sont marquées par la continuation du programme et des coutumes élaborées par les émigrés mais aussi par des soucis croissants avec les parents, par le manque de fonds et par la stagnation démographique de l'institution. La crise financière était à ce point importante que l'école était menacée de fermeture. La fermeture fut évitée grâce à l'argent octroyé par les Dames d'Edinbourg qui indiquèrent Nancy comme lieu à secourir en priorité et qui proposèrent des réformes radicales dans le système d'enseignement. A partir de 1839, toutes les familles s'engagèrent par écrit à parler avec leur progéniture en polonais uniquement, de respecter les enseignants. De plus, les mères de famille furent désignées pour assurer l'apprentissage de la calligraphie, de la lecture et des prières aux enfants ; quant à l'enseignement de l'histoire, de la géographie et de la langue polonaise, il était prévu de l'assurer dans un local adéquat loué par les parents. Formellement, la fonction de directeur fut confiée à K. Morawski, mais à chaque fois que la situation devenait critique, on s'adressait à l'autorité morale de W. Gadon, l'ange gardien précédent. Morawski, en sa qualité de nouveau directeur, était confronté aux problèmes récurrents du manque de local séparé pour assurer ses cours et devait les dispenser dans les maisons privées. Souvent sans travail et vivant des allocations, les parents se mêlaient de l'éducation, donnaient des conseils à voix haute, faisaient leur propre enseignement, ou bien « dans le salon où se tenaient des cours... ils jouaient au whist avec leurs invités »¹⁰⁰. Les disputes et querelles qui en résultèrent provoquèrent la démission de Morawski. Malgré des réformes et le soutien de Gadon qui avait même écrit pour lui une brochure pour enseigner la grammaire polonaise aux enfants¹⁰¹, Antoni Rutkowski, le nouvel enseignant envoyé par la TPN, ne supporta son travail à Nancy que pendant huit mois. Dans le certificat qui fut établi par la TPN, nous lisons qu'il « a quitté ce service patriotique » pour cause de « faiblesses de

¹⁰⁰ BPP, 617/3, p. 17 : „Do Rady Towarzystwa Pomocy Naukowej od Gadona Włodzimierza. Rapport.” (« Au Conseil de la Société d'Aide Scientifique de la part de Gadon Włodzimierz. Rapport. »), Nancy, le 26 mars 1842.

¹⁰¹ Il la mentionne dans une lettre à Feliks Wrotnowski du 26 mars 1842. Cf. : BPP 617/3, p. 21.

santé »¹⁰². En réalité, il n'a pas su relever le défi, si bien qu'en novembre 1842, il déménagea à Paris¹⁰³.

Le dernier enseignant pour sept élèves restés à l'école fut Marcell Nawrocki. Il vint à Nancy avec sa femme française après avoir fait des études de droit à Strasbourg¹⁰⁴. Bien que le programme polonais ait été adapté à l'enseignement des écoles françaises, la fréquentation de l'école polonaise baissait. Après avoir étudié toute la journée dans les établissements locaux, les jeunes étaient fatigués. La motivation pour approfondir la langue polonaise faisait sûrement défaut. De plus, dans les maisons dépourvues de domestiques, il était difficile d'accompagner les demoiselles de retour de l'école. Ce souci clairement exposé par l'une des mères en ces termes : « n'ayant pas de domestique la demoiselle adulte ne peut pas rentrer à la maison toute seule »¹⁰⁵ démontre un certain déchirement ou plutôt une inadaptation de la diaspora polonaise noble à la réalité de la vie en ville. Il aurait été inconvenant pour des mères polonaises bien nées, même âgées, d'interférer dans les compétences de la sphère inférieure et d'accompagner leurs propres enfants à l'école. Un autre exemple qui prouve la pérennité des « axiomes du passé » de la société nobiliaire est l'exigence d'un certain Komendowski, arrivé en août 1841. Il estimait qu'il était déshonorant pour lui d'envoyer sa fille Marianna âgée de treize ans dans une classe inférieure, alors que les enfants de « moins bonnes » familles fréquentaient les classes supérieures. Et lui, « en sa qualité d'ancien soldat ne permettrait pas qu'on se moque de sa fille », il menaça donc le directeur de le frapper, si celui-ci ne transférait pas sa fille dans une autre classe¹⁰⁶. Il y eut un grand nombre de malentendus et de disputes. Face à l'attachement de ses compatriotes à leur ancien mode de vie et à l'éducation noble, le directeur aux tempes grisonnantes qu'était Gadon les avertissait qu'« aucun titre ni mérite, et même les domaines des aïeux ou des parents » n'aideraient leurs enfants

¹⁰² BPP 617/2, p. 967 : Attestation de travail de M. Rutkowski.

¹⁰³ Pezda, *Rutkowski Antoni(1805-1873)*, t. XXXIII, Kraków 1991-1992, p.215-216.

¹⁰⁴ Pour une biographie de M. Nawrocki, cf. : B. Konarska, *Polskie drogi emigracyjne. Emigranci polscy na studiach we Francji 1832-1848*, (*Les routes polonaises de l'émigration. Les émigrés polonais étudiant en France 1832-1848*), Warszawa 1986, p.351.

¹⁰⁵ BPP 617/3, p. 99 : „Do Szanownej Rady Towarzystwa Pomocy Naukowej od Nawrockiego Marcellego, nauczyciela szkoły polskiej w Nancy”, (« A l'Honorable Conseil de la Société d'Aide Scientifique de Nawrocki Marcelli, professeur de l'école polonaise de Nancy »), Nancy le 28 novembre 1842.

¹⁰⁶ BPP 717, t. III, p. 43.

de quelque façon que ce soit, et il ajoutait que « chaque jeune devait acquérir une formation qui lui assurerait l'indépendance vis-à-vis des grâces des uns et des autres »¹⁰⁷. Ses enseignements moraux étaient dirigés non pas tant vers les élèves polonais qui rivalisaient avec leurs camarades français en classe, que vers les parents qui vivaient dans leur propre cercle, au milieu des souvenirs du passé, dans la nostalgie du bon vieux temps.

Conclusion

Au début des années 1840, les émigrés de Samogitie quittant ce monde l'un après l'autre, l'idée d'un enseignement national n'existait que dans un cercle de plus en plus restreint d'émigrés et faiblissait. La fermeture de l'école fut la conséquence directe du manque d'élèves. La TPN n'accepta pas le défi de former les enfants nés dans les couples mixtes. Dans la majorité des cas, les garçons qui quittaient l'école de Nancy faisaient des études techniques et travaillaient dans « l'ingénierie ». D'autres destins attendaient les filles. Une seule d'entre elles intégra l'Institut des jeunes filles polonaises dirigé par la princesse Czartoryska à Paris¹⁰⁸, les autres se mariaient, principalement avec des Français, et ne veillaient probablement pas à éduquer leurs enfants dans l'esprit polonais. La veuve d'un général – Róża Jacewicz, qui retira ses quatre enfants de l'école déclinante mi 1844, expliquait cela ainsi : « nous ne retournerons pas dans notre pays, à quoi cela sert-il d'apprendre aux enfants le polonais »¹⁰⁹. Le seul à s'opposer à la fermeture de l'établissement était Komendowski, dont il a déjà été question plus haut et qui était arrivé à Nancy une dizaine de mois plus tôt. Dans une lettre désespérée à la TPN, il demande de ne pas fermer la seule institution nationale de Nancy, il indique que de tout petits – les enfants des couples mixtes – y vivent, il décrit aussi la situation matérielle de ses voisins de Samogitie, ainsi que leur rapport à l'école polonaise. Il découlait de ses propos que les Lituaniens prisait avant tout les rencontres entre émigrés, les fêtes et les célébrations, que l'école en donnait d'excellentes occasions et que leur soutien venait de là. Mais la formation à proprement parler n'était pas respectée. De fait, l'opinion

¹⁰⁷ BPP 628, p. 74 : Discours de J.W. Włodzimierz Gadon, Nancy le 29 novembre 1836.

¹⁰⁸ Immédiatement après son ouverture, Anna Staniewicz a été parmi les premières étudiantes. Pour plus d'informations sur l'Institut des jeunes filles polonaises, ouvert à Paris en 1845, cf. : A. Karbowski, *Dzieje edukacyjne Polaków na obczyźnie...*, pp. 77-83.

¹⁰⁹ BPP 618/3, p.71 : Rapport sur les travaux de l'école polonaise à Nancy de M. Nawrockiego, Nancy le 25 juin 1844.

de Madame Jacewicz était partagée par tout le monde. Selon Komendowski, les Lituanais de Nancy étaient prospères, ils vivaient dans de grandes maisons avec jardins, ils pouvaient payer des pédagogues particuliers et des écoles françaises parmi les plus chères. Selon lui, cette émigration disposait de belles fortunes venant du pays natal et déposées dans les banques locales¹¹⁰. Il y a sûrement dans cette relation amère une certaine exagération, mais il est probable que les exilés lituanais établis au bord de la Meurthe différaient des autres exilés de la Grande Émigration. Parlaient-ils entre eux leur propre dialecte ? Nous ne le savons pas vraiment, mais dans l'inventaire de la bibliothèque privée laissée par Niezabitowski, nous trouvons 10 exemplaires des « Écrits polonais et écrits de Samogitie en prose et en vers, rassemblés par le prêtre chanoine Niezabitowski », ce qui prouve peut-être que l'on habitait les plus jeunes à la langue régionale. Comparé aux autres émigrés de Nancy, Komendowski était un homme pauvre. Après la liquidation de l'école polonaise, il fut le seul à demander une aide matérielle pour lui et sa famille, il demanda aussi qu'on lui confie les livres de la bibliothèque laissés à l'abandon, pour qu'il puisse former ses enfants tout seul.

En juillet 1844, l'école cessa de fonctionner. Il lui manquait désormais les autorités les plus marquantes, à savoir les pères-fondateurs qui avaient préservé l'idée d'un enseignement national. De surcroît, les enfants s'intégraient de plus en plus à la culture locale et à leur environnement quotidien. Enfin, la misère ne touchait probablement pas les émigrés de Nancy. Entourés des voisins français bienveillants, gardant le souvenir du bon maître de Lorraine, ils fraternisaient rapidement avec le milieu local. Ils allaient tous ensemble à l'église érigée par Leszczyński, célébraient et pleuraient leurs compatriotes sur la tombe du roi, cultivaient leurs traditions et peut-être leur langue. Personne n'empêchait cette poignée de Polonais de vivre leur passé romantique et noble, de célébrer les anniversaires de l'Insurrection de novembre sur l'accueillante terre de France. Ils élaborèrent donc leurs propres canons de comportement en émigration qui se rapportaient d'un côté aux traditions lituanaises, et de l'autre se rattachaient au patrimoine du Siècle des Lumières si fortement ancré dans la culture française. Ils savaient aussi profiter de la mémoire historique des Français. C'est précisément l'idée de l'école polonaise qui a mobilisé ce milieu d'émigrés et l'a uni dans l'action. Ainsi, grâce à l'effort commun, les émigrés polonais, issus de la noblesse aisée de Samogitie, constituèrent leur identité particulière à Nancy. Structurellement liés aux conservateurs de Paris, ils s'en distançaient en même temps. Les disputes

¹¹⁰ BPP 618/3, p. 81 : Lettre de M. Komendowski au Conseil du TPN, Nancy le 17 juillet 1844.

et les querelles de la capitale ne les intéressaient pas vraiment. Ils essayaient donc de se distancer de la TPN qui finançait leur établissement. Lorsque l'école fut menacée de disparition, ils réussirent à trouver seuls des moyens financiers pour poursuivre son activité. Ils choisirent seuls les directeurs et les enseignants. Manquant de locaux, ils organisèrent l'enseignement dans leur demeure et, malheureusement, le désorganisèrent souvent.

Ils bâtirent leur identité avant tout autour de l'école polonaise qui constituait l'élément central de la structure de leur groupe en émigration et aussi autour de leur capital culturel spécifique qui a vraisemblablement été activé par l'école et par les personnes qui y travaillaient. Tout en faisant partie de la Grande Émigration, ils en différaient sous bien des aspects. Il est difficile de dire dans quelle mesure cette expérience de l'activité commune de dix ans en exil a constitué une base permettant de construire l'identité polonaise dans les générations suivantes. En revanche, il est certain que la mobilité et la dispersion de la diaspora polonaise qui s'intégrait parfaitement à la culture française ne favorisaient pas, surtout dans une province lointaine, leur continuité de groupe.

SOPHIE CHEGARAY

Journaliste honoraire

Descendante à la 5^{ème} génération de Joseph Stempowski

JOSEPH STEMPOWSKI : DOUBLEMENT PATRIOTE

Le 29 juin 1832, Jozef Stępowski sous-officier polonais de 21 ans, se présentait au poste frontalier de Strasbourg. Il faisait partie du dernier convoi des fugitifs, contraints de fuir leur patrie après avoir été écrasés militairement par l'occupant russe.

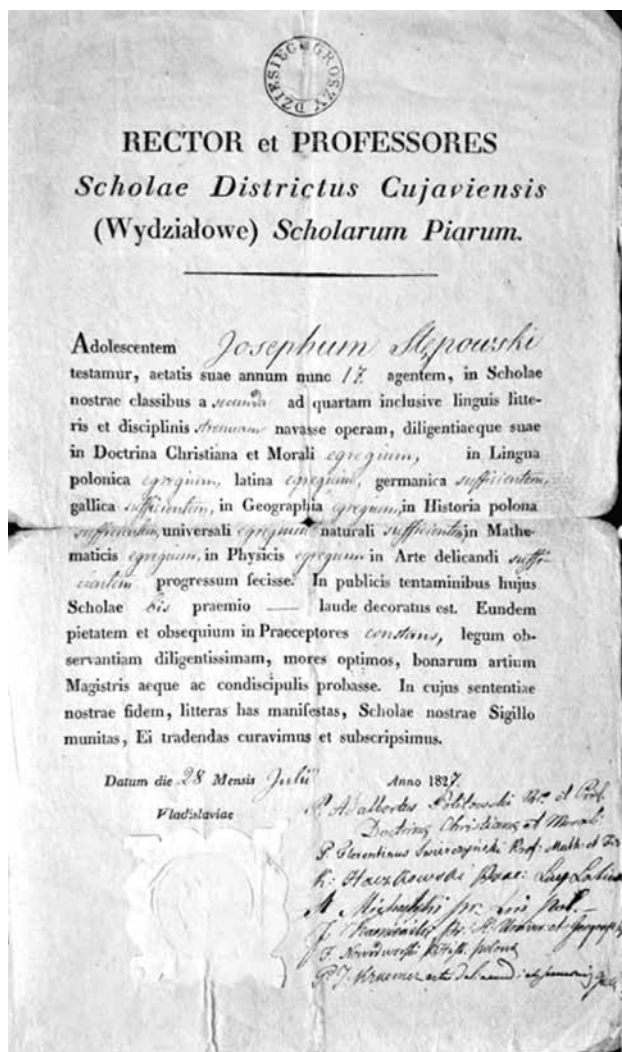


Illustration 1 : Dans son paquetage pour l'exil, le jeune Stępowski a glissé son diplôme de bachelier rédigé en latin, obtenu chez les frères Piaristes de Włocławek en 1827, gage de son niveau d'instruction qui lui sera peut-être utile au pays de Voltaire.

Son nom fut francisé d'autorité : il devint Joseph Stempowski¹. Mais il ne s'en soucia guère, certain que son séjour en France ne durerait que le temps, pour l'armée polonaise, de se réorganiser et repartir à l'assaut de la mère patrie. Il fut accueilli de façon touchante par un Strasbourgeois, Louis Chamane, avec qui il resta durablement en contact épistolaire. Son frère cadet, Arseniusz², arriva 15 jours plus tard et connut le même sort : devenu Arsène, il rejoignit son aîné au sein de la famille Chamane. L'admiration des Français pour ces héroïques jeunes gens était manifeste. Joseph et Arsène s'en trouvèrent confortés dans l'idée qu'ils se faisaient de la France, l'amie de toujours.



Illustration 2 : Joseph a précieusement conservé le courrier que lui avait adressé Louis Chamane, son hôte strasbourgeois, quand il fut obligé de rejoindre Bourges, en témoignage d'une profonde reconnaissance pour la généreuse amitié qu'il avait reçue dès son arrivée en France.

¹ L'administration frontalière française avait opté pour une approximation phonétique transformant le « ę » en « em ».

² Józef et Arseniusz Stępowski, aîné et cadet d'une fratrie de six enfants, sont nés respectivement le 2 décembre 1810 et le 5 juillet 1813 à Długi Bodzanówek, paroisse de Choceń, en Couïavie. Leurs parents, Jan Stępowski et Pulcheria Przyborowska, appartenaient à la noblesse terrienne. Les Stępowski étaient propriétaires des villages de Stępów et Pacyne, les Przyborowski, ceux de Przyborowo et Brzyszewo.

Mais Strasbourg ne fut qu'une étape temporaire. Soldat réfugié politique, Joseph dut rejoindre le dépôt de Bourges avant le 14 juillet. C'était l'une des 7 villes de France qui s'était portée volontaire pour assurer cet accueil. Le Maire de Bourges voyait dans les émigrés polonais une manne pour l'économie locale. La population, loin de se sentir envahie, se montrait tout aussi bienveillante à l'égard des 1400 réfugiés polonais (soit 7 % de la population locale).

Mais ces regroupements de soldats réfugiés apparurent assez vite comme un danger en raison de craintes d'ordre politique, économique et sanitaire. Les gouvernement Louis Phillippe s'appliqua donc à les disséminer dans les différentes provinces de l'hexagone, de préférence éloignées de la frontière est. Les uns, pleins d'énergie, ne pensaient qu'à reprendre les armes. D'autres, plus nombreux, étaient dans une grande détresse physique et morale, désœuvrés, malades, ou blessés et souvent sans nouvelles de leur famille. Il fallait impérativement les intégrer au tissu économique et social français. Les pousser à trouver un travail était à l'évidence le meilleur remède.

Ainsi, après 15 mois à Bourges, Joseph Stempowski fit partie d'un convoi d'une cinquantaine de réfugiés qui avaient accepté d'être transférés à Caen, en Normandie, en vue d'y trouver un emploi. Le département du Calvados était preneur de ces hommes réputés courageux qui, de surcroît, comprenaient le français. Un certain nombre accepta des métiers manuels proposés dans les fermes et les usines. Mais pour un « szlachetnie urodzony », un bien-né comme Joseph Stempowski, ce choix eût été une déchéance.

Honfleur, le 5^{ème} port de commerce de France de l'époque, était prêt à en accueillir une quinzaine. Joseph souscrivit à l'offre, sans du tout savoir ce qui l'attendait là-bas. Sur place, il découvrit une situation inattendue : depuis la chute de l'Empereur Napoléon, les relations franco-britanniques s'étant apaisées, le port du Havre de Grâce se délestait de ses fonctions militaires en aval de Paris et se reconvertissait dans le négoce international. Honfleur, juste en face, bâti sur un site étriqué, subissait de plein fouet cette concurrence nouvelle. Joseph comprit que c'était sur le Havre qu'il lui fallait miser, si bien que pendant ses premiers mois à Honfleur, il ne souscrivit à aucune offre d'emploi. Comme les autres réfugiés, il touchait des subsides selon son grade dans l'ex-armée polonaise, dans son cas 36,60 francs³. Et deux fois par mois, il allait signer en mairie la fiche de présence⁴. Il attendait son heure !

³ Somme correspondant à 120 euros actuels.

⁴ Ces fiches de présence étaient aussi des fiches de surveillance, les réfugiés n'étant pas autorisés à s'éloigner de leur lieu d'affectation sans demande et justificatif préalables.

Un rafiôt prussien nommé Frau Élisabeth...

Un évènement vint lui tendre la main : le 7 janvier 1834, un navire prussien demanda à entrer en relâche dans le port du Havre. Parti de Dantzig le 24 novembre 1833, sa destination était officiellement l'Amérique. A son bord, 157 militaires polonais, dont 2 officiers, 4 femmes et 3 enfants. Cette escale aux allures de boat-people créa un immense émoi dans la population havraise qui se précipita au grand quai pour offrir des vivres aux passagers et prodiguer des soins aux malades. Aussitôt informé, Joseph sauta dans le premier navire à vapeur assurant la liaison entre Honfleur et Le Havre par l'estuaire et proposa ses bons services aux autorités portuaires havraises. Trilingue (il maîtrisait aussi l'allemand qu'il avait appris dans son collège à Włocławek), il devint sans plus de procédure l'interface entre le navire et les autorités portuaires.

L'escale improvisée du Frau Élisabeth prit des airs de romance franco-polonaise, tant les Havrais étaient émus et heureux de pouvoir témoigner leur sollicitude aux Polonais si injustement abandonnés par la France lors de l'insurrection polonaise de 1830. Mais le gouvernement français, s'estimant submergé par les réfugiés polonais depuis 2 ans, ne l'entendait pas de cette oreille. De sorte que le ministre de l'Intérieur, le comte Antoine d'Argout, donna des consignes très strictes au Préfet de Seine-Inférieure : *bien les nourrir, mais à bord ! Et qu'ils soient convaincus de l'impossibilité pour eux de séjourner en France.*

Les jeunes Havrais, choqués que l'on traitât ainsi les infortunés passagers, organisèrent une contre-offensive : abordant nuitamment le rafiôt relégué au quai de la Quarantaine, au moyen d'une flottille de canots, ils invitèrent les Polonais chez eux. Le lendemain, la colère grondait sur les quais du Havre de Grâce. Par mesure d'apaisement, le maire, Adrien Lemaistre, dut obtempérer en concédant aux passagers du Frau Élisabeth le droit de circuler librement en ville. Une semaine plus tard, un banquet en l'honneur des héroïques Polonais était organisé par l'Association Patriotique havrais⁵. Quelque 30 passagers triés sur le volet y furent conviés. *Le Journal du Havre*⁶ relata cette réception sur une

⁵ Cette association pro-républicaine comptait parmi les adversaires du roi Louis Philippe. Son initiative à l'égard des Polonais créa une grande ambiguïté politico-humanitaire qui desservit quelque peu les réfugiés polonais.

⁶ Le banquet de l'Association patriotique havraise, article du 18 janvier 1834.

page entière. Le discours d'accueil du Président de l'association fut on ne-peut-plus lyrique : *Non, tu n'es pas sans défenseurs, Ô Pologne chérie... Les toasts se succédèrent.* Joseph Stempowski, devenu notable en quelques jours, lança avec gravité : À la délivrance des peuples ...

Cet accueil idyllique eut pour conséquence de remettre en question le projet américain des passagers du rafiote : ils ne voulaient plus quitter la France ! Une poignée signa pour la Légion Etrangère et beaucoup d'entre eux moururent en Algérie derrière le général Bugeaud. Les autres trouvèrent des emplois en Picardie et en Normandie. Quatre seulement se fixèrent au Havre, dont un soldat étudiant, Thomas Powilewicz⁷, et le capitaine du bateau, Antoine Sadowski.

L'intuition d'un avenir prometteur

« L'affaire » du Frau Elisabeth permit à Joseph Stempowski de nouer quelques précieuses relations au Havre de Grâce. Mais, pour l'heure, il est toujours assigné à résidence à Honfleur.

En mars 1834, avec 4 autres réfugiés polonais, il est repéré comme membre actif de la Société Démocratique Polonaise (SDP). L'affaire remonte jusqu'au ministre de l'Intérieur. Le préfet exige, par un engagement écrit, que *ces réfugiés subventionnés par l'État français se séparent entièrement de la SDP.* Joseph sait qu'il est désormais sous étroite surveillance.

C'est au même moment qu'il fait valoir la possibilité d'aller apprendre *le métier de tapissier* dans la maison Olivier du Havre de Grâce. Le préfet du Calvados n'est peut-être pas mécontent de voir partir ce potentiel trublion : alors il lui signe son attestation de bonne conduite et son autorisation d'aller résider en Seine-Inférieure.

Le 16 juin 1834, Joseph Stempowski s'installe dans un petit garni, au-dessus des locaux de la maison Olivier, 101 rue de Paris. Son nouvel emploi ne fait pas de lui un artisan en formation : en réalité, il est commis, chargé d'aller établir des devis, d'assurer le recouvrement des factures. Sa courtoisie et sa belle prestance valorisent la maison Olivier. Il s'est même dit que Joseph Stempowski a permis au tapissier normand d'ajouter à ses références le lit à la polonaise⁸.

⁷ Le fils de Thomas Powilewicz, Léon-Jean, fut un grand médecin havrais, bras droit du psychiatre Pierre Janet. Il fut décoré de la Légion d'Honneur.

⁸ Le lit à la polonaise ou « la Polonaise » est surmonté d'un baldaquin et tout entier orné de tentures. Il fut très prisé à partir du XVIII^{ème} siècle.



Illustration 3 : Feuille de présence à signer chaque mois par les réfugiés, exigence qui leur donne droit aux subsides accordés par l'État français.

A partir de 1836, la communauté polonaise du Havre se compose d'une quarantaine d'hommes. Joseph a bien contribué à ce petit regroupement : il y a parmi eux l'aumônier militaire Jean-François Głodynowski, parti de Bourges en même temps que Józef ; Michel Wittorski, croisé lui aussi à Bourges ; Thomas Wawrowski, un Mazovien grand ami de Joseph depuis leurs études militaires à Varsovie, Xavier Bolewski, cousin de Joseph, et Arsène Stempowski, son frère. Tous ont été persuadés par Joseph de s'installer au Havre de Grâce : *Cette cité portuaire en plein essor fait de nous des hommes nouveaux*, leur avait-il écrit.

La petite diaspora se serre les coudes : le père Głodynowski est affecté à la paroisse Notre-Dame, à deux pas de la maison Olivier ; les autres vont épouser des Havraises, se choisiront réciproquement comme parrains de leurs enfants et seront derrière celui qui aura des problèmes judiciaires ou financiers, comme ce fut le cas pour Michel Wittorski.

Sur le plan professionnel, *ces hommes nouveaux* sont tout de même confrontés à une forte reconversion culturelle, presque éthique. En Pologne, la société réservait à la noblesse le privilège de la terre, du commandement de l'armée et des métiers de robe. Le commerce était entre les mains des Juifs qui ne pouvaient devenir propriétaires terriens. Un *szlachetnie urodzony* qui bafouait ce bon usage y perdait ses titres. Sur la place du Havre de Grâce, ces émigrés peuvent facilement trouver du travail et même rêver de faire fortune, s'ils osent se lancer dans le négoce international. C'est un formidable tremplin pour les audacieux. Venus d'Allemagne, de Suisse, d'Angleterre ou de Norvège, certains étrangers arrivés les mains vides vont se constituer des petits empires.

Cependant, aucun émigré Polonais de la première génération ne réussit cette ascension spectaculaire : ils démarrent modestement comme simples employés dans les maisons de négoce ou d'armement. Paradoxalement, ils sont freinés par les subsides qu'ils reçoivent de l'État et qui faussent leur juste rémunération. Car des employeurs opportunistes se permettent de les sous-payer, voire de ne pas les payer du tout. Au point qu'un Comité polonais du Havre se crée pour veiller à ce que ces infortunés émigrés soient en traités et rémunérés au même niveau que les Français.

Les subsides, un lien dont il faut se libérer

En 1838, Joseph Stempowski est le premier de la diaspora havraise à franchir le Rubicon ; il demande en mariage Melle Clémence Olivier, la sœur de son directeur. Elle a 9 ans de plus que lui. Son futur beau-frère, Pierre-Alphonse Olivier, lui a fait miroiter de plus grandes responsabilités dans la maison, couplées avec une meilleure rémunération. Joseph comprend-il à quel point ce mariage de raison va l'éloigner de sa Pologne sacrée ? A cette réalité, à cet engagement personnel en France, il se cognera plus d'une fois. Et douloureusement.

Alphonse Olivier ne tiendra pas ses promesses en matière de salaire. Alors, 1841, après quelques péripéties un peu houleuses, Joseph trouve un emploi plus convenablement rémunéré de commis chez un négociant de la place. Dès lors, il a la grande satisfaction de ne plus toucher de subsides. C'est un bond sur le chemin de la liberté. Ne voulant plus habiter *chez* son épouse, il loue en son nom propre une petite maison⁹. Joseph Stempowski redresse la tête.

Comme cela se fait couramment au Havre, il change régulièrement d'employeur, gravissant les échelons marche après marche, et faisant ainsi sa propre formation de négociant. Dans les années 50, sa carrière va se consolider dans la société Knight, société fondée par un négociant anglais qui possède une raffinerie de sucre : à cette époque la canne à sucre des Caraïbes empruntait la première ligne maritime Buenos Aires-Le Havre. En 1857, Joseph Stempowski devient le fondé de pouvoir de l'établissement¹⁰.

⁹ 4, rue de Condé, dans le nouveau quartier Sainte-Anne, à proximité de la toute nouvelle gare SNCF.

¹⁰ Par le truchement des rachats et regroupements, cette société donnera naissance à la Société Béghin-Say, le groupe-leader de la filière sucrière.



Illustration 4 : Joseph Stempowski, âgé de 27 ans, est le premier de la petite diaspora havraise à se lancer dans l'aventure conjugale. Clémence Olivier lui donnera deux enfants : Marie Pulchérie et Léon-François-Joseph.

L'activité de crédit bancaire, qui vient étayer les maisons de négoce et d'armement, est très en pointe au Havre de Grâce. C'est la voie choisie notamment par Xavier Bolewski qui deviendra l'un des dirigeants du Crédit Foncier de France¹¹. Il apparaît donc que ces jeunes gens se sentent plus en conformité avec la bienséance polonaise en optant pour des emplois dans la branche industrielle ou financière. Il est vrai que le négoce pur et dur était défini à l'époque, de façon lapidaire et quelque peu péjorative, comme *le commerce de l'épicerie...*

À ses responsabilités dans la filière sucrière, Joseph Stempowski n'hésite pas à ajouter quelques activités de négoce à titre personnel et fonde la Société Stempowski. Car il veut, le jour venu, permettre à son fils de mettre le pied à l'étrier. Cet établissement prendra une certaine ampleur, notamment en se diversifiant comme c'est l'usage à l'époque. Ses bureaux très bien placés¹², juste derrière le tribunal, témoignent de sa prospérité, qui reste cependant relativement modeste au regard des empires qui se constituent alors.

¹¹ L'établissement bancaire spécialisé dans le financement de l'immobilier fut fondé par les Polonais Xavier Branicki et Louis Wołowski.

¹² 56, rue Jules Lescène, derrière le Tribunal, au milieu des « grandes » maisons havraises.



Illustration 5: Joseph Stempowski, âgé d'une cinquantaine d'années, est désormais fondé de pouvoir de la sucrerie Knight. C'est un notable de la place du Havre de Grâce.

Quand les valeurs familiales servent de boussole

Très vite après son mariage, Joseph connut le bonheur paternel : en 1840, une petite fille aux yeux bleu clair vint au monde. On lui donna le prénom de sa grand-mère polonaise, Marie-Pulchérie. Cinq ans plus tard, c'est Léon-François Joseph qui voit le jour, le 10 novembre 1845 à midi : ce sera un être solaire parvenant, tel le dieu Janus aux deux visages, à concilier la Pologne viscéralement aimée par son père dans une douloureuse nostalgie et « la douce France »¹³ qui avait su accueillir ce combattant héroïque.

A dix ans, Marie-Pulchérie intègre l'école fondée par la princesse Czartoryska à Paris, dans l'hôtel Lambert. Ce cours très privé est destiné aux jeunes filles de la noblesse en exil. Marie y apprend l'histoire et la littérature de la Pologne, ses prières en polonais, le piano... de Chopin naturellement ¹⁴ ! Et les belles coutumes polonaises. Le dimanche, son parrain Xavier Bolewski l'accueille chez lui.

¹³ Léon Stempowski, un esprit littéraire, ponctuait toutes les réunions familiales de discours comportant systématiquement un couplet de gratitude envers la douce France qui avait accueilli son père.

En 1866, Marie-Pulchérie a 26 ans. Elle est jolie, distinguée, pétrie de polonité. Sa grand-mère polonaise lui organise un mariage en Pologne avec un jeune aristocrate¹⁵. Pour pouvoir conduire sa fille à l'autel en échappant aux tracasseries de l'occupant russe, après 34 années de bons et loyaux services sur la place du Havre, Joseph demande sa naturalisation et l'obtient : *une faveur*, comme lui précise le maire du Havre. Il ne lui manque plus que le visa du consulat de Russie. Car, depuis deux ans, la Pologne n'est plus qu'une simple province russe. Mais la réponse du consulat de Russie à Paris sera irrévocable : c'est « Niet ». Le mariage est annulé et le conte de fées nourri dans le cœur de la jolie Marie-Pulchérie tourne au cauchemar. La jeune fille ne s'en remettra jamais. Comme si la Pologne mythique de son père l'avait personnellement rejetée.

En revanche, dans ce XIX^{ème} siècle si romantique, Léon, qui est enraciné



Illustration 6 : Marie-Pulchérie Stempowska, qui a reçu la meilleure instruction à l'hôtel Lambert, doit aller convoler en justes noces avec un noble Polonais choisi par sa grand-mère.

¹⁴ Chopin est décédé le 17 octobre 1849. Les salons de l'hôtel Lambert résonnent encore des concerts intimes du génial pianiste qui fit si bien vibrer l'âme de la Pologne.

¹⁵ Pulcheria avait déjà marié Hélène, la fille d'Arsène, avec le comte Glinski.

dans une profonde admiration pour son père, aura un parcours tout en équilibre. Il fait avec succès ses humanités à Caen. Sur son diplôme de bachelier signé de la main du ministre Victor Duruy, il fait écrire son nom de famille à la polonaise, avec la cédille sous le « e » : c'est un hommage qu'il veut rendre à son père, à sa vie sacrifiée et à cette part de polonité inscrite dans ses propres gènes. Une Pologne mythique qu'il ne connaîtra jamais.

Après les provocations réitérées de Bismarck, le 19 juillet 1870, la France déclare la guerre à la Prusse. Léon, qui a été dispensé de service militaire

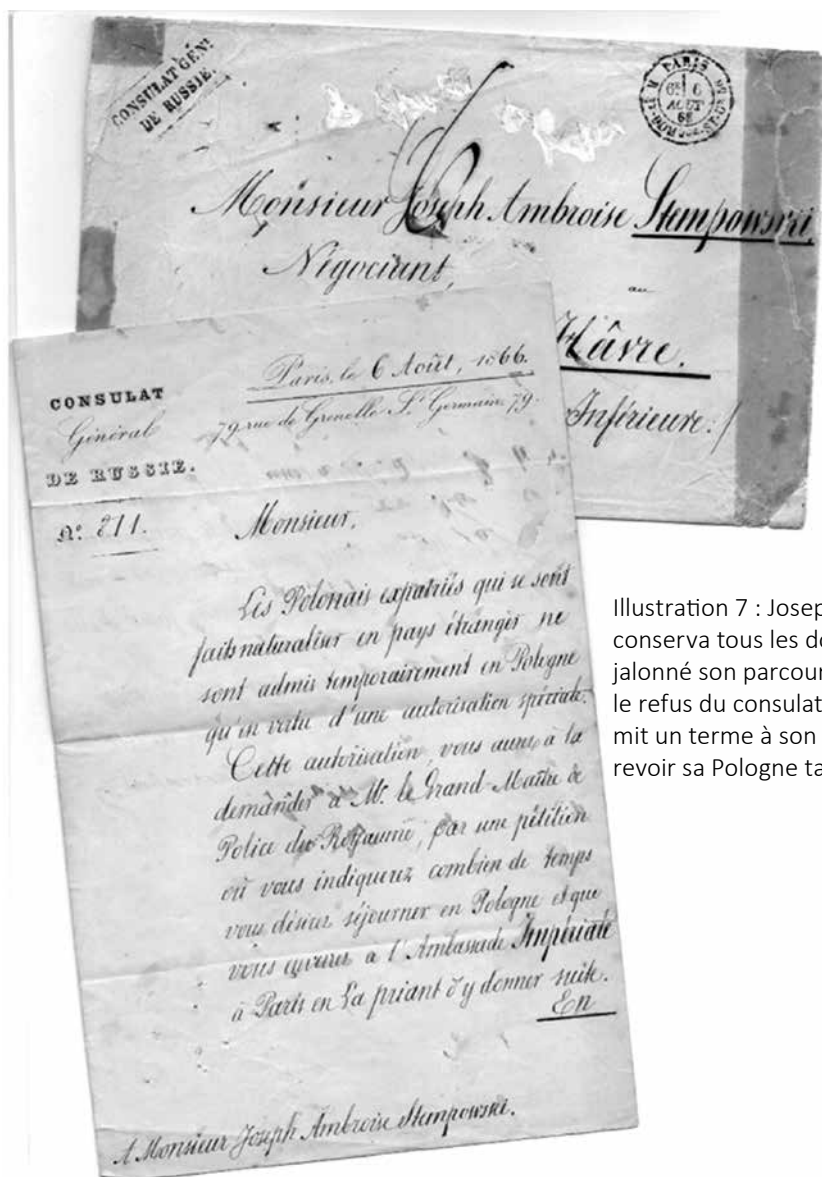


Illustration 7 : Joseph Stempowski conserva tous les documents qui ont jalonné son parcours français, y compris le refus du consulat de Russie à Paris qui mit un terme à son rêve le plus cher : revoir sa Pologne tant aimée.

par le tirage au sort, n'hésite pas un instant : il s'engage. Mais, selon ses propres mots, la défaite de Sedan fera du brigadier Stempowski, *le triste et pitoyable vaincu de 70*. Il avait tellement espéré que cette guerre inverserait le cours de l'histoire et favoriserait la restauration de la nation polonaise !



Illustration 8 : diplôme de bachelier de Léon Stempowski.

Pour Joseph, les choix conjugaux de Léon seront des plus heureux : son mariage avec une jeune fille issue de l'aristocratie de l'Orne, Blanche Chédeville des Vaucelles, le comblera : le château familial dans le village de Saint-Bômerles-Forges, son immense jardin potager, les fermiers des alentours si déférents à l'égard de leur propriétaire, tout lui rappelle Bodzanówek. Et, suprême satisfaction : l'oncle et témoin de la mariée est le général Elie de Vassoigne, un héros des guerres du Second Empire. Ce sera une rencontre hors sol de deux soldats émérites, empreinte de considération réciproque et d'émotion tout en retenue, mais si forte ! Le général possédant une villa à Étretat, ils se reverront régulièrement. Quant à Blanche, elle se révèle une mère féconde : 9 mois et une semaine après son mariage, elle met au monde Marcel, premier d'une lignée de 10 enfants.



Illustration 9 : Léon Stempowski, étudiant à Paris, était proche des frères Babinski qui bénéficièrent d'un soutien financier de Joseph pour poursuivre leurs brillantes études.

En 1880, Clémence et Léon perdent un petit garçon âgé de 5 mois, René-Gaston. Joseph est profondément affecté par la disparition de son 4^{ème} petit-fils. Il fait alors édifier, sur une concession à perpétuité dans le nouveau cimetière Sainte-Marie du Havre, un caveau familial qu'il choisit spacieux¹⁶ et solide (en granit gris). Il y fait transférer les cercueils de son épouse et de ses beaux-parents Olivier qu'il n'a jamais connus. En bon chrétien polonais, fervent dans le culte des aïeux et les sacro-saintes valeurs familiales, il fait graver sur la croix verticale : Familles Olivier-Stempowski. Par cette décision pérenne, Joseph acte que désormais, ses racines sont enfoncées dans la terre de France pour l'éternité.

Devenu veuf, Joseph vint habiter rue Jules Lescène, au-dessus des bureaux. Léon, infiniment attaché à son père, ne manquait jamais de passer un moment avec lui, en fin de journée. Père et fils échangeaient avec bonheur, se quittant chaque soir à regret. Les enfants venaient, eux aussi, rendre visite à leur grand-père, dont les poches, à l'image de son cœur, étaient toujours pleines de bonbons. L'aîné Marcel était passionné par l'épopée familiale que lui contait son grand-père. Joseph se délectait à lui raconter l'histoire de son jeune oncle, Ignacy Przyborowski, qui s'était engagé à 17 ans pour guerroyer derrière Napoléon, avait suivi l'Empereur sur les champs de bataille d'Aspern, Essling, Wagram, Smolensk et de la Moskova, jusqu'à l'ultime victoire de la campagne de France, à Montereau. Avec la même passion, il lui faisait le récit stratégique des partages de la Pologne qui avaient abouti à l'insurrection de novembre

¹⁶ Caveau de dix places.



Illustration 10 : Dans cette famille franco-polonaise, on a le sens sacré des dates.
 Le 11 janvier 1900, pour leurs 25 ans de mariage, Léon et Blanche Stempowski convoquent un photographe qui immortalise leur belle lignée composée de 9 enfants.

1830 contre l'occupant russe. Les détails familiaux donnaient à ses récits une coloration profondément humaine :

En novembre 1830, mon oncle Ignacy, âgé de 38 ans, devenu capitaine, était à nouveau sur les champs de bataille, dans le 1^{er} régiment des tirailleurs à pied. Dans ce 1^{er} régiment de lanciers auquel j'appartenais, il y avait aussi mes autres oncles Przyborowski : Jan, Józef et Tadeusz. À l'issue de notre magnifique victoire de Grochów, le 17 mars 1831, nous avons tous reçu la médaille d'or du Virtuti Militari. Les Russes se sont repliés mais sont revenus deux mois plus tard avec 110.000 hommes... Tout a été perdu for l'honneur et la certitude qu'un jour la Pologne ressuscitera. Ainsi naquit le projet de Marcel d'embrasser la carrière militaire.

Le 26 octobre 1892, Joseph Stempowski s'éteignait à presque 82 ans. Derrière son cercueil, 8 jeunes garçons et une fillette, âgés de 17 à 3 ans, marchaient dignement dans leur tenue noire avec col blanc cassé. Edwige Wawrowska, la fille de son vieil ami, était à l'harmonium. L'église était pleine. Joseph Stempowski était un peu devenu le patriarche de cette Polonia havraise, le symbole d'une intégration parfaite et de l'ancrage d'une lignée de Stempowski sur la place du Havre.



Illustration 11 : Le décès d'un de ses petits-enfants a conduit Joseph à acheter dans le cimetière Saint-Marie du Havre une concession à perpétuité où il repose, entouré de sa belle-famille et de ses descendants.

Dès lors, son fils Léon ne se lassera jamais d'évoquer auprès de ses enfants la figure de leur grand-père, ce grand et beau vieillard dont les traits reflétaient la franchise et la bonté, les bras toujours ouverts. A chaque réunion familiale, il reparlera de son ardent patriotisme, de son amour profond pour sa patrie chevaleresque et martyre et de sa confiance inébranlable en son redressement.

Dès l'âge de 18 ans, Marcel entama une carrière d'officier dans l'infanterie. Le 5 août 1914, quand sonnera le tocsin, les huit garçons et leur jeune sœur, Marthe, infirmière auprès de son frère médecin, partiront au front où ils feront preuve des plus belles qualités humaines : courage, gaieté, camaraderie. Mais la guerre du capitaine Marcel Stempowski ne durera qu'un mois : il sera tué le 5 septembre 1914 dans la Marne et enterré à Montereau où, un siècle plus tôt, son oncle Ignacy Przyborowski avait achevé son parcours napoléonien.

Un mois plus tard, Henry sera blessé à la bataille de Coucy et fait prisonnier en Allemagne. Les plus jeunes, Charles et René, intégreront en 1917 l'armée polonaise en France. Tous reviendront couverts de médailles et de citations¹⁷. Pour la famille Stempowski, le 11 novembre 1918 restera une double victoire, celle de la France et celle de la Polonia resuscitata. Si bien que, deux décennies plus tard, le 3 septembre 1939, lors de la nouvelle déclaration de guerre contre

¹⁷ Les 9 petits enfants de Joseph Stempowski, furent d'admirables combattants pendant la guerre 1914-1918. Ils en revinrent honorés par 10 citations militaires, 5 Légions d'Honneur, 2 Croix de guerre, 1 médaille de la Polonia Restitua, 1 médaille Interalliée.

l'Allemagne, alors que la Pologne vient une nouvelle fois d'être laminée, trois des frères Stempowski enfilèrent à nouveau leur uniforme pour défendre leur patrie – « leurs patries », oseront-ils dire.

Léon et Blanche Stempowski fêtèrent leurs noces d'or le 11 janvier 1925. Ce jour-là, une messe privée fut célébrée simultanément dans l'église Saint-Denis de Sainte-Adresse et en Pologne, où le Père Louis Stempowski, fils d'Arsène, disait la messe en union de prière avec ses cousins de France.

Alors que le monde moderne avait fait éclater géographiquement les familles, Odile Raymond-Stempowska, arrière-petite-fille de Joseph passionnée par l'épopée familiale, entreprit 71 ans plus tard de réunir les descendants de ce dernier. Nous étions presque 200 ce jour-là, assez ignorants de l'épopée de notre aïeul et cependant émus de ce qui nous rapprochait, ressentant tous confusément notre appartenance, cinq générations plus tard, à cette nation polonaise tout juste libérée de l'étau soviétique et rayonnant à travers le visage du pape venu de l'Est, Saint Jean-Paul II.

Première à retourner sur la terre de mes ancêtres¹⁸ en compagnie de Barbara Kłosowicz, j'ai pu découvrir, gravé dans le marbre de la cathédrale millénaire de Włocławek, le nom de plusieurs Stępowski inscrits sur la liste des diacres ; et à Bodzanówek, à défaut de retrouver de lointains cousins, j'ai vu le blé en herbe.



Illustration 12 : le 3 septembre 1939, Charles, Roland et René Stempowski, presque sexagénaires et couverts de lauriers, répondent sans hésiter à l'appel de la patrie. Le nom du docteur Roland Stempowski sera deux fois inscrit à la Faculté de médecine de Paris parmi les figures de la Résistance.

¹⁸ 190 ans après l'exil de Jozef.



Illustration 13 : noces d'or de Léon et Blanche Stempowski, le 11 janvier 1925.



Illustration 14 : 200 descendants de Joseph Stempowski étaient réunis à Paris le 1^{er} Mai 1989, sans savoir que ce jour-là la nation polonaise, libérée de la tutelle soviétique, vivait ses premières élections libres du XX^{ème} siècle.

François d'Alançon

Grand reporter à La Croix

Descendant de Dominique Saski

DOMINIQUE SASKI : DE L'INSURRECTION DE 1830-31 À L'INTÉGRATION EN FRANCE

Le choix de la résidence et le soutien des autorités locales

Après l'écrasement de l'insurrection polonaise de 1830-31, le gouvernement de Louis Philippe ne partage pas l'émotion et le sentiment de solidarité de l'opinion française envers les insurgés polonais, considérés comme des compagnons d'armes de l'époque napoléonienne. Inquiet de l'afflux des réfugiés politiques, il les place sous une stricte surveillance policière. La loi sur les étrangers du 21 avril 1832 limite la liberté de déplacement des émigrés et les soumet au contrôle de la police. La circulaire du comte Antoine d'Argout, ministre de l'Intérieur, en date du 1^{er} avril 1833, délègue au ministre de l'Intérieur le contrôle des émigrés qui, jusque-là, dépendait du ministre de la Guerre. Louis-Philippe et son gouvernement veulent éviter un conflit et ménagent la Russie.

Telles sont les contraintes politiques et juridiques avec lesquelles Dominique Saski doit compter, lorsqu'il arrive en France le 20 février 1832, via Strasbourg. Il a 29 ans, douze ans de services depuis son engagement au 8^{ème} régiment d'infanterie de ligne à l'âge de 18 ans. Le laissez passer, valable trois mois – délivré le 31 décembre 1831, par la direction de la police de Cracovie, à son intention, ainsi qu'à celle de son compagnon de route Valentin Nowicki – porte les tampons des légations françaises, apposés au fil de son itinéraire : Breslau (Wrocław), Dresden (5 février 1832), Leipzig, Weimar (12 février 1832), Francfort (15 février 1832) et Strasbourg¹.

Le 1^{er} mars 1832, il arrive au dépôt de Besançon qu'il quittera pour se rendre Chalon-sur-Saône, où il arrivera le 12 juin 1833. Dans son cas, comme dans celui de tous les réfugiés polonais de l'insurrection de 1830-1831 en France, ces déplacements sur le territoire français ne sont pas l'effet d'un libre choix, mais le résultat de multiples démarches auprès des autorités pour modifier la destination qui lui est imposée.

¹ Archives familiales.

A Besançon, les réfugiés polonais sont bien accueillis par les autorités locales et la population. Officiers et soldats sont d'abord logés dans des casernes. Les officiers sont ensuite autorisés à habiter en ville. Dominique Saski logera dans un premier temps 17, rue Neuve à Besançon chez M. Beck.

Son bulletin individuel de réfugié² mentionne la copie d'un certificat, délivré le 15 décembre 1831 par le général de division Henryk Dembinski, ancien commandant en chef des armées polonaises et ancien gouverneur militaire de Varsovie, constatant la nomination de Dominique Saski au grade de capitaine dans le 21^{ème} régiment d'infanterie de ligne, ses 12 ans de services et la quotité de ses subsides : 1F20 par jour.

En avril 1833, environ 300 Polonais quittent sans autorisation le dépôt de Besançon pour rejoindre, via la Suisse, la tentative de soulèvement armé des libéraux et républicains qui éclate à Francfort-sur-le-Main, siège du Parlement de la Confédération germanique. Après l'échec de la « révolution de Mars », le gouvernement de Louis Philippe veut fermer tous les dépôts situés près de l'Italie, de la Suisse et de l'Allemagne. Les Polonais partis en Suisse se voient interdire leur retour et ceux qui reviennent sans autorisation sont privés de subsides.

Sous la pression des autorités russes et allemandes, qui craignent un retour armé des réfugiés polonais au profit des mouvements révolutionnaires, les autorités françaises décrètent, le 5 mai 1833, une mesure générale d'éloignement de la frontière. Les réfugiés polonais du département du Doubs sont dispersés par petits groupes sur des départements français éloignés des frontières.

Dominique Saski doit initialement être dirigé de Besançon vers Caen (Calvados), puis, le 17 mai 1833, vers Saint-Brieuc (Côtes du Nord), mais il obtient du ministre de l'Intérieur le droit de choisir une autre destination : Chalon-sur-Saône. A cette époque, il ne résidait plus à Besançon car il avait été autorisé à quitter la capitale de la Franche-Comté pour se fixer à Baume-les-Dames, une localité à une trentaine de kilomètres de là. Au cours de son séjour dans cette ville, il avait noué des relations avec des notables locaux, en particulier Jean Joseph Antoine de Courvoisier, magistrat, ex-parlementaire et ex-garde des sceaux, membre du conseil municipal, dont il était devenu le « protégé ».

² AD du Doubs, M 817-M 826.

Dans une lettre adressée au maire et aux membres du Conseil municipal de Baume-les-Dames³, Dominique Sasaki sollicite leur intervention auprès des autorités pour obtenir le droit de continuer « *mon séjour dans cette ville, ma seconde patrie* ». Dominique Sasaki évoque son « *style hospitalier* », « *mes jours entiers s'écoulaient dans l'étude de la littérature et le culte des beaux-arts* », et se dit prêt à renoncer aux subsides du gouvernement ne pas être « *enlevé à cette douce vie* ». Le Conseil municipal adopte, le 15 mai 1833, une délibération soutenant sa démarche en citant « l'aménité de ses manières » et « son goût pour les arts ».

La délibération du conseil municipal de Baume-les-Dames déclenche un conflit entre les autorités locales – conseil municipal, mais aussi sous-préfet et préfet -, favorables à la demande de Dominique Sasaki, et le ministère de l'Intérieur, inflexible. Un échange de correspondance⁵ s'ensuit entre, d'une part, le sous-préfet de Baume-les-Dames et le préfet du Doubs à Besançon, et, d'autre part, entre le préfet du Doubs et le ministère de l'Intérieur à Paris.

Dans une lettre du 25 mai 1833⁶ adressée au préfet du Doubs, le ministère de l'intérieur (Direction de la police générale, 2^{ème} bureau) refuse la requête du conseil municipal de Baume-les-Dames, qualifié d'irrégulière, et demande au préfet « de faire exécuter les ordres du gouvernement ». Avec le soutien du préfet du Doubs, Dominique Sasaki obtient néanmoins le droit de résider à Chalon-sur-Saône.

Dominique Sasaki ne renonce pas pour autant à revenir dans le département du Doubs. Une semaine après son arrivée à Chalon-sur-Saône, le 18 juin 1833, il adresse une lettre au préfet de Saône-et-Loire⁷ sollicitant un passeport de 15 jours pour se rendre à Baume-les-Dames « ayant des affaires importantes à régler ». Il y est autorisé le 19 juin 1833, à charge pour lui de faire viser le laissez-passer par le préfet du Doubs et d'être de retour à Chalon-sur-Saône dans les 15 jours.

Dominique Sasaki renouvelle ensuite sa demande de retour dans le Doubs, une faveur qui lui sera refusée à deux reprises par le ministère de l'Intérieur. « Ce réfugié insiste auprès de moi pour obtenir la faveur de retourner dans le département du Doubs » écrit le ministère de l'Intérieur le 27 juin 1833 au

³ Ibid, série M 817-M 826.

⁴ Ibid, M 817-M826.

⁵ Ibid, M 817-M 826.

⁶ Ibid, M817-M826.

⁷ AD de Saône-et-Loire, M 1785.

préfet de Saône-et-Loire « Je vous prie de lui faire connaître qu'il est impossible, quant à présent, de faire aucune exception à la mesure qui éloigne tous les Polonais de cette partie de la frontière mais je ne perdrai pas de vue les titres que la sagesse de la conduite de M. Saski et l'intérêt qu'il a dû inspirer aux notables habitants de la ville de Baume lui donnent à la bienveillance de l'administration ». Le 11 août 1833, Dominique Saski essuie un nouveau refus du ministère de l'Intérieur à sa demande de retourner à Baume-les-Dames, ou, à défaut, à Vesoul (Haute-Saône).

L'insertion sociale et professionnelle

Dix années s'écoulent entre le 12 juin 1833, date de l'arrivée de Dominique Saski à Chalon-sur-Saône, et le 1^{er} août 1843, date de son mariage avec Amélie Rose Julie Guillemin, fille de Charles Guillemin, notaire à Pierre-de-Bresse. A l'âge de 41 ans, c'est une étape majeure dans son insertion sociale.

La correspondance entre Dominique Saski, l'administration locale et le ministère de l'Intérieur, conservée dans les archives départementales de Saône et Loire, concerne les autorisations de déplacement et les démarches en vue de sa naturalisation.

Dominique Saski sollicite et obtient à plusieurs reprises des autorisations pour se rendre à Paris pour « *des affaires d'intérêt général exigeant sa présence* » (un privilège rare, limité à quelques semaines, car les autorités veulent éviter une concentration de réfugiés polonais dans la capitale française) ou se déplacer hors de Chalon-sur-Saône pour des activités professionnelles⁹. Le 9 mars 1836, avec le soutien de Fortuné Joseph Petiot-Groffier, député de Saône-et-Loire qui joue les intermédiaires, le Sous-secrétaire d'Etat à l'Intérieur Adrien de Gasparin l'autorise à venir passer un mois dans la capitale « *auprès de son oncle, comme lui réfugié politique* »¹⁰.

L'ancien capitaine exerce différents métiers : voyageur de commerce, intendant ou agent d'affaires. Il travaille notamment pour une maison de commerce de Beaune. Le 19 février 1839, il obtient un Brevet d'invention de dix ans pour un fourneau « *d'une grande utilité pour la chimie* ». Dominique Saski achèvera sa vie professionnelle comme inspecteur de L'Abeille Bourguignonne, une compagnie d'assurances agricoles à Dijon.

⁸ Ibid, M 1785.

⁹ Ibid, M 1785.

¹⁰ Ibid, M 1785.

La correspondance administrative mentionne à plusieurs reprises ses « fréquentations légitimistes et carlistes »¹¹. Parmi les relations qu'il noue pendant cette période, l'une semble avoir joué un rôle important dans son intégration sociale et professionnelle en Bourgogne. Dominique Saski se lie avec Armand de Beuverand, comte de La Loyère, un général, ancien inspecteur de cavalerie qui avait participé aux campagnes de Napoléon, notamment celle de Pologne, en 1807. Ce dernier l'emploie pendant quelques années pour surveiller le défrichement de bois sur l'une de ses propriétés : le domaine de La Bussière, à Flagey-lès-Auxonne (Côte d'Or). Les deux hommes se sont vraisemblablement connus à Chalon-sur-Saône où le général a l'une de ses résidences, 7, place du Chatelet. Dominique Saski avait la même adresse dans cette ville : il est donc possible qu'il logeait dans l'immeuble de la famille appartenant à Antoine de Montcoy, beau-frère d'Armand de Beuverand.

Armand de Beuverand de La Loyère (1782 Dijon-1857 Chalon sur Saône), son fils Edouard (1816-1879) et trois autres membres de la famille de Beuverand de la Loyère, sont témoins de Dominique Saski, à son contrat de mariage, passé devant notaire, à Beaune, le 30 juillet 1843¹².

C'est à cette époque que Dominique Saski s'attribue le titre de « comte », hérité, selon son contrat de mariage, de son père Gaspard (Kacper) Saski, « sénateur de Pologne, chevalier de plusieurs ordres »¹³. Aucune source ne confirme l'origine et l'authenticité de ce titre qui n'existe pas dans la noblesse polonaise. Kacper Saski (1777-1833), régisseur de domaine à Sławno, puis à Jeżowice (paroisse de Kurzelów), ne figure pas sur la liste des sénateurs de la Pologne et fait partie de la petite noblesse rurale et peu fortunée.

Edouard de Beuverand de La Loyère (1816-1879) conservera avec Dominique Saski une relation étroite jusqu'à sa mort, le 5 février 1874 à Dijon. Dans une lettre, datée du 31 janvier 1874, à Władysław Czartoryski¹⁴, cinq jours avant la mort de Dominique Saski, il sollicite une aide du prince pour sa femme qui, dit-il, n'a pas les moyens de payer les soins. Dominique Saski est frappé de paralysie, ajoute-t-il, et ses jours sont en danger.

¹¹ Ibid, M 1785.

¹² AN site de Pierrefitte-sur-Seine, dossier n° 9993 x 4, cote BB/11/580.

¹³ Ibid, dossier n° 9993 x 4, cote BB/11/580.

¹⁴ Lettre Edouard de Beuverand de La Loyère à Władysław Czartoryski du 31 janvier 1874, manuscrit Bczart (Musée National de Cracovie, Bibliothèque des Princes Czartoryski) n° 6681.

La naturalisation

Le dossier de naturalisation de Dominique Saski aux archives nationales livre des informations sur sa position sociale et son intégration. Dominique Saski a été exclu de l'amnistie du tsar Nicolas 1^{er} du 1^{er} novembre 1831 et condamné à la peine de mort par pendaison le 16 septembre 1834, au nom du tsar, ce qui exclut son retour en Pologne. Dominique Saski semble donc avoir fait assez rapidement le choix de s'intégrer dans son pays d'adoption, même si ses démarches administratives en vue d'obtenir la nationalité française ne commencent qu'après son mariage en 1843.

La procédure s'avère longue et compliquée. Dès l'année 1831, le projet de loi présenté aux Chambres par La Fayette prévoyant que tous les réfugiés qui viendraient en France auraient droit à la nationalité française a été mis de côté par le pouvoir. Dominique Saski n'obtient la nationalité française que le 10 mars 1849, dix-sept ans après son arrivée en France. Ses demandes de naturalisation sont plusieurs fois rejetées sous la Monarchie de Juillet. Est-ce en raison de ses « fréquentations légitimistes », ou bien de « ses ressources pécuniaires » qui « ne peuvent être bien établies », selon les termes utilisés dans la correspondance du ministère de l'Intérieur¹⁵ ?

Quoi qu'il en soit, la situation se débloque après l'abdication de Louis-Philippe le 24 février 1848. Une circulaire du ministère de l'Intérieur du 18 mars 1848 autorise les réfugiés, subventionnés ou non subventionnés, à se déplacer librement sur le territoire. Dominique Saski relance sa demande le 4 juin 1848, dans une lettre au préfet de Saône-et-Loire. Le 27 février 1849, un rapport du ministère de la justice donne un avis favorable¹⁶ : *« En 1843, il a épousé une française et ce mariage lui a procuré un moyen d'existence honorable. A diverses époques, il a été signalé comme évitant toute relation avec ses compatriotes et comme ne fréquentant que des personnes appartenant au parti légitimiste dont on suppose qu'il partage les opinions. Du reste c'est un homme paisible ne s'occupant que de ses travaux agricoles et qui est jugé digne sous tous rapports, d'après l'avis de Mr Le Préfet de Saône et Loire, d'être admis à la jouissance des droits de citoyen français ».*

¹⁵ AD de Saône et Loire, série M 1857 et AN site Pierrefitte-sur-Seine, dossier n°9993 x 4, cote BB/11/580.

¹⁶ AD de Saône et Loire, série M 1857 et AN site Pierrefitte-sur-Seine, dossier n°9993 x 4, cote BB/11/580.

Un arrêté du président de la République Louis Bonaparte du 10 mars 1849 lui accorde finalement la naturalisation¹⁷. Le 10 avril 1849, une lettre du ministère de la Justice au préfet du département de Saône et Loire lui adresse l'acte de naturalisation accordé au « *Sieur Dominique Laurent Saski* », alors âgé de 46 ans.

Dominique Saski et les princes Czartoryski

Peu engagé politiquement, Dominique Saski prend ses distances avec ses compatriotes émigrés polonais dès son arrivée à Besançon en se fixant à Baume-les Dames. « *Fort tranquille ne partageant pas les écarts de ses compatriotes et par ce motif désire vivre éloigné d'eux* » peut-on lire dans le contrôle nominatif des officiers établi en mai 1833 par le dépôt de Besançon¹⁸. « *La dépendance aux aides du gouvernement, qui pouvaient être supprimées à tout moment, et l'importance d'une bonne « réputation » pour trouver un employeur, poussaient quotidiennement ces personnes à soigner leur image, quitte parfois à se désolidariser de certains de leurs compagnons d'exil* » souligne Valentin Guillaume¹⁹.

Dominique Saski appartient à la mouvance conservatrice de la Grande-migration, regroupée autour du prince Adam Czartoryski, installé à l'Hôtel Lambert, favorable à une monarchie constitutionnelle avec suffrage censitaire. La correspondance adressée au prince Adam Czartoryski, puis à son fils, le prince Wladyslaw Czartoryski, conservée dans la Bibliothèque des Princes Czartoryski à Cracovie, atteste de son attitude révérencieuse envers le chef de file de ce courant.

Une lettre de Dominique Saski du 3 avril 1852 sollicite l'intervention du prince Adam Czartoryski auprès de Pierre Jules Baroche, vice-président du Conseil d'Etat, en faveur de son beau-père Charles Guillemin (1798-1857)²⁰. Arrêté le 19 janvier à Paris, accusé d'une obscure tentative d'entraîner un militaire dans l'opposition au coup d'État de Louis-Napoléon Bonaparte du 2 décembre 1851,

¹⁷ AN site de Pierrefitte-sur-Seine, dossier n°9993 x 4, cote BB/11/580.

¹⁸ AD du Doubs, série M 817-M 826.

¹⁹ Valentin Guillaume, Les sources historiques du quotidien en exil, e-Migrinter, 2016, URL : <http://journals.openedition.org/e-migrinter/699>.

²⁰ Lettre de Dominique Saski à Adam Jerzy Czartoryski du 3 avril 1852, manuscrit BCzart n° 5656.

l'ancien notaire a été transféré à la prison de Mazas (en face de la gare de Lyon). La démarche aboutit à sa libération, ce qui vaut au prince Adam Czartoryski une lettre de remerciement adressée le 20 mai 1852 par Charles Guillemin²¹. Dans une lettre du 23 décembre 1871, Dominique Saski adresse ses félicitations au prince Wladislaw Czartoryski, à l'occasion de son mariage avec Marguerite d'Orléans, le 15 janvier 1872.²²

Une lettre de Dominique Saski à Stanislas Barzykowski, un des cinq membres du gouvernement national polonais présidé par le prince Adam Czartoryski en 1831, réfugié à Paris et membre de l'entourage du prince dans la capitale française, illustre son état d'esprit et son attitude par rapport à ses compatriotes polonais tentés de rejoindre le « Printemps des peuples », le mouvement révolutionnaire que connaît l'Europe entre fin février et début juillet 1848.

Dans ce document daté du 1^{er} avril 1848, c'est-à-dire après l'abdication de Louis-Philippe le 24 février 1848, au moment où il relance sa demande de naturalisation, Dominique Saski sollicite les « avis » de son interlocuteur et du « prince Adam » sur la conduite à suivre envers les émigrés polonais qui se rendent en Allemagne pour rejoindre la révolte²³.

En voici des extraits :

« Vous comprendrez mon tourment et mon inquiétude, loin de relation, partagé entre mon désir de rejoindre les autres et la crainte de compromettre les sages mesures de nos chefs.

(...) Tous les jours, il passe ici des bandes d'émigrés arrivant du midi, ils se dirigent vers l'Allemagne. Ils distribuent dans toutes les villes des proclamations ayant diverses signatures. Ces détachements sont suivis de quelques sujets français mais ils marchent sans ordre ni chef.

Peut-être aurait-il été possible ici d'enrôler quelques centaines de jeunes volontaires français en partie équipés mais tout cela demande des précautions et c'est une résolution épineuse à résoudre. Donnez-moi, je vous prie, votre avis sur ce que vous en penseriez.

²¹ Lettre de Charles Guillemin au prince Adam Jerzy Czartoryski du 20 mai 1852, manuscrit BCzart n° 6681.

²² Lettre de Dominique Saski au prince Władysław Czartoryski du 23 décembre 1871, manuscrit BCzart n° n° 7107.

²³ Lettre de Dominique Saski a Stanisław Barzykowski du 1 avril 1848, manuscrit BCzart n° 6608 IV p. 7-8.

Quant à ma conduite particulière, j'attends aussi de vous quelques avis, vous êtes d'ailleurs en rapport avec le prince Adam que tous les vrais et sages Polonais doivent suivre car il est bien digne de les conduire dans ces circonstances difficiles. Hélas ! Monsieur, je crains bien qu'avant d'arriver à notre but nous n'éprouvions bien des encombres car il faut nous l'avouer au milieu de nos pauvres compatriotes, il y a bien des mauvaises têtes et des (Illisible) ; Mais il faut espérer que les hommes raisonnables l'emporteront ».

Dominique Saski, le « fantôme » de Stefan Żeromski

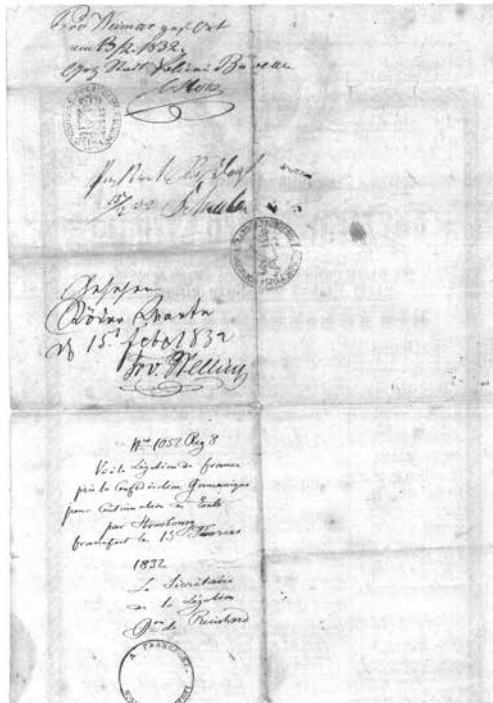
Dominique Saski pourrait avoir inspiré Dominique, un personnage du roman de Stefan Żeromski (1864-1925) intitulé *Wierna Rzeka* [Le fleuve fidèle], publié en 1912. Dans ce roman historique, situé dans le cadre du soulèvement de 1863, le fantôme de Dominique, un oncle décédé ayant servi dans l'armée, hante le manoir au centre de l'intrigue.

En effet, la famille de Stefan Żeromski avait une relation étroite avec la famille de Dominique Saski. Son frère Wiktoryn Saski, né en 1805, avait épousé Ludwika Żeromska, puis en secondes noces Matylda Żeromska. Son frère Jan, né en 1808, avait épousé Józefata Żeromska (1817-1889), sœur de Ludwika et Matylda. Les deux fils de Jan, Ksawery et Gustav Saski, ont participé à l'insurrection de 1863 où Gustav a trouvé la mort.

Pendant sa jeunesse à Kielce, Stefan Żeromski fréquentait sa tante, Józefata Żeromska, belle-sœur de Dominique Saski, « mémoire vivante de son époque », qui lui relatait ses souvenirs des deux insurrections polonaises de 1830-1831 et 1863. Ces narrations ont inspiré les personnages et les lieux de plusieurs de ses romans.

Remerciements

Un grand merci pour leurs conseils et les documents partagés à Barbara Klosowicz-Krzywicka, présidente de la Société pour la Protection des Souvenirs et Tombeaux Historiques Polonais en France, Ewelina Tarkowska, autrice de la thèse « Grande Émigration vers la France. Les Polonais dans le département breton des Côtes-du-Nord », Université de Varmie et Mazurie d'Olsztyn, Paweł Grzesik, directeur du département histoire au Musée National de Kielce et Janusz Pezda, professeur à l'Institut d'histoire de l'Université Jagellonne et conservateur de la Bibliothèque des Princes Czartoryski à Cracovie.



Documents 1, 2, 3 et 4 :
Laisser-passer délivré par la direction
de la police de Cracovie, le 31 décembre 1831.

ce Samedi 15 Mai 1833.

Baume-les-Dames

Monsieur le Maire et Messieurs les Membres du Conseil Municipal

Permettez-moi de vous adresser mes respects et de vous adresser mes excuses pour ne vous avoir pas écrit plus tôt.

Je vous prie de vouloir bien agréer l'assurance de ma haute estime et de ma haute reconnaissance.

Je suis, Monsieur le Maire, avec toute la déférence possible, votre très humble et très dévoué serviteur.

D. Saski

Documents 5 et 6 : Lettre de Dominique Saski au maire et au conseil municipal de Baume-les-Dames. Délibération du conseil municipal de Baume-les-Dames, 15 Mai 1833.

Monsieur le Maire et Messieurs les Membres du Conseil Municipal

Permettez-moi de vous adresser mes respects et de vous adresser mes excuses pour ne vous avoir pas écrit plus tôt.

Je vous prie de vouloir bien agréer l'assurance de ma haute estime et de ma haute reconnaissance.

Je suis, Monsieur le Maire, avec toute la déférence possible, votre très humble et très dévoué serviteur.

D. Saski

LA VILLE DE BAUME-LES-DAMES
MAY 1833

L'acte peut passer pour
Paris, le 29 Mai 1833.

Ministère
de l'Intérieur.

Division
de la Police générale

M. Bureau

Testaments des
ex-capitaines
Sasky

Monsieur le Préfet, aucun Polonais
à moins d'autorisation spéciale, ne peut rester
à Besançon, même en recourant aux Secours
du Gouvernement, & cette disposition est également
applicable aux autres résidences qui ces étrangers
occupent dans votre Département.

Le Capitaine Sasky, dont il est
question dans votre lettre du 18 de ce mois,
doit donc suivre la destination assignée à
ses camarades, à défaut de quoi il faudra
provisoirement rayé son nom des contrôles.
Néanmoins, s'il préfère se choisir pour

Le testament
doit être
suppléé à

occupent dans votre Département.

Le Capitaine Sasky, dont il est
question dans votre lettre du 18 de ce mois,
doit donc suivre la destination assignée à
ses camarades, à défaut de quoi il faudra
provisoirement rayé son nom des contrôles.
Néanmoins, s'il préfère se choisir pour
résidence une ville un peu considérable, autre
que celle, prohibée par les instructions, et dans
laquelle il pourrait tirer un parti plus avantageux
de ses talents en peinture, vous pouvez l'y autoriser
en ayant soin de m'en informer.

Quant à la délibération que le Conseil
municipal de Beaume a prise pour recommander ce
étranger, son irrégularité ne doit pas être
proposée sous silence. Veuillez donc, Monsieur
le Préfet, en faire l'objet de vos observations courables.

A M. le Préfet du Doubs, à Besançon

Le testament
doit être
suppléé à
la fin du verso
et il est
accepté.

est arrêté, et
doit servir de
base à Beaume
pour rendre les
ordres de Préfet.

Documents 7 et 8 :
Lettre
du ministère
de l'Intérieur au
préfet du Doubs,
25 mai 1833.

es répondre à M. de Courvoisier que les
desir exprimé par le Conseil dont il fait partie
N'ayant été d'une manière illégale et contraire à
toutes les règles, il est impossible d'y défier.
Vous le prévindrez aussi que la nécessité de
ne faire aucune exception m'était tout moyen,
dans tous les cas, de permettre à Son prestige
de rester à Beaume.

Je ne terminerais pas, du reste, sans vous
faire connaître que j'apprécie les difficultés sur
lesquelles vous appelez mon attention, mais je compte sur votre
zèle & votre prudence pour les surmonter,
en même temps que je suis convaincu que vous
n'apportez aucun...

selon He

ne faire aucune exception m'était tout moyen,
dans tous les cas, de permettre à Son prestige
de rester à Beaume.

Je ne terminerais pas, du reste, sans vous
faire connaître que j'apprécie les difficultés sur
lesquelles vous appelez mon attention, mais je compte sur votre
zèle & votre prudence pour les surmonter,
en même temps que je suis convaincu que vous
n'apportez aucun faiblesse dans l'exercice de vos
fonctions.

Agnez, Monsieur le Préfet,
l'assurance de ma considération Distinguée,
Le Paix de France, Ministère
Surtout d'Etat au dépt. de l'Intérieur

L. S. M. P.

M. de He, passé le 2 mars 1833
par la main de la...
mai 1833 - avec un...
par la main de la...
par la main de la...

Documents 9 et 10 :
Lettre du ministère
de l'Intérieur au préfet
du Doubs, 25 mai 1833.

M. Droyet
avis le 14 mars 1849.
MINUTE.

MINISTÈRE DE LA JUSTICE.
DIRECTION
DES AFFAIRES CIVILES
ET DU SCAU.

BUREAU - N° 9993. x. 4.

SOMMAIRE.

Couplet à Paris
du préfet de Saône
et Loire, propose
la naturalisation
de Salski, réfugié
polonais

A. Dumas

G

l'empl. au préf. de
Saône et Loire le 10 avril 1849.
à pièces jointes

Rapport.

Le Sr Salski (Dominique deuresst)
né le 4 mars 1802, à Sławno, en Pologne,
résidant à Chalon-sur-Saône (Saône &
Loire),

Sollicite la naturalisation par application
du décret du 28 mars 1848.

Le pétitionnaire réside en France depuis
1832, époque où il s'y est réfugié par
suite de la révolution polonaise. Il a
constamment tenu une conduite régulière &
s'est fait remarquer dans le Département
qu'il habite par des travaux agricoles & des
épices de commerce important. Il a inséré divers
inscriptions aratoires dont l'un porte son nom.
En 1843, il a épousé une Française & ce
mariage lui a procuré de nombreux secours
honorables. A diverses époques il a été signalé
comme n'ayant toute relation avec sa patrie
& comme ne fréquentant que des personnes
appartenant au parti légitimiste dont on suppose
qu'il partage les opinions. Du reste c'est
un homme paisible ne s'occupant que de ses
travaux agricoles & qui est jugé digne tout
leur rapport, d'après l'avis de M. le
Préfet de Saône & Loire, d'être admis à
la jouissance de droits de citoyen Français.

Je propose d'accorder & d'exiger le
passeport intégral de droit.

27 février 1849

Muni avis M. P.

Château de Saxe le 1^{er} avril 1848.

Monsieur

J'ai reçu une réponse du Général de la Loge, un de mes amis que j'avais prié d'aller au près du Prince et de me faire savoir quel parti je devais prendre sans cet état de chose. Il a eu l'honneur de vous voir. — De vous sache de moi. J'ai reçu aussi quelques mots du Général Kowalski, qui m'engage de m'adresser directement à vous, sur les questions que vous touchent de si près. Permettez moi donc, Monsieur, de vous prier d'avoir la bonté de me répondre prochainement, selon avis. Vous comprendrez mon serrement, et mon inquiétude, loin de relations, pourage entre le ser et de répondre les autres, et les craintes de compromettre les sages mesures de nos chefs.

Par mon exemple, à trop de précipitation sans car quelques uns de nos compatriotes raisonnables attendent pour suivre mon exemple.

Tous les jours il passe ici des bandes d'environs arrivant du midi. Les drapeaux vers l'Allemagne. Ils distribuent dans toutes les villes des proclamations ayant divers signatures. Ces détachements sont suivis de quelques régiments français mais ils marchent sans ordre ni chef.

Pour être aussi il est possible de recruter quelques centaines de jeunes volontaires français en partie équipés, mais tout cela demande des

provisions. C'est une résolution épineuse à prendre. Soyez sûr que j'ai en plein votre avis sur ce que vous en pensez.

Quant à ma conduite particulière, j'attends aussi de vous quelques avis, dans des détails en rapport avec le prince Adam, que tous les autres et tous Polonais doivent suivre. Car il est bien digne de les conduire dans ces circonstances difficiles. Mais! Monsieur, je crains bien qu'après d'arriver à 1848, je ne sois si pressurés bien dit encombrés, car il faut nous l'avouer au milieu de nos pauvres compatriotes, il y a bien des souvenirs et des espérances. Mais il faut espérer que les hommes raisonnables l'emporteront.

En attendant la persuasion que j'espère de vous. Recevez je vous prie, Monsieur, l'assurance de ma considération distinguée.

Włodek Devanin

S. S. S.

Documents 14 et 15 :
Lettre de Dominique Saski
à Stanislas Barzykowski,
1^{er} avril 1848, BCzart (Musée
National de Cracovie, Bibliothèque
des Princes Czartoryski) n° 6608
IV p. 7-8.

BIOGRAPHIE DOMINIQUE SASKI

- 4 août 1802 : Naissance à Sławno (district de Opoczno), fils de Kacper Saski et de Tekla Wysocka. Parrains : Anastasius Radonski, propriétaire à Sławno ; Teresa Radonska, propriétaire dans un autre village.
- 28 février 1821 : Engagé volontaire au 8^{ème} régiment d'infanterie de ligne, basé en Mazovie. Entre ensuite à l'École des enseignes d'infanterie à Varsovie.
- 1830 : Sous-aspirant, participe à l'opération lancée dans la nuit du 29 novembre 1830 contre le grand-duc Constantin, frère du tsar Nicolas 1^{er}.
- 9 décembre 1830 : Sous-lieutenant au 8^{ème} régiment d'infanterie de ligne, dirigé par le colonel Jan Zygmunt Skrzynecki.
- 13 juin 1831 : Lieutenant, affecté au 21^{ème} régiment d'infanterie de ligne, faisant partie du corps d'armée sous le commandement du général Ramorino.
- 18 septembre 1831 : Le régiment passe en Galicie.
- 15 octobre 1831 : Nommé capitaine.
- 31 décembre 1831 : Laisser-passer délivré par la direction de la police de Cracovie, pour Dominique Saski et Valentin Nowicki, valable 3 mois. Breslau (Wroclaw), Dresden (5 février 1832), Leipzig, Weimar (12 février 1832),
- Francfort (15 février 1832), Strasbourg.
- 20 février 1832 : Arrivée en France.
- 1^{er} mars 1832 : Arrivée au dépôt de Besançon.
- 1^{er} juin 1833 : Départ du dépôt de Besançon.
- 12 juin 1833 : Arrive à Chalon-sur-Saône.
- 16 septembre 1834 : Condamné à mort par le tsar Nicolas 1^{er}, sous
- le numéro 82 (Tygodnik Petersburski, 1834, N° 85 et Dziennik Powszechny, 1834, N° 295).
- 1^{er} août 1843 : Mariage avec Amélie Rose Julie Guillemin, fille de Charles Guillemin, notaire à Pierre de Bresse. Trois enfants : Armand Léonidas, né le 28 juin 1845 à Alapage-lès-Auxonne, Julie Tecla Mathilde, née le 30 juin 1848 à Pierre-de-Bresse, Charles Gaspard Louis, né le 29 novembre 1850 à Pierre-de-Bresse. Charles Gaspard Louis Saski (1850-1913) deviendra général de brigade, auteur d'une étude historique sur la tactique militaire napoléonienne éditée en 3 volumes, de 1899 à 1902, sous le titre *Campagne de 1809 en Allemagne et en Autriche*.
- 10 mars 1849 : Naturalisation (arrêté du Président de la République Louis Napoléon Bonaparte).
- 5 février 1874 : Décès à Dijon, 32, rue Desvoges, à l'âge de 71 ans.

Rémy LANDY

Auteur *Venceslas Gasztowtt, citoyen polonais et français :*
Un passeur culturel et politique (1844-1920)

LES TROIS GASZTOWTT

Disons-le tout de suite, cette étude n'existe que grâce au long travail de recherche de documents d'archives et de correspondances effectué par divers membres de la famille Gasztowtt, un travail qui a été prolongé et synthétisé dans les recueils concernant nos émigrés, mis en ordre et enrichis par Sébastien Delprat, lui-même descendant des Gasztowtt.

Notre approche sera chronologique et biographique : c'est ainsi que nous verrons se préciser les modalités de l'arrivée et de l'installation des Gasztowtt en France, leur recherche d'une profession et leurs rapports plus ou moins étroits avec la société française, établis notamment par le biais de leurs mariages et grâce aux progrès de leur vie professionnelle et, pour finir, une inscription dans la société française de leurs enfants respectifs encore plus grande.



Venceslas Gasztowtt (1805-1862)
(Archives Gasztowtt Mennetton).



Maurice Gasztowtt (1809-1878)
(Archives Y.B. Gasztowtt)
Nous n'avons pas d'iconographie
de Jean Gasztowtt.

« Il y a 40 ans, nous étions trois, partis de notre vieille Samogitie¹ ». Voilà ce qu'écrivait Maurice Gasztowtt, le 12 juillet 1871, vers la fin d'une lettre adressée à la première femme de son frère Jean Gasztowtt, en lui annonçant

¹ « Temu lat 40 wyszło nas 3 ze Starej Żmudzi ».

la mort de celui-ci. Ils étaient trois en effet, un certain Wacław, né en 1805 à Aknīste (actuelle Lettonie, paroisse de Rokiškis, actuelle Lituanie), et ses deux cousins : Jan, né en 1802 à Šilelai, paroisse de Baisogala (actuelle Lituanie), et Maurycyus, né en 1809. Issus d'une très noble famille ayant jadis compté parmi les magnats de Lituanie, mais privée de sa puissance et reléguée en Samogitie à l'aube du XVI^{ème} siècle pour avoir trop frondé les Grands Ducs et réduite à l'état de simple *Szlachta*. Ils se sont vaillamment et parfois victorieusement battus contre les Russes en 1831 puis, comme tant d'autres, ils ont dû se réfugier en Prusse, commençant ainsi une longue errance et un exil encore plus long. Le passage à travers l'Allemagne s'accomplit ensuite de ville en ville au gré des passeports délivrés par les autorités, puis Wacław arrive en France au camp de regroupement de Lons-le-Saulnier, cependant que Jan et Maurycyus se retrouvent au camp de Bourges².

Sans doute ces soldats polonais – notamment ces officiers tels que Jan, capitaine dans l'insurrection, Wacław, lieutenant décoré de l'ordre *Virtuti Militari*, et Maurycyus, simple sous-lieutenant – sont-ils bien accueillis par les populations locales : à Lons-le-Saulnier, on représente en mai 1832 un petit opéra-comique intitulé *Le Proscrit polonais* et le 1^{er} mai, lors d'un banquet en l'honneur du roi, le capitaine de la Garde Nationale porte un toast chaleureux aux Polonais présents. Il est vrai qu'en ville, la conduite de Venceslas Gasztowtt est excellente, si l'on en croit le certificat que l'autorité militaire lui décerne en reconnaissance de sa *conduite exemplaire qui lui a valu l'estime des autorités et des habitants de cette ville*.

Mais après le départ du dépôt, il faut tenter de vivre et trouver les ressources nécessaires. En juin 1833, Wacław devenu Venceslas arrive à Cosne-sur-Loire, dans la Nièvre, département du centre de la France qu'il ne quittera plus.

Il est d'abord professeur de musique, de violon probablement³ puis, pendant

² Jan est passé par le camp d'Avignon avant de rejoindre Bourges. Le parcours de Maurycyus est bien plus complexe : désireux de rejoindre des compatriotes pour s'engager au Portugal dans la guerre civile entre libéraux et aristocrates, il part pour Nantes mais doit être hospitalisé à l'Hôtel Dieu de cette ville afin d'y guérir d'une grave maladie. Il souhaite alors rejoindre Strasbourg pour commencer des études de médecine (alors qu'il avait commencé son droit à l'université de Wilno), mais l'accès à cette ville frontière lui est refusée, comme à tous les réfugiés polonais. Il est donc dirigé vers Dijon d'où il repart rapidement pour Toulouse. Ce sera ensuite, comme nous le verrons plus loin, Foix, Clermont et Montpellier.

³ Lors de son mariage, un oncle de la mariée chantera quelques strophes composées pour l'occasion, où se trouvent les quatre vers suivants : On sait qu'au Dieu de l'harmonie / Vous avez pris plus d'un secret / Et que dans une symphonie / Triomphe votre coup d'archet.

un an, clerc de notaire. Enfin, en 1839, il s'engage dans sa profession définitive en devenant « piqueur »⁴ aux Ponts et Chaussées. De son côté Jan qui devient Jean commence également sa recherche d'emploi dans la Nièvre : en 1838, il est limonadier à Decize mais il va lui aussi s'engager dans les Ponts et Chaussées et nous le retrouverons bientôt à Chatillon-en-Bazois, toujours dans la Nièvre. Cependant Maurycyus, devenu Maurice, descend après son séjour à Toulouse jusqu'à Foix dans l'Ariège, où il est employé aux Contributions directes, s'inscrit ensuite à l'École de médecine de Clermont, et termine ses études à la prestigieuse Faculté de Montpellier où, en 1839, il obtient son diplôme de Docteur en médecine. Il ne lui restera plus qu'à s'installer comme médecin à La Guerche-sur-l'Aubois dans le Cher, mais à quelques kilomètres de la Nièvre.

Avant de suivre l'évolution des carrières de nos trois émigrés, il convient d'examiner comment ils ont utilisé l'un des meilleurs moyens d'intégration dans le pays d'accueil, le mariage, obtenu différemment par chacun d'eux, mais, dans les trois cas, avec l'aide de ce sérieux atout qu'était leur bonne connaissance de la langue française.

L'union de Venceslas Gasztowtt avec Julie Rodrigue-Duplessis ne va pas de soi. Est-ce parce qu'il s'agit d'un réfugié polonais, ou bien plutôt parce qu'il est de 20 ans plus âgé que l'amoureuse jeune fille, et parce que le déséquilibre financier est patent ? En effet, le capital apporté par le jeune homme est estimé à 800 francs, alors que celui de la fille de l'épicier de Moulins-Engilbert est de 2000 francs, celle-ci apportant également en dot la somme de 2400 francs. Le mariage est néanmoins conclu le 7 juillet 1846 et c'est l'oncle de la mariée, l'abbé Duplessis, chanoine à la cathédrale de Nevers, qui célèbre la cérémonie religieuse.

L'aventure matrimoniale de son cousin Jean est toute autre. Déjà marié en Lituanie avec la jeune Esther Tyszkiewicz et père de deux enfants, en France, il se montre fort oublieux de son épouse et va vivre avec une nommée Jeanne François dont il aura deux enfants. Puis, quelques années plus tard, il épousera une toute jeune Marie Pascaline Decomme qu'il rendra mère également... Cas intéressant de bigamie internationale.

Le docteur Maurice Gasztowtt, celui qui réussit le mieux son mariage français, est bien plus sérieux. En épousant Anne Julie Boyer, fille de propriétaires terriens au bourg de Lurcy (Allier), de 13 ans plus jeune que lui et apparentée à une famille de notables creusois, les Bandy de Nalèche, le médecin de La Guerche s'enracine vraiment au centre de la France.

⁴ Celui qui « pointe » les ouvriers à l'appel du matin.

Peu à peu, d'abord célibataire puis marié, chacun doit avancer dans sa carrière. Aux Ponts et Chaussées, Venceslas est d'abord « piqueur » à Cosne-sur-Loire puis, à Decize où il s'installe définitivement, après examen, il devient « conducteur auxiliaire » en 1845, puis « conducteur embrigadé » de 4^{ème} classe en 1856. Plus tard, quelques mois avant sa mort survenue le 1^{er} février 1862, il passera à la 2^{ème} classe. Naturellement, dès qu'il a touché un salaire fixe, il n'a plus eu droit à ses subsides d'émigré ; et comme il n'a jamais obtenu la nationalité française ni les « lettres de séjour », sa veuve n'aura aucun droit à quelque réversion que ce soit d'une retraite inexistante. Pour finir d'élever leurs six enfants, elle ne bénéficiera que d'un maigre subside départemental de 22,91 francs par mois, pension à renouveler tous les ans – et de l'aide charitable de son oncle l'abbé Duplessis, le chanoine de Nevers qui hébergera toute la famille chez lui, rue Saint-Martin.

Dans le même corps des Ponts et Chaussées, la carrière du cousin Jean est beaucoup moins sédentaire et beaucoup plus agitée. Comme Venceslas, il commence sa carrière en tant que piqueur et, comme Venceslas, il mourra conducteur embrigadé de 2^{ème} classe ; mais, au contraire de son cousin, que de tribulations va-t-il vivre entre temps !

Ses débuts dans la Nièvre s'arrêtent le 1^{er} mai 1843 lorsqu'il part travailler dans la Drôme. Mais voilà qu'à la fin de la même année, il quitte le secteur public et s'associe avec un nommé Pierre Bone pour construire un pont sur la Drôme entre Valence et Sisteron. L'affaire tourne mal et, en février 1845, après maintes démarches, Jean obtient sa réintégration ... dans la Somme, et il travaille autour d'Amiens. Au printemps, à la suite de sa demande pour se rapprocher de la Nièvre où habitent ses proches, il est muté ... en Seine et Marne. Mais sa conduite n'y est pas exemplaire : escapade patriotique à Poznań pour y aider les insurgés polonais et surtout mauvaise gestion financière. Fin 1848, on dénonce une *irrégularité fort importante dans la caisse* ; heureusement, conclut l'administration après enquête, *ces irrégularités n'ont lésé ni les intérêts de l'État ni ceux des ouvriers*. Le 1^{er} février 1849, il est muté en Côte d'Or où il habitera à Chatillon-sur Seine⁵. Sa carrière se stabilise et ce n'est que le 1^{er} juin 1860 qu'il se retrouve en Seine-et-Oise. Peu de temps après, *à la demande du ministère*, il est envoyé en Seine-et-Marne où par suite d'une erreur de l'administration financière, il n'est pas

⁵ Toujours en Côte d'Or, le 23 décembre 1852, il obtiendra à Dijon un « acte de notoriété », en présence de 7 émigrés polonais dont un professeur au lycée de cette ville, pour justifier de son état-civil auprès de l'administration des Ponts et Chaussées.

rémunéré pendant 4 mois au moins. Le 1^{er} novembre, il est enfin officiellement muté dans ce département pour être à la tête de la construction du barrage de Courtaron sur la Marne. Enfin, fatigué et malade de se trouver là trop souvent *les pieds dans l'eau*, il obtient sa mutation pour la Charente le 1^{er} septembre 1861⁶ : il y restera, sédentaire, jusqu'à sa mort survenue à Ruffec le 9 juillet 1869, fort loin à l'ouest de la Nièvre de ses débuts.

La carrière du docteur Maurice Gasztowtt, qui se déroule, si l'on peut dire, aux trois extrémités d'un triangle de 20 kilomètres de côté, La Guerche-sur-l'Aubois – Magny-cours – Nevers, est plus semblable à celle de son cousin Venceslas par son caractère sédentaire. Maurice Gasztowtt sait écrire, et il publie en 1841 un *Aperçu général sur le climat de la Guerche suivi d'un traité sur les fièvres et d'autres états morbides qui y régnaient pendant l'année 1839 – 1840*, puis en 1849 une brochure intitulée *Choléra morbus asiatique*⁷. Il sait aussi soigner avec efficacité et dévouement ; c'est pourquoi, lorsqu'il exerce à La Guerche, il obtient une gratification de 200 francs et une médaille d'argent *en récompense du rôle et du dévouement dont [il a] fait preuve pendant la dernière épidémie de choléra [en 1848 – 1849] notamment dans les ateliers et sur les chantiers du Chemin de fer du Centre* alors en construction entre Bourges et Nevers. Plus tard, avant de devenir médecin de ville à Nevers, ce sera pour lui, à Magny-Cours, les tournées d'un médecin de campagne rentrant de nuit par les routes froides et obscures des hivers nivernais⁸. Sa conduite exemplaire lui vaut d'obtenir, seul parmi nos trois émigrés, la prestigieuse nationalité française, et ceci dès le 17 septembre 1849.

Cette nationalité lui donnerait le droit de briguer des responsabilités politiques dans son pays d'adoption, mais il n'agit pas ainsi ; il est vrai que l'intérêt des trois Gasztowtt est davantage tourné vers la Pologne et que tous les trois auraient pu se réciter les vers bien connus de Mickiewicz :

⁶ Il s'agit pour lors d'un excellent fonctionnaire, tout différent de l'employé indiscipliné des années 1840, comme on peut le découvrir dans les rapports annuels de ses supérieurs. On lit ainsi dans le rapport du 22 juin 1867 que ce fonctionnaire *se recommande toujours par une grande activité, beaucoup d'exactitude, une expérience étendue et des soins judicieux. Il a de l'énergie, du discernement et de l'initiative.*

⁷ On peut lire aussi son *Essai sur l'affection scrophuleuse* (1849) et sa *Notice sur les eaux minérales de Saint-Parize-le-Châtel (Nièvre) suivie d'une analyse chimique sous le point de vue thérapeutique* (1852).

⁸ En juillet 1857, il touche une prime de 40 francs accordée, écrit le préfet de la Nièvre, comme un témoignage de *[ma] satisfaction pour le désintéressement et les soins intelligents que vous accordez aux malades indigents secourus par l'Assistance publique.*

*Litwo, Ojczyzna moja ! Ty jesteś jak zdrowie.
Ile cię trzeba cenić, ten tylko się dowie,
Kto cię stracił.*

Ainsi, en 1860, Venceslas est fort heureux, de pouvoir recevoir à Decize la visite de sa sœur, de son frère et de sa belle-sœur venue de Pologne et un temps hébergés à Saint-Denis chez son oncle maternel François Billewicz, autre émigré de 1831. C'est par l'intermédiaire de ce même oncle qu'il se commande un exemplaire « d'une grande croix en or pour l'uniforme », de l'ordre *Virtuti militari*, qu'il compte bien porter malgré l'inquiétude de son oncle par alliance, le chanoine Rodrigue-Duplessis.

Le patriotisme du cousin Jean est plus virulent et s'accompagne, au temps de sa jeunesse, d'un profond sentiment démocratique et social qui s'exprime dans le récit romanesque, semi-autobiographique, publié à Poitiers en 1839 et dédié à la Société Démocratique Polonaise, sous le titre *Pan Sędzic czyli opowiadanie o Litwie i Żmudzi*. Il y évoque avec force anecdotes la vie en Lituanie d'avant 1830, caractérisée par une terrible inégalité sociale, puis il raconte brièvement, sous forme de lettres, le soulèvement et sa défaite⁹. Plus tard, en 1848, il quitte son travail aux Ponts et Chaussées pour rejoindre les insurgés de Poznań au moment de l'éphémère Printemps des peuples. Et plus tard encore, dans une lettre du 2 décembre 1860 adressée à son frère Maurice, il manifeste sa fureur et son mépris à l'égard de son fils polonais né en Pologne de son mariage avec Esther Tyszkiewicz, qui était venu prendre les eaux à Vichy coiffé d'une casquette à la russe : *Sa casquette, avec une plaque de ferraille sur le front comme pour un cheval, est un uniforme russe*. À ce servilisme russe, il oppose les sentiments nobles, l'esprit clair et sage, sans aucune trace aristocratique ni jésuitique, de son fils Bronisław, né d'une Française mais authentiquement patriote. Sans doute profite-t-il de l'affaire pour se dédouaner vis-à-vis de l'épouse polonaise délaissée en insistant ainsi : *Il va seulement augmenter le nombre des membres lâches de la famille de sa mère* ; en revanche, on voit bien qu'il n'a rien abandonné des positions politiques de sa jeunesse.

⁹ Après avoir été traduit en lituanien en 1967, l'ouvrage est maintenant disponible en français sous le titre *Monsieur Sędzic le fils du juge ou récit sur la Lituanie et la Samogitie*, traduction et notes sous la direction de Sébastien Delprat, Paris, L'Harmattan, 2020. La traduction est due à Małgorzata Kobierska, les notes à Jean-Marc Suel, Sébastien Delprat et Małgorzata Kobierska. D'autres textes de Jan Gasztowtt, restés manuscrits et transportés de Rapperswil à Varsovie après la I guerre mondiale, ont malheureusement disparu lors de la destruction de la Bibliothèque Nationale de Varsovie en 1944.

Plus serein, le docteur Maurice maintient aussi les liens avec la famille polonaise en correspondant régulièrement avec sa sœur Domenika, mariée, veuve et remariée, mère de six enfants¹⁰, ainsi qu'avec la malheureuse Esther, l'épouse délaissée de son frère, qui a tant de mal à abandonner ses tendres illusions matrimoniales. Après de ses enfants, il raconte ses souvenirs de Lituanie, de « chez nous » comme il dit encore¹¹; et bien plus tard, après sa mort, son fils Venceslas (le filleul du Venceslas dont nous avons déjà parlé), dédiera à sa mémoire la traduction en vers de *Pan Tadeusz (Thadée Soplitza)* qu'il publiera en 1899 : *Je dédie cet essai de traduction / à la mémoire de mon père / le Docteur Maurice Gasztowtt / qui m'apprit à aimer la Lituanie / et à servir la Pologne et le France.*

Telle est l'histoire, brièvement narrée, de l'implantation en France de trois émigrés politiques polonais de 1831¹². C'est à partir de ces trois racines que va s'épanouir l'arbre français des Gasztowtt. Ici, pour terminer notre exposé, nous voudrions évoquer la première génération née en France, celle de 14 enfants qui, ayant atteint l'âge adulte, devront se frayer un chemin dans le pays qui avait accueilli leurs pères.

On ne s'étonnera pas – étant donné le peu de débouchés professionnels existant pour les femmes à l'époque – de trouver parmi les cinq filles Gasztowtt... quatre enseignantes, une épouse sans profession et deux religieuses. Restées célibataires, les deux filles puînées de Venceslas, **Hedwige** (1853-1940) et **Henriette** (1860- 1941), *dirigent en commun un petit cours d'enseignement libre, très bien fréquenté par les filles de la meilleure société nivernaise*¹³. Leur sœur aînée **Marie** (1847-1921), que le prestigieux Institut pour les jeunes filles polonaises de l'Hôtel Lambert avait refusé d'accepter gratuitement comme élève,

¹⁰ Et qui voudrait tant le revoir ! J'attends, je t'en supplie, que tu reviennes au pays, profitant de la grâce de notre bienveillant monarque, lui écrit-t-elle le 10 janvier 1858. Mais Maurice, trop bien établi en France, ne répondra pas à son appel.

¹¹ Par exemple, la fameuse histoire du voisin que ses domestiques croient changé en ours.

¹² Cependant nous aurions pu ajouter à ce trio un autre membre de la famille, cousin très lointain il est vrai, qui, se rappelant fort bien son origine, se nommait en France Titus de Gastold (1809-1862). Sous-lieutenant, émigré de Volhynie en 1831, il est passé par le camp de regroupement d'Avignon, puis par Bergerac et Saint-Sever (Landes) avant de se fixer définitivement à Bordeaux où il épouse une native de la ville, Madelaine Mery de Tamaran avec laquelle il aura trois filles et deux fils. Il deviendra à Bordeaux un médecin homéopathe de renom, correspondant de ses collègues homéopathes de Pologne.

¹³ André Gasztowtt, *Famille Gasztowtt, lettres 1914-1918*. Plus tard, Anne-Marie Gasztowtt, fille d'Amédée, fera un excellent portrait de ses tantes présentées sous des noms d'emprunt au début de son roman *Irène et Patrick*, Paris, 1931.

sera éduquée dans une modeste pension de Nevers et deviendra « institutrice adjointe au Pensionnat de Beaumont sur Oise » ; elle prendra le voile chez les « Sœurs de Nevers » et deviendra alors sœur Marie Joseph. Plus heureuse grâce à la situation financière de son père médecin, **Julia** (1846-1931), la fille de Maurice, peut franchir le lourd portail de l'Hôtel Lambert à Paris. Plus tard, elle enseigne quelques temps dans cette institution, puis elle passe plus de six ans à Chorzelów, en Galicie autrichienne, comme gouvernante chez les comtes Tarnowski¹⁴. Elle devient ensuite Sœur Jeanne Françoise de la Visitation en entrant au couvent des Visitandines de Versailles. Lorsque la France laïque chassera les ordres religieux, Sœur Jeanne Françoise se réfugiera tout naturellement en Pologne où elle mourra le 15 janvier 1931, au couvent de Jasło. Il s'agit donc là de l'un des rares exemples d'enfant d'émigré rejoignant la patrie de son père. Quant à sa sœur, l'autre **Edwige** (Julie Alphonsine), née en 1854 à Magny-Cours, elle vivra au foyer de ses deux maris successifs. Le 2 janvier 1874, elle épouse à Nevers Anastase Théophile Wilenski, professeur de langues allemande et anglaise au lycée de la ville, dont elle aura trois enfants¹⁵. Au début des années 1890, ils iront vivre à Quimper où son mari mourra le 6 février 1894. Dès le 5 janvier de l'année suivante, elle se remarie au Loroux-Bottereau avec un homme plus jeune, un certain Prosper Even, chef de bureau à la préfecture du Finistère, et continuera de vivre à Quimper.

Chez les garçons, le panel des professions à choisir est évidemment plus riche. Quatre d'entre eux courront des carrières variées, parfois difficiles, dans le monde de la finance, du commerce et des assurances. On compte aussi un militaire, un employé des chemins de fer, deux médecins et un professeur. Il n'est pas indifférent de noter que six d'entre eux – soit les 2/3 – ont été élèves à Paris de la *Szkoła Narodowa Polska*, l'École Polonaise des Batignolles, un pensionnat à la discipline quasiment militaire bien difficile à supporter pour les enfants

¹⁴ Où ses qualités pédagogiques et humaines seront vivement appréciées. Lorsque son père Maurice lui demande de revenir en France, Mme Tarnowska tente d'obtenir son maintien auprès d'elle : *Lorsque je vous écris que son départ sera une perte irréparable, c'est la vérité. Mon mari et mes enfants partagent cette opinion. Je ne pourrai plus jamais trouver la personne qui conviendrait totalement à nos espérances concernant l'éducation de notre fille. Nous remarquons de grands progrès de notre Marysia dans les matières enseignées par Mademoiselle Julie. Elle a aussi une grande influence sur la vie morale et sur tout ce qui appartient à une bonne éducation.* Fonds Léontine Gasztowtt I D 27.

¹⁵ Marie Nanine Anastasie, née le 4 octobre 1874 à Nevers, Jeanne Edwige, née également à Nevers le 1^{er} mars 1876 et Gabriel, né le 17 avril 1881 au Loroux-Bottereau, ses parents habitant alors à La Rochelle. Anastase Théophile Wilenski, leur père, était un vrai Polonais de naissance, né le 15 mai 1844 à Culm (l'actuelle Chełmno) en Pologne prussienne.

sensibles, où sévit un corps enseignant de valeur inégale, parfois excellent, où les grands élèves peuvent trouver une bibliothèque remarquable, bénéficier d'une formation de plus en plus ouverte aux disciplines littéraires et scientifiques indispensables, et où tous sont élevés dans le culte de la patrie de leurs pères, la Pologne martyrisée mais toujours vivante¹⁶.

Ce souffle patriotique, symbolisé par la prière de Mickiewicz répétée tous les jours, c'est celui qui anime le jeune **Bronisław** (1841-1863) fils de Jean, lorsqu'il s'engage militairement dans l'insurrection de 1863. Surnommé le « Diable rouge » par l'ennemi russe à cause de sa vareuse et de son fez éclatant, il se bat jusqu'à la mort au lieu de suivre son détachement en déroute et tombe, percé de 14 coups de baïonnettes. Héroïsme qui contraste avec la vie tranquille de son jeune demi-frère **Arthur** (1849-1887), plus tard employé des chemins de fer sous le soleil de Corse.

Les carrières des fils de Venceslas seront diverses. **Louis** (1850-1901), ancien élève de l'École dont les résultats n'étaient pas toujours à la hauteur de sa bonne volonté, est tour à tour commerçant, agent d'assurance à Nevers, puis employé comme 1^{er} inspecteur des Magasins de la Ville de Londres, rue Montmartre à Paris où il mourra. Amédée (1854-1916), qui ne passe par l'École, sera caissier d'une fabrique de porcelaine à Nevers¹⁷, avant de devenir agent d'assurance près de Paris. Plus âgé, son frère **Georges** (1851-1940) entre à l'École¹⁸, puis suit le cursus si honorable pour les fils d'émigrés du lycée Bonaparte (futur lycée Condorcet) et de la faculté de médecine de Paris. Plus tard, il sera notamment « chirurgien adjoint » à l'hôpital de Nevers et exercera dans cette ville comme médecin au moins jusqu'en 1912. Il y avait épousé le 15 octobre 1880 la jeune Alexandrine Cadeau. Devenu veuf en 1911, il se remarie à Corsept, en Loire Inférieure, avec Marthe Marie Henriette Marion de Procé, et finira ses jours dans la région de Nantes.

Enfin, des quatre fils de Maurice, seul le benjamin, le petit **Gaston** (1858-1896), semble ne pas avoir été élève de la prestigieuse École. On ne le connaît guère que pour avoir aidé son frère **Sigismond** (1850-1906) à tenir à Cholet une maison de tissus en gros, avant d'y mourir prématurément. On connaît bien

¹⁶ Pour une étude approfondie de l'École Polonaise, on se reportera à l'immense synthèse d'Iwona H. Pugaciewicz, *Batignolles 1842-1874. (Edukacja Wielkiej Emigracji)*, Warszawa 2017, p. 701. *Batignolles 1842-1874. Éducation de la Grand Émigration*.

¹⁷ C'est dans cette ville que naîtra sa fille Anne-Marie, futur professeur à l'institution de la Légion d'honneur de Saint-Denis et écrivain de qualité qui, en tant que représentant de la 3^{ème} génération d'émigrés, conservera la ferveur patriotique polonaise.

¹⁸ Plus tard, il sera l'un des très fidèles sociétaires de l'Association des Anciens Élèves.

mieux Sigismond qui, lorsqu'il était enfant, avait été à Magny-Cours *le plus franc polisson qui fût bien loin à la ronde* et qui se montra à l'École un élève énergique, capable, par exemple, de défendre son petit frère contre les coups de l'énorme et stupide surveillant Vron[ski]. Il sera ensuite employé de commerce à Nevers, Paris et Angers, avant de s'établir à Cholet où il exercera jusqu'à la fin de sa vie. Fait notable et exceptionnel pour sa génération, il sera 1^{er} adjoint au maire de cette grande ville et, lors de ses obsèques, les discours du maire lui-même et du président des Anciens Combattants montrent combien son attachement aux institutions républicaines et son patriotisme à l'égard de la France étaient appréciés. Quant à **Gabriel** (1852-1912), après avoir difficilement supporté la discipline quasi militaire et quelque peu arbitraire de l'École¹⁹, à tel point qu'il sera un temps retiré de l'établissement pour retrouver des forces au lycée de Nevers, il sera, comme son cousin Georges, étudiant en médecine à Paris, et soutiendra une excellente thèse, publiée en 1878 sous le titre *Des accidents prémonitoires de la goutte et du traitement préventif de cette maladie* ; il écrira également une brochure intitulée *Du rétrécissement acquis de l'artère pulmonaire* (Paris, Henri Rey, 1879), puis soignera ses malades en pays nantais, au Loroux-Bottereau où il mourra le 23 décembre 1912.

Cependant, le plus connu des enfants de Maurice est certainement leur aîné, **Venceslas** (1844-1920) – le filleul de l'émigré Venceslas dont nous avons si souvent parlé. Par sa position presque constamment parisienne, par sa fidélité à l'École dont il a été un élève assidu puis, jusqu'à sa mort, l'un des professeurs les plus écoutés, par son autre charge au lycée Chaptal, par son rôle de rédacteur principal d'un *Bulletin Polonais Littéraire, Scientifique et Artistique* lu en France, mais aussi à l'étranger, par ses traductions en prose et en vers des grands poètes romantiques polonais, il devint comme le porte – parole de la fraction la plus intransigeante de l'Émigration polonaise de son temps, celle qui revendiquait le retour à une totale indépendance de la Nation polonaise ; aussi pouvait-t-il à bon droit se nommer lui-même le plus polonais des Français et *le plus français des Polonais*²⁰.

C'est ainsi que la famille Gasztowtt sera reconnue comme une inter pares parmi tant d'autres familles d'émigrés polonais tout aussi brillantes.

¹⁹ Qu'il évoquera de façon particulièrement détaillée et pittoresque dans la première partie de son livre *En plein air et sous les verrous ; mon voyage à Vichy, Nantes*, 1907.

²⁰ Pour de plus amples développements le concernant, on peut lire Rémy Landy, *Venceslas Gasztowtt citoyen polonais et français, un passeur culturel et politique (1844 – 1920)*, Paris, l'Harmattan, 2017, 446 p.

Maria et Bernard Vayssade

Société Pour La Protection Des Souvenirs
et Tombeaux Historiques Polonais en France

AUTOUR DES FONDERIES ET FORGES D'ALÈS.

CONSTANTIN CZYSZKOWSKI, INSURGÉ POLONAIS, MÉTALLURGISTE CÉVENOL

Notre histoire se déroule la plupart du temps dans le département du Gard, situé dans une région jadis appelée Languedoc et qui, aujourd'hui, a retrouvé son ancien nom d'Occitanie. Le département, coupé par la rivière Gard, s'appuie au nord-ouest sur les montagneuses Cévennes, s'étend à l'est jusqu'aux rives du Rhône, voisinant ainsi avec la Provence, et au sud, se laisse mouiller sur quelques dizaines de kilomètres par les eaux de la Méditerranée. Ce pays, plutôt pauvre que riche, vivait depuis longtemps de soieries et de lainages, des petites cultures en terrasse, de châtaignes, d'olives, d'élevage de moutons et de chèvres ... et d'éducation de vers à soie, et produisait du vin, d'ailleurs un simple vin de table. Les guerres ne l'ont pas épargné ; les sanglantes guerres de religion du XVI^{ème} siècle entre les catholiques et les protestants, qui reprirent au XVII^{ème} et encore au début du XVIII^{ème}, ont ravagé le pays, laissant des séquelles qui surgissaient encore de temps à autre au XIX^{ème} siècle. Même dans les relations professionnelles de Constantin Czyszowski, comme nous le verrons plus tard, on en trouvera des réminiscences.

Au milieu du XIX^{ème} siècle, le Gard avait une particularité : de tous les départements de France, à l'exception de la capitale, c'était celui qui comptait le plus de médecins polonais issus de la Grande Émigration. Ces médecins étaient sortis de la faculté de Montpellier et une bonne partie d'entre eux s'était installée juste à côté, dans le Gard¹. Pourquoi le Gard les a-t-il autant attirés ? En raison de sa proximité, sans doute, mais pas seulement. En effet, dans ce pays, la machine à vapeur, une découverte du siècle, avait déclenché un véritable boom industriel. Car les Cévennes avaient du charbon ! La construction d'une première ligne de chemin de fer, d'une centaine de puits de mines, de fonderies

¹ Barbara Konarska, *Polskie drogi emigracyjne. Emigranci polscy na studiach we Francji 1832-1848 (Les voies de l'émigration polonaise. Les émigrés polonais étudiants en France)*, PWN, Varsovie 1986, p. 59.

et de forges, de villes entières comme La Grand Combe et Bessèges, toute cette activité bouleversa la vie économique traditionnelle et stimula énormément le marché du travail (qui pouvait donc assurer également du travail aux médecins). La Compagnie des Mines de La Grand Combe créa le premier service médical pour les mineurs et leurs familles. Les médecins André Radliński et Jean Szpręglewski, comme l'officier de santé Lucas Pawłowski, y ont trouvé du travail. Le docteur Michel Żyromski est resté en service à La Grand Combe durant quinze ans. Les Fonderies et Forges d'Alès employèrent le docteur Benoit Lipiński² : il y a exercé son métier douze ans de suite à partir de 1863. Les autres médecins ont travaillé dans la campagne gardoise ; au total vingt-sept d'entre eux étaient installés dans le Gard.

La terre cévenole n'était propice ni aux grands champs du blé, ni aux pâturages, mais elle tenait dans son giron de riches gisements de charbon et des minerais. On le savait, et depuis des siècles, on les exploitait de façon très rudimentaire, à ciel ouvert, même sans plan ni concession.

Dans les années 1770, un gentilhomme normand, ingénieur expérimenté et géologue, Pierre-François Tubeuf, avec un accord royal dans sa poche, vint dans le Gard chercher le charbon et l'exploiter d'une façon plus moderne et industrialisée. Sa concession s'étendant sur presque la moitié de la surface du département, il eut affaire avec des gens du pays qui exploitaient le même terrain depuis longtemps et qui le voyaient, lui et ses nouvelles méthodes, d'un fort mauvais œil. Finalement, Monsieur Tubeuf, pourchassé et résigné, laissa à sa famille la concession de plus en plus rognée et, en 1791, alla chercher le charbon en Virginie, en Amérique. Par malheur, il a sans doute exploré le terrain de chasse des Indiens, ce que lui coûta très cher : en 1795 il consacra son scalp sur l'autel de la révolution industrielle³. Les problèmes concernant les concessions, l'exploitation du sous-sol, les mines et autres furent réglés une fois pour toute par le Code Minier, une loi impériale parue le 21 avril 1810. Mais, si la modernisation de l'exploitation avançait peu à peu, en revanche, le problème du transport n'avait toujours pas trouvé de bonne solution : ni les routes, ni les dos de mulets

² *ibid.*, p.323 ; Archives Nationales du Monde de Travail (ANMT)-CNMN à St. Gilles, Mi 227 : Fonds Denys Benoist d'Azy, Compagnie des Fonderies et Forges d'Alais, procès-verbaux du conseil d'administration du 1866-1874 : 100 AQ 10 0122.

³ Emilien Dumas, *Statistique géologique, minéralogique, métallurgique et paléontologique du département du Gard*, 1876, T. III, chapitre II : terrain houiller, p.43-50 ; M. Vincent, *Les mines des Cévennes, histoire des concessions et des chemins de fer miniers*, éd. Terre Cévenole, 2006, p. 6-10.

ne pouvaient assurer le progrès économique espéré. Les ingénieurs des Ponts et Chaussées se mirent donc à étudier l'utilisation du réseau fluvial cévenol pour le transport du charbon de la montagne à la mer, ce qui aboutit finalement à une conclusion négative. Les recherches, interrompues par la révolution et les campagnes napoléoniennes, reprirent à partir de 1821.

Cette relance est due aux nouveaux droits de douane sur le fer qui augmentent de 120% pour stopper la concurrence anglaise et inciter la production nationale. En 1822, le Conseil des ministres lance un plan de réalisation d'un réseau national de canaux navigables comprenant **les** travaux sur le canal de Beaucaire à Aigues-Mortes dans le Gard. En 1828 le premier chemin de fer français long de 21 km est mis en service : le charbon est transporté de Saint-Etienne à la Loire avec traction par des chevaux sur des rails en fonte ! Ce n'est qu'à partir de 1832 que le train va transporter des voyageurs⁴. Un réfugié polonais, en route vers le dépôt militaire à Avignon, note dans ses mémoires *que, quelques fois, il était bien allé voir ce nouveau chemin, mais il n'avait vu ni les wagons ni la machine locomotive, donc il ne pouvait pas comprendre comment ça marche*⁵.

En 1825, à Alès, une nouvelle compagnie est créée à l'initiative du maréchal Soult, un languedocien connu pour ses exploits guerriers et son rôle politique et impliqué dans la vie économique de la région, le même qui plus tard devint ministre de la Guerre sous Louis-Philippe et décida du sort des insurgés polonais cherchant refuge en France. Au début, la compagnie porta le nom de Société Civile d'Exploration et d'Exploitation des Mines et Houillères d'Alais, un nom très long et variable au cours de son existence, car elle devint les Fonderies et Forges d'Alais ou bien la Forge de Tamaris.

La *Rocket* de Stephenson pouvait transporter le charbon rapidement, à condition qu'on lui procure des rails. Pour cela, on avait besoin de fonte, donc de hauts-fourneaux ; ceux-ci nécessitent du minerai de fer et du charbon. Or, on trouve les deux dans la région. En 1827 la compagnie acquiert les mines de fer de Trépeloup sur les collines autour d'Alès ; un an plus tard, elle obtient la concession de Palmesalade pour le fer, et, pour le charbon, les concessions sur le col de Tréllys et Portes qui s'ajoutent aux mines des héritiers de Tubeuf à Rochebelle, un quartier d'Alès. Dès 1830 au nord de la ville, au lieu-dit Tamaris, commence

⁴ Michel Wiénin, *La Grand-Combe, le charbon et le chemin de fer*, conférence du 2.12.2007, communication orale.

⁵ Tadeusz Chamski, *Opis krótki lat upłynionych (Courte description des années passées)*, PIW, 1989, p. 297.

la construction des fonderies et des forges avec six hauts-fourneaux, des ateliers de puddlage, de laminage et tout l'équipage d'une grande usine sidérurgique⁶. En même temps, Paulin Talabot⁷, homme fort de l'industrie française au XIX^{ème} siècle, commence à tracer et construire dans le Gard une première ligne le chemin de fer de 88 km, la plus longue de France à cette date. Pour ce faire, en 1836, Talabot créa la Compagnie des Mines de la Grand Combe et des Chemins de Fer du Gard. Notons qu'il trouva des employés compétents et bon marché parmi les réfugiés polonais dans le dépôt militaire à Avignon : déjà, dès 1833, il avait employé plusieurs Polonais pour réaliser des travaux sur le canal de Beaucaire⁸.

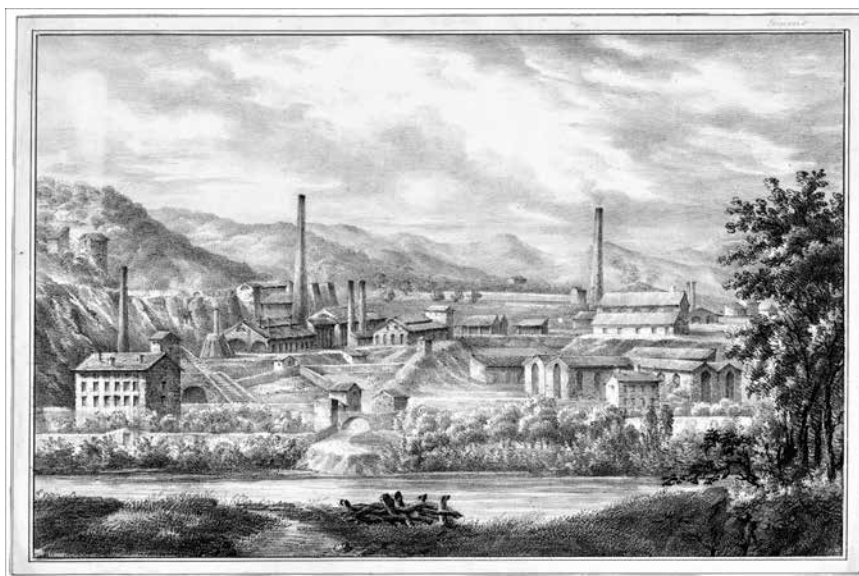


Photo 1. Les Forges de Tamaris dans la première moitié du XIX^{ème} siècle (Musée du Vieux-Nîmes).

⁶ op. cit., M. Vincent, Les mines... p. 26-43.

⁷ Paulin Talabot (1799–1885), né à Limoges, polytechnicien, ingénieur des Ponts et Chaussées., saint-simonien, financier et homme politique français. Il construit le réseau ferroviaire dans le Sud-Est de la France, avec la ligne principale, Paris-Lyon-Méditerranée (PLM). En Algérie, il réalise des projets de chemins de fer et de transports maritimes, ainsi que d'exploitations minières (mines de fer de la Compagnie de Mokta el Habib). Il participa également au développement des chemins de fer italiens et autrichiens. En 1863, il participa à la création du Crédit Lyonnais et en 1864, avec la famille Rothschild, il créa la banque Société Générale, dont il sera le premier directeur. Député du Gard (1863-1870). L'une de plus grandes fortunes françaises au XIX^{ème} siècle.

⁸ AD Gard, 4M 394, lettre de P. Talabot au préfet du Gard sur les Polonais employés à la Compagnie ; Jacenty Grabowiecki, *Moje wspomnienia w emigracji od roku 1831 do 1854 spisane w Marsylii (Mes souvenirs d'émigration de 1831 à 1854 écrits à Marseille)*, PAX, 1970, p. 85-91, 209, 210.

La majorité d'entre eux travaillèrent ensuite pour la construction du chemin de fer. Par exemple, Karol Ostrowski, d'abord dessinateur sur le chantier du canal, devint directeur de contrôle des recettes de la compagnie PLM et passa toute sa vie professionnelle chez Talabot. À partir de 1837, 6000 ouvriers sont employés sur les chantiers du chemin de fer, pour faire avancer les travaux de Nîmes vers Alès et vers Beaucaire, et en même temps d'Alès vers La Grand Combe. En 1841 la ligne La Grand Combe – Beaucaire est ouverte, ce qui permet d'avoir un débouché sur le Rhône et bientôt d'exporter le charbon même vers Marseille ou Toulon, pour approvisionner la marine de guerre, affaiblir la concurrence anglaise et faire régner le charbon cévenol sur les rives de la Méditerranée. À Tamaris, le premier haut-fourneau est mis à feu en 1832, la forge est terminée en mars 1834 et peut traiter la fonte et fournir les rails. La Compagnie entrait enfin dans la phase commerciale, mais les énormes frais d'investissement avaient englouti le capital et des difficultés financières commencèrent à se faire jour. L'année 1834, qui paraissait pourtant pleine d'espoir, se termine par un échec global. Pour tout dire, les ingénieurs des services mines et métallurgie démissionnent, et ...le directeur général, après avoir tué en duel le chef comptable, s'éclipse pour échapper à la police⁹. En 1836, la compagnie au bord du gouffre est obligée de donner les Fonderies et Forges d'Alais à ferme pour 20 ans. La production des rails commence alors à progresser et bientôt les Forges de Tamaris vont se trouver parmi les meilleures usines françaises. C'est ici que le métallurgiste Constantin Czyszowski¹⁰ passa presque trente ans de sa vie professionnelle.

Il est né le 9 avril 1814 en Pologne à Klwaty, à côté de Radom, dans le domaine de son père Léonard et de sa mère Caroline, une Française et Polonaise, née en Pologne, fille du comte de Verny. Constantin a trois sœurs, mais il est le seul garçon de la famille.

⁹ Robert R. Locke, *Les fonderies et forges d'Alais à l'époque des premiers chemins de fer 1829-1974*, Marcel Rivière et Cie, Paris, 1978, p. 32.

¹⁰ op. cit., B. Konarska, *Polskie drogi...* p. 245 ; Marian Tyrowicz, *Towarzystwo Demokratyczne Polskie, 1832-1863 (La Société Démocratique Polonaise, 1832-1863)*, edit. KiW, 1964, p.115,116 ; Général Pierre Rostain, François Rostain, *Famille Czyszowski*, 91 pages, appendice *Documents* ; des mêmes auteurs, *Maison Chevalier de Verny – Chypre, Lorraine, Pologne*, 125 pages, deux ouvrages non publiés : arbre généalogique, élaboré par l'arrière-petit-fils de Constantin Czyszowski et son fils, contenant les scans des actes d'état civil français et polonais, des anciennes photos de famille, des actes de baptême, de mariages religieux, des passeports, des certificats d'études, et autres. Je suis en possession de copies de ces deux ouvrages.

Le jeune homme de 16 ans est à peine entré à la faculté de droit de l'Université de Varsovie, qu'éclate l'insurrection de novembre 1830. Comme toute la jeunesse varsovienne, il se laisse emporter par les événements. Entré d'abord à la garde académique, il est incorporé dans le 2^{ème} régiment de lanciers du Royaume de Pologne. Après la chute de l'insurrection, avec la Virtuti Militari sur sa poitrine, il arrive en 1832 au dépôt militaire d'Avignon. En 1833, il commence des études de médecine à Montpellier, mais il constate que la médecine n'est pas pour lui et prend le chemin vers l'École des Mineurs de Saint-Étienne. Elève brillant, parlant parfaitement français, presque toujours classé premier parmi ses condisciples, il sort en 1838 avec le brevet de première classe de garde-mines, ayant le droit porter l'uniforme de l'École¹¹. Qu'est-ce qu'un garde-mines ? Selon l'instruction ministérielle, un garde-mines est un *agent spécial institué pour seconder l'ingénieur des mines dans les divers détails de son service. Exemples : dans les usines, il devait veiller à la stricte exécution des clauses d'autorisation d'installation, contrôler des appareils à pression, dans les mines il devait reconnaître comment chaque partie de l'exploitation était conduite, signaler les dangers, constater les infractions, vérifier et lever les plans, exécuter les opérations trigonométriques et les travaux de recherche pour définir les gîtes minéraux utiles. Dans la pratique, un garde-mines pouvait exercer la fonction d'ingénieur civil*¹².

Ses premiers pas dans la vie professionnelle, Constantin les a faits à Saint-Quentin dans l'Aisne, tout au Nord de la France. Où précisément ? Nous ne le savons pas. A cette époque, dans ce pays de forges prospérait la Compagnie des Forges de l'Aisne et du Nord ; c'est peut-être là qu'il se familiarisa avec ce monstre de haut-fourneau auquel il aura affaire à Tamaris.

Constantin vint à Alès en 1841 et commença son service de garde-mines auprès de M. Félix Varin d'Ainvelle¹³, ingénieur en chef des mines gardoises qui devint d'ailleurs plus tard maire d'Alès. L'excellente opinion que son supérieur avait de lui eut de l'influence sur la carrière ultérieure de Constantin. Simultanément, son

¹¹ AD Loire, 6 ETP 497, Table générale par ordre alphabétique des noms des élèves inscrits dans ce registre de 1835-1850, p.39 ; archives privées de la famille Rostain : certificat de Brevet de Première classe, attribué à Czyszkowski Constantin, réfugié Polonais, élève breveté de l'Ecole des Mineurs de Saint-Etienne.

¹² Anne-Françoise Garçon, *Entre l'État et l'usine, L'École des Mines de Saint-Etienne au XIX^{ème} siècle*, Presses Universitaires de Rennes, 2004, p. 188-228.

¹³ Félix Varin-d'Ainvelle, (1806 -1856), polytechnicien, élève de l'Ecole des Mines de Paris, saint-simonien, ingénieur en chef d'arrondissement d'Alès, député au Corps législatif en 1850, décède dans le Gard à Servas.

condisciple de l'école stéphanoise, Ferdinand Chalmeton¹⁴, qui était issu d'une famille de la bourgeoisie cévenole, s'installa dans le petit hameau de Bessèges, à environ 30 kilomètres d'Alès, devint directeur de la nouvelle Compagnie Houillère de Bessèges, et bientôt, le créateur de la commune et de la ville de Bessèges, qui devint la troisième ville du Gard. Les deux jeunes ingénieurs entrent dans l'élite des industriels gardois.

Direction Générale
des Ponts et Chaussées et des Mines
Ecole des Mineurs de St Etienne
Brevet de Première Classe
Le Conseiller d'état, Directeur Général
des Ponts et Chaussées et des Mines
Vu l'ordonnance du Roi du 7 mars 1831
et le Règlement du 28 du même mois, relatifs
à l'Ecole des Mineurs de St Etienne,
Vu le rapport du Conseil d'Administration de cette
Ecole, du dix septembre 1838, duquel il résulte
que Mr Czyszkowski possède les connaissances
exigées pour obtenir un brevet de première classe
Nomme Elève breveté de première classe, de
l'Ecole des Mineurs de St Etienne Mr Czyszkowski
Constantin
né le : à Refugii Polonais
Département de
Paris, le 3 octobre 1838

Il est autorisé à porter l'uniforme de l'Ecole
Délivré à Paris le 3 octobre 1838



Documents 2. Le diplôme de l'École des Mineurs de Saint-Étienne attribué à Constantin Czyszkowski.

Constantin partage sa passion des minerais avec Emilien Dumas¹⁵, un géologue gardois considéré comme l'un des pères de la recherche empirique en géologie. Tous deux effectuèrent ensemble de nombreuses expéditions géologiques, à cheval dans le bassin cévenol. La connaissance des gisements cévenols ainsi acquise, appuyée par les essais de laboratoire exécutés par

¹⁴ Ferdinand Chalmeton (1817-1904), né à Saint-Ambroix dans le Gard, ingénieur de l'École des Mineurs de Saint-Etienne, constructeur des premières mines dans la vallée de la Cèze, initiateur de la Compagnie Houillère et du pôle métallurgique de Bessèges. Il n'a jamais brigué de mandat politique. Décédé et enterré à Nîmes.

¹⁵ Emilien Dumas (1807-1870) né à Sommières dans l'Hérault, dans une famille protestante, paléontologue, géologue, il élabore avec l'aide de C. Czyszkowski la carte géologique du Gard.

Constantin, sera très utile à l'avenir pour le jeune ingénieur. Les résultats de ce travail sont cités dans l'œuvre monumentale de Dumas¹⁶. Bientôt les relations professionnelles entre les deux hommes se transformeront en vraie amitié. De son côté, Emilien Dumas ne reste pas indifférent à la cause polonaise et au pays natal de Constantin. Dans l'introduction de son œuvre, il écrit : *nous donnerons une larme au souvenir de notre noble ami Stobiecki, réfugié polonais, ancien agent-voyer en chef du département du Vaucluse, qui est allé mourir en Hongrie en combattant contre les Russes, martyr de la sainte cause de la liberté des peuples*¹⁷.

Voici des extraits de lettres échangées entre ces deux hommes qui ne manquent pas d'humour et de taquinerie¹⁸.

E. Dumas à C. Czynkowski : *Sommières, septembre 1844... Je croyais vous rencontrer à Nîmes pour le Congrès (il s'agit du Congrès Scientifique de France organisé à Nîmes du 1^{er} au 8 septembre 1844) ... lundi nous allons aux mines de La Grand Combe. Je pense que vous serez assez aimable pour vous joindre à nous et que vous voudrez bien être le guide de la section de géologie indépendamment de votre incontestable utilité vous ne devez pas douter mon cher monsieur combien j'aurai de plaisir à me trouver quelques heures avec vous...*

C. Czynkowski à E. Dumas : *Alais, octobre 1846... Nous comptons avoir le plaisir de retenir Monsieur de B... à Alais jusqu'à la fin de l'année. Si vous étiez bien aimable – et vous l'êtes quand vous voulez – vous viendriez passer quelques moments avec nous. La conversation de M. de B... est attrayante ; il a beaucoup vu, beaucoup réfléchi et il a des idées fort curieuses sur une foule de faits géologiques. Allons, cher géologue, revenez-nous avec les frimas de l'hiver ; au coin du feu nous causerons de ces bouleversements du Globe, de ces soulèvements gigantesques, de ces cassures effroyables, de ces jets de flamme et de vapeurs métalliques, de cette magnésie volatile – etc.*

P.S. Je vous écris sur ce papier rose du Bureau de M. Thibaud. C'est le seul que j'ai trouvé. Je ne voudrais pas que vous eussiez de moi une opinion trop fausse. Ce papier rose sent le romantisme à plusieurs lieues. Je ne conçois pas comment il se trouve chez le Père Thibaud qui est le matérialisme incarné. Const. Cz.

En 1846, Constantin, âgé de 32 ans, épouse Lucie Elisa Beau, 24 ans, issue d'une vieille famille de protestants cévenols. Le mariage fut précédé d'un contrat par lequel les parents d'Elisa dotent leur fille d'une pension annuelle de mille francs.

¹⁶ Op. cit., E. Dumas, *Statistique ...* t. I, II, III, p. LXVI, t. II p. 710, 711, t. III p. 17, 18, 209.

¹⁷ Ibid., introduction, p. LXVIII.

¹⁸ AD Gard 97J5, dépôt E. Dumas, correspondance avec C. Czynkowski.

David Beau, père d'Elisa, descendant de tisserands de Mialet, droguiste à Alès, puis négociant de fer, complète ses activités commerciales par des activités industrielles. De concert avec son fils Eugène, il exploite des mines d'antimoine à Cassagnas en Lozère, des mines de bitume à Servas dans le Gard et une fonderie d'antimoine à Alès. Comment Constantin, un réfugié polonais, catholique et Elisa d'une famille profondément protestante ont-ils fait connaissance ? Est-ce lui, ce séduisant inconnu dont on trouve mention quelque fois dans un carnet de bal d'Elisa ? Ou bien ce mariage est-il issu du lien professionnel, pourquoi pas amical, entre le père, son fils et Constantin, un garde-mines ? Sur la carte de visite d'Elisa, finement gravée, le nom *Czyszkowski* est toujours suivi par *née Beau*. Par ailleurs tout porte à croire que le ménage Czyszkowski-Beau fut heureux et prospère. Le premier enfant, Aldona, née en 1847, décède hélas un an plus tard. Appelé par son ami Ferdinand Chalmeton, Constantin démissionne de sa fonction d'État¹⁹, quitte Alès et déménage à Bessèges. Chalmeton dirige les travaux d'aménagement et d'exploitation de la Compagnie Houillère – il la dirigera pendant 63 ans ! En ce temps-là, *l'exploitation n'existait que de nom, dit-il, tout était à faire, voire même la prospection des terrains...* qui fut confiée à Constantin. L'ingénieur et géologue Czyszkowski est apprécié à Bessèges. Monsieur Illide Veau de Robiac, futur maire de Bessèges et député, actionnaire principal de la compagnie et son directeur Ferdinand Chalmeton sont témoins



Photo 3. Constantin CZYSZKOWSKI
(1814-1870)



Photo 4. Lucie Elisa CZYSZKOWSKA
née BEAU (1822-1873)

¹⁹ Op.cit., A-F. Garçon, *Entre l'État...* p. 200, 271.

à la déclaration de la naissance du petit Stephen, né à Bessèges en 1848, fils de Constantin et d'Elisa.

Bientôt viennent au monde Gustave et Emma, sans doute avec l'assistance médicale du docteur Benoit Lipinski, ancien frère d'armes de Constantin. Leur naissance fut également annoncée à la mairie par M. Chalmeton qui devient un ami intime de la famille Czyszkowski. Puis, au début des années cinquante, la famille de Constantin revient à Alès où Constantin devient directeur des Hauts-Fourneaux des Fonderies et Forges.

L'usine s'étale au nord de la ville d'Alès, sur les deux rives du Gardon. Le chemin de fer de La Grand Combe à Beaucaire fonctionnait déjà et passait juste au pied de la fonderie, sur la rive gauche du Gardon. Les mines de Rochebelle surplombaient la rive droite. L'usine était alimentée en charbon venant de ses deux mines : celle de Rochebelle et celle de Tréllys, mais surtout en charbon fourni par la Grand Combe et garanti par contrat. Le minerai de fer provenait des mines de proximité, ainsi que des mines de la vallée de l'Auzonnet et de Palmesalade, éloignées d'une vingtaine de kilomètres. Dans les années 1850, la Compagnie faisait travailler presque 1200 ouvriers à l'usine, ainsi que 800 mineurs dans les houillères et dans les mines de fer. Une partie d'entre eux habitaient dans les cités construites par la Compagnie à Tamaris, à Alès et à Rochessadoule. A Tamaris, elle avait également construit une école pour 400 enfants, une église pour les catholiques et un temple pour les protestants²⁰. Depuis 1836, la Compagnie d'Alès était administrée par deux parisiens qui étaient ses principaux actionnaires : Hippolyte Drouillard, un homme qui vivait et respirait les affaires, et Denis Benoist d'Azy, un intellectuel de la haute société bourgeoise, technicien doué et habile dans le négoce. Ce dernier était un exemple classique des grands industriels de l'époque, puisque non seulement lui, mais toute sa famille était

²⁰ Op. cit., M. Vincent, *Les mines...* p.38-49 ; op. cit., R. Locke, *Les Fonderie ...* p.75, 76.

²¹ Ibid. R. R. Locke, *Les fonderies...*p. 62 : Denis Benoist d'Azy, membres des conseils d'administration de : Crédit Foncier de France, Crédit Agricole, Comptoir de l'Agriculture, Compagnie des Mines de La Grande Combe, Compagnie des Mines de Houille de Commentry et des Forges et Fonderie de Fourchambault, Montluçon et Imphy... Selon l'article de J-L. Escudier, *Protection sociale et sanitaire des salariés des mines 1773-2006*, [in :] Cahier d'histoire de la sécurité sociale N°5, p. 87, Denis Benoist d'Azy était aussi administrateur du Crédit Foncier, de la Compagnie des chemins de fer d'Orléans et du PLM. Son fils Paul : administrateur de la Compagnie Française de Réassurance contre l'Incendie et de la Compagnie des Mines de Houille de Commentry et des Forges et Fonderie de Fourchambault, Montluçon et Imphy. Son gendre Augustin Cochin : administrateur du Sous-Comptoir des Chemin de Fer. Le comte de Germiny, beau-père de son fils Charles : Gouverneur de la Banque de France, administrateur du Crédit Foncier de France et de La nationale. Kersaint, l'ami intime de famille : administrateur

impliquée dans les finances et dans la sidérurgie française²¹. Après la mort subite de Drouillard, Benoist d’Azy dirigeait l’entreprise d’Alès le plus souvent depuis le siège de la compagnie à Paris. De surcroît, il *téléguidait* aussi son jeune fils Charles, ingénieur juste sorti de l’École de Mines de Paris, qui était sur place et jouait le rôle d’administrateur officieux, son père ne le jugeant pas encore assez mûr pour assumer la responsabilité de la direction de l’usine. Entre Paris, Azy dans la Nièvre, et Nîmes ainsi que Tamaris, des centaines de lettres ont circulé. Le jeune homme n’ayant malheureusement ni l’habileté ni l’intelligence de son père, au moment où des problèmes apparurent dans l’usine, il chercha des motivations d’ordre religieux dans les griefs régionaux, ce que nous verrons plus tard.

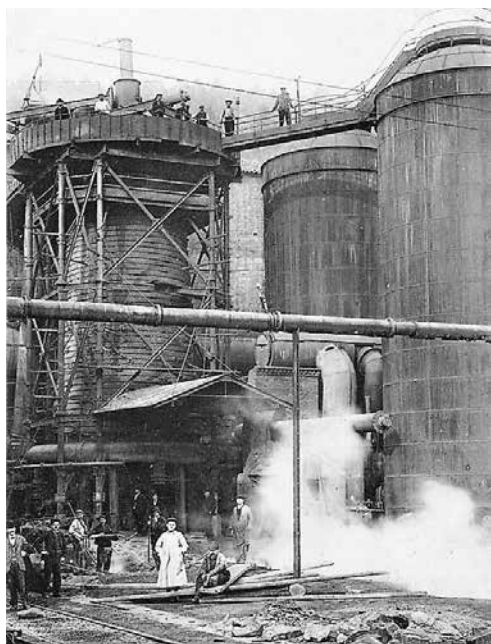
Pourtant, à Tamaris les affaires vont bien et on ne pense pas à l’ancienne animosité confessionnelle. C’est l’époque de la prospérité. Le bassin houiller cévenol est devenu une grande région industrielle française. Au début des années cinquante, l’usine de Tamaris était l’une des plus importantes usines métallurgiques de France : avec 20 000 tonnes de rails de fer par an, elle réalisait 12% de la production française²². Les six hauts-fourneaux, les fours à coke, les ateliers de puddlage, une halle de laminage produisaient des rails pour le chemin de fer dans le Midi et au-delà : pour la Lombardie, la Hongrie, l’Autriche, l’Algérie. On explorait sans relâche de nouveaux gisements et on modernisait la production. Benoist d’Azy-père écrivait à son fils Charles : *Les fourneaux vont très bien, fais-en compliment à M. Constantin*²³. Remarquons que, dans leurs lettres, le père et le fils n’utilisent que le prénom Constantin, ce qui était souvent l’usage quand il s’agissait de noms polonais trop compliqués à écrire et surtout à prononcer pour les Français. L’occupation majeure de Constantin était le bon fonctionnement de la fonderie et la production de rails en fer de bonne qualité. Il ne comptait ni les nuits, ni les jours passés devant des fourneaux tombés en panne, à combiner et à étudier la bonne composition des charges de minerais et de combustibles. La sidérurgie était, encore et toujours, dans l’époque des expérimentations, des inventions et des découvertes ; les métallurgistes français observaient attentivement les démarches beaucoup plus avancées de leurs collègues anglais.

de la Société de la Manufacture de Glaces et Produits Chimiques de Saint-Gobain et de la Compagnie des Mines de Houille de Commentry et des Forges et Fonderie de Fourchambault, Montluçon et Imphy.

²² Bertrand Gille, *La sidérurgie française au XIX^{ème} siècle. Recherches historiques*, Genève, édit. Librairie Droz, 1968, p. 60-78, 89-92, 161.

²³ op. cit., R. Locke, *Les fonderies, ...correspondance*, p. 154, lettre 76.

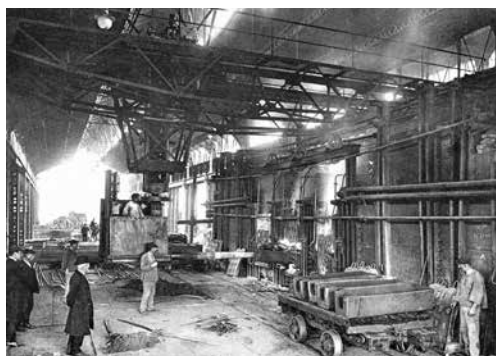
Cependant, la progression constante de la production des fonderies les plus importantes de France – parmi elles, celle d’Alès – tenait surtout au fait que ces fonderies étaient protégées par des barrières douanières particulièrement élevées. Mais vers la fin des années 1840, les fonderies de Wendel en Lorraine et du Creusot en Bourgogne accélèrent sensiblement la production, tandis que, dans le Midi, Decazeville et Alès plafonnent. Ceci correspond à la période où la construction de lignes de chemin de fer diminue fortement.



Les Forges de Tamaris, fin du XIX^{ème},
début XX^{ème} siècle

Photo 5. À gauche, le haut-fourneau en charge, à droite : les cowpers à vent chaud.

Photo 6. La halle de laminage.



L’usine d’Alès manque de commandes. Sur six fourneaux, il y en a seulement deux qui sont en fonction. *Toutes les usines en ce moment ne gagnent pas d’argent ... c’est une pénible nécessité de laisser nos ouvriers sans ouvrages... si je trouve du travail même sans rien gagner je n’hésiterais pas...*écrit Benoist d’Azy à son fils en avril 1859. En juin, Constantin va en Algérie, à Mokta el Hadid, pour inspecter le fonctionnement des hauts-fourneaux dans l’usine de Talabot et expertiser la qualité des minerais commandés²⁴. A la fin de l’année qui a été très difficile, Benoist s’inquiète ... *On nous menace d’une reprise des questions de libre-échange... Nous sommes tellement réduits aux dernières extrémités que tout le monde doit voir qu’avec un pas de plus on détruirait entièrement l’industrie*²⁵.

²⁴ Ibid., p. 179, lettre 105.

²⁵ Ibid., p. 192, lettre 121.

La Compagnie d'Alès commence à ressentir des difficultés, l'ambiance dans l'usine devient de plus en plus tendue à cause des problèmes dans la production : les rails qui sortent de la forge sont défectueux, il y a des criques, on note des rebuts importants. La fabrication est détestable, constate le jeune ingénieur Charles Benoist ... *elle amène de l'irritation de la part de tout le monde. Je ne sais comment faire entendre raison à chacun ... le plus raisonnable est peut-être M. Constantin*²⁶.

Puis, en janvier 1860, un traité de libre-échange entre la France et l'Angleterre fut signé. La suppression des barrières douanières amena sur le marché des produits moins chers et de meilleure qualité. Mais, dans le cas, des usines d'Alès, la difficulté constante de trouver des minerais de bonne qualité et le coût du transport très élevé empêchaient d'abaisser le prix des rails pour faire face à une concurrence de plus en plus rude. C'est seulement après une augmentation des prix des produits anglais que l'on put reprendre la production, malheureusement sans large perspective d'avenir. De surcroît, les gisements locaux de minerais de Palmesalade étaient épuisés. Il fallait chercher le minerai de plus en plus loin : en Espagne, dans les Pyrénées, dans l'Île d'Elbe, en Sardaigne, en Algérie, ce qui entraînait des frais de transport très élevés. De plus, comme l'écrivait Benoist d'Azy, *les minerais riches sont difficiles, les pauvres et purs, trop chers s'ils viennent de loin...* Le bon fonctionnement d'un haut-fourneau ne peut être assuré que par un dosage exact de composants de qualités. Les mauvaises matières premières donnent des mauvais rails et, de surcroît, le procédé thermique peut abîmer le fourneau. L'expérience de Constantin en géologie, sa connaissance des propriétés des minerais furent très utiles pour limiter les dégâts. Il avait en effet écrit dans la revue scientifique de la prestigieuse Société de l'Industrie Minérale, dont il était l'un des premiers adhérents, un article important sur la réparation des hauts-fourneaux²⁷.

À cette situation difficile concernant la production et le débouché qui obligeait à calculer les frais et les revenus au franc près pour être compétitif, s'ajoutait encore une défaillance du côté de l'administration. La position du jeune Benoist d'Azy n'était pas encore réglée. Il aspirait à un poste plus important auprès de l'administrateur général. Or, le conseil d'administration, dont quelques notables locaux, insistait sur une réorganisation structurelle et proposait, entre

²⁶ Ibid., p. 188, lettre 115.

²⁷ C. Czyszkowski, *Note sur des accidents de hauts fourneaux*, in Bulletin de la Société de l'Industrie Minérale, 1858-1859, p. 559-571.

autres, de déplacer le bureau commercial de Paris à Nîmes. Charles voit derrière ces suggestions une *attaque de nos adversaires protestants*. Il écrit à son père qu'ils [les protestants] ... *veulent avec leur esprit de domination excessif avoir la haute main sur notre affaire. Et encore ... Je vois malheureusement que les protestants qui sont en grand nombre détenteurs de nos actions agissent contre nous avec violence et ils entourent bien ceux de nos employés sur lesquels ils ont de l'action. Je sais qu'ils vantent beaucoup Constantin qui est plus protestant que catholique*²⁸. Cette opinion n'est pas étonnante ; elle correspond à celle de son père, dans sa jeunesse un fervent ultramontain, un ami très proche du premier Lamennais²⁹. Mais dans ce conflit plus ou moins fondé, et assurément plus professionnel que confessionnel, Benoist d'Azy- père professe avant tout les règles de l'intérêt économique. Car, dans cette région, même dans l'atmosphère d'anti-protestantisme qui avait surgi dans la France du XIX^{ème} siècle, pouvait-on raisonnablement faire des affaires sans coopérer avec les protestants qui représentaient 30% de la population du Gard et étaient très impliqués dans l'économie régionale ?

Or les problèmes économiques soulevés par le conseil d'administration étaient sérieux. En effet, des rails en acier, bien plus résistants que les rails en fer, produit principal d'Alès, étaient entrés sur le marché. Le nouveau procédé qui permettait de les produire, le procédé Bessemer, exigeait des millions d'investissement, que le conseil d'administration de la compagnie d'Alès n'était pas prêt à dépenser. Benoist d'Azy, qui avait prévu les difficultés de rester en bonne position sur le marché de rails de fer, propose : *faisons de la houille ... ne sacrifions pas la production du fer, mais ne cherchons pas à l'accroître*³⁰. C'est ainsi que la Compagnie d'Alès commença à se préoccuper de ses mines de houille et orienta sa production vers les fers marchands.

C'est dans ce climat qu'arriva l'an 1863. Une nouvelle venant de l'Est suscitait une grande émotion parmi les Polonais de la région : en Pologne, une nouvelle insurrection contre la Russie venait d'éclater. Un office religieux

²⁸ Op. cit., R. Locke, *Les fonderies* ...p. 239, lettre 220.

²⁹ Michèle Sacquin, *Entre Bossuet et Maurras, L'antiprotestantisme en France de 1814 à 1870*, édit. École des Chartes, 1998, p. 310 ; L. Le Guillou, *Un fidèle ami de Lamennais, le Comte Benoist d'Azy, lettres inédites de Benoist d'Azy à Lamennais (1825-1833)*, [in :] *Annales de Bretagne*, année 1966, p. 363-444.

https://www.persee.fr/doc/abpo_0003-391x_1966_num_73_3_2362. [accès 19.02.2021].

³⁰ Op. cit., R. Locke, *Les fonderies*... p. 226.

à la cathédrale de Nîmes rassembla une foule au comble de l'inquiétude et de l'espoir. Après quoi, le poète Jean Reboul³¹, le célèbre boulanger de Nîmes dont Lamartine avait découvert le talent, composa une paraphrase en vers français de l'hymne chanté au cours de cette cérémonie : *O Dieu qui si longtemps, dans sa lutte guerrière, fut de notre Pologne et le guide et l'appui ...* Les Polonais qui travaillaient dans la fonderie – Vincent Dolanowski, François Krysiewicz, Hippolyte Zalewski³² et Constantin, lui aussi, étaient même prêts à partir au pays pour se battre. Constantin était toujours resté sensible à la cause polonaise. Depuis 1832, il adhérait à la Société Démocratique Polonaise ; il était même le secrétaire de la section de Montpellier et fut plusieurs fois candidat à la Centralizacja, l'équivalent du bureau de cette association. Néanmoins, un départ vers la Pologne aurait été pure folie, ni ses obligations de travail et de famille, ni sa santé souvent chancelante ne le permettant.

L'année 1866 marquera la famille de Constantin de l'épreuve d'une double disparition. En janvier décède subitement le patriarche de la famille, David Beau, le père d'Elisa, pourtant encore en pleine activité professionnelle ; en juin, c'est leur plus jeune enfant, Sébastien, qui est fauché par l'épidémie de choléra dans sa onzième année. Pour Constantin, père de famille de cinquante ans passés, la mort de son jeune fils était difficile à supporter. Stephen et Gustave, ses deux fils de 18 et 17 ans, visaient déjà l'École des Mineurs de Saint-Etienne. Emma, sa fille unique, était élève dans une pension protestante à Nîmes. Toujours très intéressée par le travail de son cher papa et soucieuse de sa santé, elle écrivait : *Est-ce-que les fourneaux sont encore éteints ? J'espère que non, car il est bien pénible pour toi de passer les nuits dehors surtout avec ce temps froid.* Pour faire plaisir à son père, et pour souligner ses progrès linguistiques, elle écrit de temps en temps quelques phrases en polonais et en anglais. Ses lettres expriment des relations privilégiées entre le père et sa fille : *il me semble que je vois mon cher papa se promener de long en large au jardin, regarder les progrès des plantes ... Et plus encore... il me tarde bien de voir fumer les fourneaux, d'entendre chanter*

³¹ Jean Reboul, né le 23 janvier 1796 à Nîmes et mort le 28 mai 1864 dans la même ville, est un poète, homme politique et personnalité populaire dans le milieu culturel français. L'intégralité de la paraphrase de *Boże coś Polskę...* est inséré dans *Lettres de Jean Reboul de Nîmes*, édit. Michel Lévy, Paris, 1866, p. 279-81.

³² Les données proviennent de certains actes EC des AM Alès : V. Dolanowski travaillait au bureau, Krysiewicz était chauffeur des hauts-fourneaux ; AD Gard 4M394 lettres de 1836 et 1837 du sous-préfet d'Alès pour soutenir les subsides aux Polonais employés aux Forges d'Alès : H. Zalewski était apprenti, Stanislaw Dollinger était employé au bureau en 1836-1837.

Rossetti... me promener au bras de mon cher papa... ne vas pas t'effrayer, il est rare que je me livre à ces mélancoliques pensées, cher papa. Les parties de ses lettres adressées à sa mère étaient tout autres ... des linges, son rhume si pénible, son chapeau qui ne va pas comme il faut, une visite chez la chère cousine Lydie, le mariage de mademoiselle Lortal, bref des affaires de femmes et toujours cette question de la sante de son père qui lui fait de la peine³³.

A la fin de 1866, Constantin va en Westphalie pour voir le fonctionnement d'une nouveauté : un appareil de chargement de haut-fourneau et de prise de gaz. Le Conseil d'administration accepte sa bonne opinion sur cet engin, mais l'achat est problématique. En effet, les contrats de vente de rails les plus récents contiennent une nouveauté : la garantie sur le produit pour cinq ans. Ainsi les rails défectueux fournis au PLM doivent être remplacés aux frais d'Alès. En 1867, la compagnie accuse une perte d'à peu près 200 000 francs. Il n'y a donc aucun dividende, ni en 1866, ni en 1867. Le mécontentement des actionnaires est évident. Ils reprochent aux Benoist d'Azy un mauvais jugement des affaires, un manque de coordination des services dans l'usine et surtout des dépenses énormes pour le forage d'un nouveau puits de mine à Malbosc qui n'a pas produit l'effet attendu. Quelques ingénieurs, parmi eux, Constantin, se joignirent à cette opinion³⁴. Dans cette situation, l'Assemblée Générale de 1867 exige de confier la direction de l'usine à une personne compétente, capable de manier les hommes et la production dans les conditions nouvelles et difficiles. Le jeune Benoist n'était pas apte et ne voulut pas prendre cette responsabilité. Toujours obsédé par la divergence confessionnelle, il écrivait ... *je sens que je serai très fort attaqué par nos adversaires protestants du Gard.* La candidature de Constantin n'était pas prise en considération, d'ailleurs Benoist d'Azy-père juge qu'il... *n'en a ni l'énergie ni la capacité*³⁵. Le conseil d'administration accepte comme directeur de l'usine M. Brabant, un Belge, ancien élève de l'École Centrale de Paris, avec 12 000 francs d'appointement, logé, éclairé et chauffé, et avec une part sur les bénéfices de la forge sans préciser de chiffre³⁶. La coopération entre le nouveau

³³ Les extraits de lettres d'Emma proviennent des archives de la famille Rostain.

³⁴ Op. cit., R. Locke, Les Fonderies ... p. 85.

³⁵ Ibid., p. 234, lettre 209.

³⁶ Archives Nationales du Monde de Travail (ANMT) 100-AQ-9-0028,29,30 : compte-rendu du conseil d'administration du 9 février 1867. Dans les comptes-rendus, on trouve les salaires annuels de certains postes de travail dans la Compagnie Les Fonderies et Forges d'Alès : Directeur-gérant et son adjoint – 40 000 francs entre eux deux, plus 10% des bénéfices, directeur d'usine – 12 000 francs, plus des bénéfices, les chefs de différents services – de 3000

directeur et Constantin n'est pas bonne, à tel point qu'après quelques mois, le conseil d'administration décide, en raison des difficultés assez grandes, de mettre M. Constantin au service des minerais. M. Clément a accepté le service des fourneaux mais sans responsabilité, et se bornant à exécuter les ordres de M. Brabant. Ainsi, après quinze ans consacrés à apprivoiser ces hauts-fourneaux, Constantin revient aux minerais³⁷. M. Brabant restera encore un an à l'usine, puis sera licencié en 1869.

Dans la Compagnie, la réorganisation du travail est liée à l'abandon progressif de la production de rails. À Rochebelle et à Tréllys, on exploitera désormais plus de charbon pour le commercialiser. Il fallait donc moderniser et baisser les coûts du transport du minerai entre les mines et l'usine. Au début de l'année 1869, la décision fut prise de construire un pont sur le Gardon et une ligne à voie étroite longue de 2 km pour relier la mine de Rochebelle à l'usine et à la gare marchande de Tamaris³⁸. Malheureusement, ni dans les lettres, ni dans les comptes-rendus, on ne trouve pas d'information indiquant la position de Constantin dans ce chantier. Sa participation à la construction du pont est seulement évoquée dans l'éloge funèbre de Constantin rédigé par Jacques Malinowski. Ce dernier travaillant à l'époque au collège d'Alès, l'information peut être considéré comme fiable³⁹. Le pont paraît être terminé à la fin du mois de juin 1870. Le 11 mai, Emilien Dumas, l'ami de Constantin reçut une brève missive : *Une terrible catastrophe vient de frapper notre famille. Mon cher beau-frère Constantin est mort après une maladie de quelques heures. Inutile de vous exprimer notre désolation. Signé Eugène Beau*⁴⁰.

Rapport du Conseil d'Administration du 13 mai : *Le courrier d'Alès d'aujourd'hui annonce la mort de M. Constantin qui a succombé à un appauvrissement de sang. Son service a été pris par M. Glorieux...*⁴¹

Constantin est enterré au cimetière d'Alès dans le carré protestant, dans le caveau de la famille de David Beau, le père d'Elisa. Ce qui reste de la plaque de marbre laisse à la lecture les mots : *Ingénieur, – logne, pour Pologne, et 1870*, l'année de son décès, et en polonais, *Pracy et Panie*. Ces quelques mots témoignent de la vie de Constantin et de son origine. Une poignée de terre polonaise provenant

à 5000 francs, docteur Lipinski – 2700 francs, les instituteurs à l'école de Rochessadoules (Les Frères de la Doctrine Chrétienne) – 600 francs, plus des allocations.

³⁹ Bibliothèque Polonaise à Paris, BPP, *Annales de la Société Historique et Littéraire à Paris, 1873-1878, chapitre Les défunts en exil*, p. 261.

⁴⁰ AD Gard, 97J4, fonds Emilien Dumas, correspondance.

⁴¹ ANMT 100-AQ-9-0159,0160 de 13 mai 1869, 9-0168 de 21 juillet 1870, pour la première fois apparaît dans les documents de l'usine le nom *Czyszkowski*.

de son village natal a été déposée, il y a quelques années, par François Rostain, son héritier français. Le fils aîné de Constantin et d'Elisa, Stephen, suivit la même voie que son père : l'École des Mines de Saint-Etienne et la géologie. Dans sa vie professionnelle, il s'intéressa aux veines métalliques des Pyrénées, d'Espagne, d'Algérie, de l'Oural et d'Afrique du Sud. Ses livres sont une référence. Décédé sans descendants en 1920 à Nîmes, il fut enterré au cimetière protestant. Son frère Gustave, ingénieur civil des mines, de santé très fragile, selon les archives familiales, passa la majeure partie de sa vie dans une institution à Montpellier, où il décéda en 1893.



Photo 7. Stephen CZYSKOWSKI dans l'uniforme de l'École des Mineurs de Saint-Étienne



Photo 8. Emma CZYSKOWSKA en 1871

Emma épousa un colonel d'artillerie, Albin Rostain, en 1874, un an après la mort de sa mère ; c'est par son arrière-petit-fils, François, que nous avons eu accès aux archives familiales. Emma, la fille adorée de Constantin, décéda en 1885 ; elle n'avait que 34 ans. Elle avait toujours entretenu des relations chaleureuses avec sa tante Antonina, la sœur de Constantin, qui avait rejoint son frère en France en 1858. Antonina Czynskowska décéda à Nîmes en 1878⁴².

⁴² Bulletin polonais littéraire, scientifique et art. /association des anciens élèves/ Nr 54, p. 19, Nr 55, p. 43, Nr 41, Nécrologie ; La *nouvelle émigration* polonaise (après les mouvements insurrectionnels en 1846, 1848 et 1863) amena en France les cousins de Constantin : Stanisław

Les enfants d'Emma et d'Albin sont les seuls héritiers de Constantin. Raoul devint métallurgiste comme son grand-père et dirigea les fonderies et forges de Ria dans les Pyrénées-Orientales. Jeanne, épouse du docteur Devèze d'Uzès, décéda très jeune. Des fils d'Emma, Raoul et Edmond, sont issus notamment des militaires : trois généraux de brigade, douze colonels, tous décorés de la Légion d'Honneur : trois commandeurs, six officiers, trois chevaliers !

Deux ans après la mort de Constantin, un Polonais élève externe de l'École des Mines de Paris, Adam Chodźko, vint aux Forges de Tamaris pour effectuer son stage d'études. Il y retournera en 1874 et travaillera pendant cinq ans comme ingénieur des mines. Après la mort prématurée de sa femme – elle avait 26 ans – il démissionne et, peu de temps après, émigre aux Etats-Unis où il créera la souche californienne de la famille Chodźko. Mais c'est déjà une autre histoire⁴³.

À Alès, sur le pont qui se souvient du temps de Constantin, en 1965, Costa-Gavras a tourné des scènes de son film *Un homme de trop*, d'après le roman de Jean-Pierre Chabrol. Puis en 1976, une terrible inondation a emporté la partie basse de l'ouvrage, mais le pont de Constantin, suspendu entre la rive des mines et la rive des forges, a résisté. Aujourd'hui, il n'en reste plus qu'une passerelle qui ne sert à personne, les mines de Rochebelle ayant disparu depuis longtemps. Quant aux Forges de Tamaris, hautement spécialisées dans la production de lourdes pièces d'acier au XX^{ème} siècle, elles ont dû éteindre leurs fours en 2013.

Le paysage industriel de la région n'est plus. Il n'en reste qu'un chevalement de mine et quelques traces de la métallurgie. Pour ce qui concerne Constantin Czyszowski, le seul souvenir matériel qui nous reste est ce bout de plaque funéraire au cimetière d'Alès. L'évocation de sa mémoire nous amène à espérer que cette plaque pourra retrouver sa forme initiale et témoigner de la présence d'un insurgé polonais dans les Cévennes.

Czyszowski (1814-1889) instituteur à l'école polonaise des Batignolles ; AD Gard 4M1830 et Richard Czyszowski, demi-frère de Stanislas. Après son arrivée en France, Richard Czyszowski (1842-1893) étudie la pharmacie à Montpellier, a travaillé temporairement à la pharmacie Puech à Lasalle (Gard) puis à Perpignan. En 1871 émigre en Uruguay et décède à Montevideo, in « The Post-Rider » N°34, pp. 82,83 ; <https://ufdc.ufl.edu/UF00076781/00034> [accès 4.4.2020].

⁴³ ANMT 100-AQ-10-0047,48,65,82,103-106,130,150,155,162,185, 195-198.

201,202,212,222,231,278 ; Jean-Philippe Passaqui, *Les voyages forment l'ingénieur. Les houillères du Centre-Midi de la France (1851-1873)*, Classiques Garnier, 2015, p. 455-460 ; Chodźko Adam (1847-1923), le fils aîné d'Alexandre Chodźko et de la comtesse Hélène Dunin-Jundziłł. Alexandre était écrivain et ethnologue orientaliste polonais, diplomate, professeur au Collège de France.

Remontons maintenant le temps. Car nous ne pouvons pas conclure l'histoire de notre métallurgiste cévenol en laissant dans l'oubli ses grands-parents maternels. Gabriel-Antoine de Verny et Barbara Sébastienne Plunkett de Dunsany étaient Français, tous deux nés en Lorraine. Quel destin les amenait en Pologne ? Cette question nous a poussés à effectuer une petite investigation, d'autant plus que le patronyme de Barbara nous semblait particulier ; si le nom de Verny a une consonnance française, on ne peut pas en dire autant de Plunkett ou Dunsany. Qui était Barbara, cette étrangère, devenue la grand-mère de Constantin, notre métallurgiste cévenol ?

Selon l'arbre généalogique, très détaillé et ramifié, élaboré par les descendants de la famille Czyszkowski⁴⁴, le père de Gabriel, Nicolas-Antoine Chevalier, baron de Verny (1709-1768), était avocat et conseiller du souverain de Lorraine, c'est-à-dire du duc Stanislas Leszczyński.



Photo 9. Gabriel-Antoine comte VERNY
1745-1813
Miniature peinte en Lorraine,
Musée National de Cracovie.



Photo 10. Barbara de VERNY
née Plunkett 1753-1808
Miniature peinte en Lorraine,
Musée National de Cracovie.

Ses deux fils : Gabriel-Antoine de Verny (1745-1813) et Nicolas-Antoine de Verny-Géraud (1759-1808), étaient officiers. Après le rattachement de la Lorraine à la France, Gabriel passa au service de l'impératrice Marie-Thérèse d'Autriche, le lieutenant Nicolas restant dans l'armée française. En 1770, ou

⁴⁴ Op. cit., *Maison Chevalier de Verny*.

peut-être un peu plus tard, on les retrouve tous les deux en Pologne. Le pays était alors en pleine guerre civile ; une partie des nobles polonais, les confédérés de Bar, s'opposait à Stanisław August, le roi réformiste, mais qui était sous la coupe de la tsarine Catherine la Grande. Nicolas était-il parmi les six cents militaires Français⁴⁵ recrutés par Marcin Lubomirski pour soutenir les confédérés dans région de Cracovie ? Était-il accompagné par Antoine Charles de Vioménil, son ancien camarade de l'école des cadets de Lunéville, ou bien par le colonel Charles François Dumouriez, alors envoyé en mission secrète ?

Quant à Gabriel, il est très probable qu'il soit venu en Pologne en 1769-1770 quand les Autrichiens ont annexé la région montagneuse de Spis, ou bien deux ans plus tard, pendant le premier partage de la Pologne. Mais nous ne pouvons que le supposer, car nous n'avons trouvé aucun document expliquant les circonstances de sa venue en Pologne. Quoi qu'il en soit, Gabriel et Nicolas de Verny s'installèrent dans le sud de la Pologne. En 1781, Gabriel retourna en Lorraine pour se marier à l'église de Metz avec Barbara qu'il amena à Skowronów, un petit village proche de Potok Złoty, siège du majorat du comte Krasieński-Corvin. C'est là qu'en 1782 naquit Caroline, la mère de Constantin. Elle fut solennellement baptisée à l'église de Potok en présence de sa tante, la comtesse Anne Plunkett de Dunseny, du comte Joachim Tarnowski, du comte François Wodzicki et de son épouse Sophie, la comtesse Krasieńska.

Les deux sœurs, Barbara et Anne Plunkett, étaient issues de la famille jacobite irlandaise de Barthélémy Plunkett, baron Dunsany, réfugiée en 1690 en France, par suite de son attachement au roi Jacques II Stuart. Barbara était parmi les quatre jeunes filles de la noblesse irlandaise admises à la prestigieuse Maison Royale de Saint-Louis à Saint-Cyr, tandis qu'Anne était admise à la Maison Royale de l'Enfant Jésus, deux institutions fondées par Louis XIV sur l'initiative de Madame de Maintenon⁴⁶.

⁴⁵ J. Krasicka, *Kraków i Ziemia Krakowska wobec Konfederacji Barskiej (Cracovie et sa région face à la Confédération de Bar)*, préface de Wł. Konopczyński, Kraków 1929 p. 67-140, [in :] Biblioteka Krakowska N°68.

<http://dlibra.umcs.lublin.pl/dlibra/docmetadata?id=7467&dirids=10&tab=> [accès 05.02.2021]

⁴⁶ A. Plassiart, *Une branche d'une grande Famille Irlandaise, devenue Lorraine et Française : Les Plunkett* [in] *Les cahiers lorrains*, N°2 avril 1957, Metz, p.36-39 ; P. Clarke de Dromantin, *Les réfugiés jacobites dans la France du XVIII^{ème} siècle : l'exode de toute une noblesse « pour cause de religion »*, Presses Univ. De Bordeaux, 2005, p. 99, 101, 102.

⁴⁷ André Mokronowski (1713-1784) général polonais formé dans l'armée française et général français depuis 1754, homme politique, partisan du roi Stanisław Leszczyński, adversaire du roi Stanisław-August Poniatowski, député aux Diètes. Orateur et habile négociateur, après la

En 1783, nous trouvons la famille de Gabriel et Barbara à Jordanowice, chez le voïvode de Mazovie, André Mokronowski⁴⁷ et sa femme, la princesse Isabella veuve Branicka. Ce très beau manoir de Jordanowice, dont le maître fut ancien mousquetaire et prestigieux agent français du *Secret du Roi*⁴⁸, était également une résidence officieuse de la diplomatie française, attirant la haute société française et maçonnique de Varsovie⁴⁹. La même année, à Jordanowice vint au monde Leopold-Antoine, le fils aîné de Gabriel et Barbara. Son baptême à l'église de Grodzisk-Mazowiecki fut honoré par la présence du primat de Pologne, le prince Michel Poniatowski, et celle de la princesse veuve Branicka, respectivement frère et sœur du roi Stanisław August. L'année suivante, la famille de Gabriel et Barbara demeure à Lutobrok, dans un village mazovien du district de Pułtusk où les trois enfants suivants viennent au monde. Lutobork, qui venait d'être confisqué aux Jésuites⁵⁰, mais remis à la disposition de l'évêque de Płock, autrement dit du prince Primat Poniatowski, devint ensuite la propriété du baron Gabriel de Verny. Il est possible, comme le suggère le général Rostain, que Gabriel l'ait acquis du prince primat, ou bien du roi lui-même.

En 1785, Gabriel fut nommé chambellan du Roi, comme son frère Nicolas ; deux chambellans de plus, parmi quelques dizaines de gentilshommes portant

chute de Confédération du Bar, il se rallie à la politique de Stanislaw-August. À partir de 1775, membre du Conseil Permanent Gouvernemental, fondateur de loges maçonniques en Pologne, élu en 1784 Grand Maître du Grand Orient Polonais.

⁴⁸ *Secret du Roi*, était un réseau de la diplomatie parallèle de Louis XV créé en 1746, lors de l'affaire de Pologne, lorsque le parti pro-français souhaita offrir la couronne polonaise à Louis-François de Bourbon, prince de Conti. Le réseau était strictement cloisonné, à vocation européenne et poursuivant des objectifs à long terme. Successivement dirigé par le prince de Conti, Jean-Pierre Tercier, ancien secrétaire de l'ambassadeur de France en Pologne, Charles-François de Broglie ancien ambassadeur en Pologne. Son existence n'est révélée que quelques jours avant la mort de Louis XV en 1774. Son agent, l'un de plus ancien et le mieux payé, 20 000 livres/an, était André Mokronowski, Ch-Fr. Dumouriez cité dans ce texte était aussi agent du Secret du Roi. Gilles Perrault, *Le Secret du Roi*, T. 1,2,3 Fayard, 1993 ; J-L. Vieillard, *Le Secret du Roi, tentative de bureaucratisation des services secrets, in Perspectives internationales, janvier 2012, n° 1, p.151-160.*

⁴⁹ *St. Malachowski-Lempicki, Wykaz polskich łóz wolnomularskich oraz ich członków w latach 1738-1821 (Répertoire des loges maçonniques polonaises et de leurs membres dans les années 1738-1821).* Voir aussi op. cit. Général Pierre Rostain, *Maison Chevalier de Verny*, p.21, 32. Gabriel-Antoine de Verny était initié à la loge *Le Bouclier du Nord*, sous le n° 129 ; plus tard son fils Leopold, devenu officier du Duché de Varsovie, sera initié à *Astrea* en 1819.

⁵⁰ M.M.Grzybowski, *Administracja diecezjalna za czasów biskupa płockiego M.J. Poniatowskiego (1773-1785) (L'administration du diocèse de Plock à l'époque de l'évêque M.J. Poniatowski 1773-1785)*, Studia Płockie N°5, 1977, p. 136-138. <https://docplayer.pl/58997421-Administracja-diecezjalna-za-czasow-biskupa-plockiego-m-jponiatowskiego.html>. [accès 6.02.2021].

cette clé distinctive liée à une fonction d'ailleurs purement symbolique. Dans une lettre de Barbara au roi, datée de la même année, elle demande ... *que le titre ou grade dont Sa Majesté veut bien honorer mon mari ne soit pas dans le militaire, parce qu'il perdrait la pension qu'il tire de S.M. Impériale (Marie-Thérèse) qui leur fait une petite douceur... donc si mon mari pouvait être attaché à la personne de S.M... son zèle et l'amour, comme le mien, ne peut se témoigner qu'en faisant des vœux au Ciel qu'il conserve encore de longues années un règne si doux et bienfaisant*, ce qui explique bien la provenance du titre de chambellan de Sa Majesté⁵¹.

Quelques années plus tard, en 1792, Gabriel obtint l'indigénat, c'est-à-dire la preuve de son identité polonaise, qui lui fut accordée par la Diète Quadriennale⁵². Devenir citoyen polonais était une affaire sérieuse : il fallait le mériter, avoir une recommandation et s'acquitter d'obligations juridiques. Gabriel réussit parfaitement à remplir les conditions exigées en donnant les preuves de sa noblesse, confirmée par quatre blasons, de la volonté de demeurer en Pologne, d'être propriétaire d'un important domaine. Il prêta serment de fidélité au roi devant un chancelier d'état, ce que lui enleva la nationalité française. Il lui restait à payer 1000 zlotys rouges pour avoir le tampon sur le fameux diplôme d'indigénat, mais le délai de paiement arriva juste après un nouvel arrêté de la Diète de Grodno de 1793 qui supprimait cette obligation⁵³.

Après le troisième partage de la Pologne, pour éviter la rigueur de l'autorité prussienne à Lutobork, Gabriel acheta le village de Młodocin Mały, dans le district de Radom, dans la partie du territoire polonais annexée par l'Autriche, et s'y installa. C'était juste dans le voisinage de Klwaty, un domaine de la famille Czyszkowski, ce qui explique le mariage des enfants de ces deux familles, Leonard et Caroline – les parents de Constantin. Vers 1795, le couple Gabriel et Barbara divorça. Le sort ultérieur de Barbara est inconnu, mais elle

⁵¹ op. cit., *Maison Chevalier de Verny*, p.124.

⁵² Varsovie, Archives centrales des actes anciens, AGAA *Księgi Spraw Publicznych (Kancelarskie) Metryki Koronnej 1735-1794 (Registres des Affaires Publiques (Chancellerie) de l'État Civil de la Couronne 1735-1794)*, cote AGAD, MK PL_1_4_4-98, p. 0301-0306, http://agadd.home.net.pl/metrykalia/4/4/sygn.%2098/pages/PL_1_4_4-98_0301.htm.

⁵³ T. Szulc, *Praktyka indygenacyjna w szlacheckiej Rzeczypospolitej w swietle konstytucji sejmowych i instrukcji sejmikowych w latach 1588-1793 (La pratique de l'indigénat dans la République nobiliaire à la lumière des constitutions des diètes et des instructions des diétines dans les années 1588-1793)*, [in :] *Studia Prawno-Ekonomiczne*, T. CXV, 2020 pp. 110-131, <http://czasopisma.ltn.lodz.pl/index.php/Studia-Prawno-Ekonomiczne/article/view/981/891> [accès 10.02.2021].

n'a probablement pas quitté Lutobork. Gabriel s'est remarié en 1797 et après la mort de sa deuxième femme, Katarzyna Trzcińska, il passa paisiblement son grand-âge dans la maison de son gendre Leonard où il décéda en 1813, avant la naissance de son petit-fils Constantin.

Le premier recensement effectué en Pologne en 1792 indiquait que dans le village de Bolęcín, en Silésie, juste à la frontière autrichienne, habitait Nicolas-Antoine de Verny-Géraud, âgé de 32 ans, cité sur la liste en première ligne, suivi par sa sœur Rosalie et ensuite par Vincent et Petronela Borzęcki et leurs enfants⁵⁴.

Comment est-il devenu propriétaire d'un tel domaine ?

Dans une revue polonaise de bibliothécaires publiée en 1929, on trouve une notice intitulée *Une papeterie de Kościelec Śląski* qui, au premier coup d'œil, n'a rien de commun avec notre question, comme cette revue elle-même, d'ailleurs⁵⁵. Cependant, nous y lisons que Kościelec avec ladite papeterie et les villages avoisinants : Piła, Pogorzycza et Bolęcín, dans les années 1766-1786, furent la propriété d'Alexandre Szembek qui la vendit en 1786 à Vincent Borzęcki pour 200 000 zlotys polonais. La femme du nouveau propriétaire était Pétronelle de Fihauser, la fille du staroste de Muszyna, une ville polonaise alors annexée par l'Autriche. Monsieur Vincent mourut en 1794. Or, en 1797, sa veuve épousa le baron Nicolas de Verny et lui céda l'usufruit des biens laissés par son mari défunt, grâce à quoi le baron devint le propriétaire légal d'un important domaine. Auparavant, le 11 novembre 1790, la Diète Quadriennale lui avait accordé l'indigénat polonais⁵⁶. Pour obtenir l'indigénat, il fallait - entre autres - être propriétaire d'un bien sur le territoire polonais d'une valeur d'au moins 200 000 zlotys ou bien l'acheter dans un délai de 3 ans. Nicolas remplissait les conditions exigées, comme son frère le fera deux années plus tard : par son mariage avec la veuve Pétronelle Borzęcka, il était devenu propriétaire terrien. La commission financière de la Diète le dispensa de la taxe de tampon, parce qu'il avait amené avec lui dix familles d'agriculteurs étrangers et les avait installés en Pologne, ce qui était bien vu dans un pays qui avait besoin d'hommes. Nicolas-Antoine de Verny-Géraud décéda le 8 mai 1808 et fut enterré à Cracovie dans une somptueuse tombe construite à l'initiative de sa sœur Rosalia Raczyńska. Après la mort du

⁵⁴ Op. cit., *Maison Chevalier de Verny*, p.25, scan de feuille de recensement en 1792.

⁵⁵ W. Budka, *Papiernia w Kościelcu Śląskim (L'usine de papeterie de Kościelec Śląski)*, [in :] *Przegląd Biblioteczny*, wyd. Związku Bibliotekarzy Polskich, rocznik III zeszyt 1, styczeń-marzec 1929, Kraków, p. 30-34.

⁵⁶ Volumina Legum, T. IX, CCVIII p. 192, CCXII p. 193, CCXIV p. 501.

baron, Pétronelle renonça à l'usufruit et céda tout le bien à sa fille issue de son premier mariage, qui s'était mariée à Franciszek Szembek. Kościelec et le reste des biens, y compris la papeterie, retournèrent donc dans les mains de la famille Szembek. La notice ne dit rien sur d'autres éventuels héritiers.

Conclusion

Parmi la vingtaine de Polonais, élèves titulaires de l'École des Mineurs de Saint-Étienne dans les années 1835-1850, Constantin Czyszkowski, insurgé de Novembre 1830, fut noté comme le meilleur et le seul qui ait obtenu un Brevet de 1ère classe. Élevé dans une famille polonaise, il était imprégné de culture française par sa mère et par ses grands-parents. Son excellente connaissance de la langue française lui permit rapidement d'entrer dans la haute société alsacienne et d'y trouver une grande considération. C'était un homme d'esprit ouvert, pondéré et tolérant, sachant atténuer les tensions basées sur le conflit entre catholiques et protestants qui surgissaient dans son environnement professionnel. Loin des yeux, près du cœur, cette maxime s'applique parfaitement à Constantin, lui qui, tout au long de sa vie, montra un attachement profond à la Pologne. Sa fille Emma, puis ses enfants, petits et arrière-petits-enfants ont conservé cet attachement : le général Pierre Rostain avec son fils François sont allés en Pologne chercher les traces de leur ancêtre lointain. L'histoire passionnante de ses grands-parents nous amène en Irlande à l'époque des Jacobites, en Lorraine de Stanislas Leszczyński et au service top Secret du Roi...au XVIII^{ème} siècle. Quant à la vie professionnelle du métallurgiste Constantin, elle illustre un rêve de sidérurgie cévenole de grande envergure qui ne s'est jamais entièrement réalisé.

PIOTR DASZKIEWICZ

Institut d'Histoire des Sciences PAN – Varsovie

QUELQUES SOUVENIRS DES NATURALISTES POLONAIS À PARIS

Pour les naturalistes polonais du XIX^{ème} siècle, Paris était une véritable capitale scientifique. En effet, l'occupation étrangère et les répressions politiques et culturelles que subissait alors la Pologne la privait de ses propres institutions scientifiques. La censure, la fermeture des écoles, l'interdiction de l'activité des sociétés savantes, les pillages à répétition des collections scientifiques par les autorités tsaristes rendaient le travail scientifique très difficile. Pour une grande partie de la science polonaise, il n'y avait alors que deux façons d'assurer la formation et la poursuite des recherches scientifiques : soit en s'exilant, soit en entretenant des relations directes avec des institutions étrangères et plus particulièrement avec les institutions françaises, tant publiques comme le Muséum National d'Histoire Naturelle, que privées, comme la Maison Verreaux¹. Les botanistes, les zoologistes et les géologues de la célèbre école naturaliste de Vilnius-Krzemieniec, les zoologistes du Cabinet Zoologique de Varsovie, les naturalistes de Cracovie, les voyageurs polonais en Amérique du Sud, presque tous passèrent une partie de leur vie à Paris.

Cependant, seuls quelques tombeaux de naturalistes polonais existent en France. Cela s'explique par la façon dont s'est déroulée leur carrière. Ainsi, les Polonais qui, après une période parisienne, se rendirent en Amérique du Sud, furent enterrés dans des pays lointains devenus pour eux leur seconde patrie. Notons au passage que le tombeau de Ignacy Domeyko² au Chili, ainsi que ceux de plusieurs ingénieurs et scientifiques polonais au Pérou, ont été très bien entretenus grâce aux efforts conjoints des autorités locales et des institutions de la République Polonaise. C'est pourquoi, en France, ne se trouvent que quelques tombeaux de naturalistes polonais. Aleksander Babiński³,

¹ P. Daszkiewicz, *W cieniu Maison Verreaux : Paryż polskich przyrodników-kolekcjonerów*, Warszawa 1997, p. 1-93.

² Ignacy Domeyko (1802-1889), géologue et minéralogiste, insurgé de 1830-31, ami d'Adam Mickiewicz. En France, il étudia à l'École des mines et au MNHN. A partir de 1838, il s'installa au Chili et devint l'un de plus importants explorateurs de la nature de l'Amérique du Sud. Il fut nommé recteur de l'Université de Santiago.

³ Aleksander Babiński (1823-1899), ingénieur géologue et naturaliste, insurgé de 1848

connu pour ses travaux en France et au Pérou, est enterré à Montmorency avec ses fils, le célèbre neurobiologiste Józef⁴ et Henryk⁵, géologue, ingénieur des mines qui travailla sur les gisements d'or en Guyane française, célèbre surtout pour ses guides gastronomiques écrits sous le pseudonyme d'Ali-Bab. Dans le même cimetière reposent deux grandes dames de la vulgarisation des sciences naturelles, les savantes et journalistes, correspondantes de *Kronika Warszawska*, Zofia Węgierska⁶ et Seweryna Duchńska⁷. Jean Dybowski⁸ a été inhumé au

en Grande Pologne et puis réfugié en France où il étudia à l'École des Mines. Durant l'insurrection de 1863, il dirigea à Cracovie une usine d'armement pour les insurgés. Il fut capitaine d'artillerie dans l'armée française durant la guerre franco-prussienne. Durant les années 1874-1887, il séjourna au Pérou où il explorait les gisements miniers et préparait les cartes. Il est l'auteur du programme d'assèchement des mines d'argent à Cerro de Pasco. Proche collaborateur d'Antonio Raimondi, chargé par le gouvernement péruvien d'étudier les ressources naturelles du pays, Babiński est à l'origine de séjour au Pérou de Konstany Jelski, éminent zoologiste et voyageur.

⁴ Józef Babiński (1857-1932), médecin neurologue, élève et collaborateur de Jean-Martin Charcot, éminent neurologue français. Il termina École Polonaise de Batignolles et la Faculté de Médecine de la Sorbonne. Il est célèbre par ses travaux sur les affections neurologiques organiques des syndromes psychiatriques, sur les réflexes et sur la physiologie du cervelet. Il est considéré comme un des fondateurs de la neurobiologie moderne et un pionnier de la neurochirurgie. Passionné de théâtre, il fut coauteur d'une pièce Grand-Guignol.

⁵ Henri Babiński (1855-1931), ingénieur géologue et auteur de livres de cuisine. Il termina l'École Polonaise des Batignolles et l'École des Mines pour faire ensuite des recherches géologiques en France et au nord de l'Italie. Ensuite, il étudia les gisements aurifères en Guyane française. Il continua ses recherches géologiques au Chili, où il découvrit les gisements du charbon, et au Brésil où il travaillait dans les mines des diamants. Il abandonna ses recherches géologiques pour se consacrer à sa passion : la gastronomie. Ses livres de cuisine, écrits sous le pseudonyme Ali-Bab, remportèrent un France un franc succès.

⁶ Zofia Węgierska (1825-1869), écrivaine et journaliste, liée au cercle des intellectuels de Varsovie regroupé autour de la revue *Przegląd Naukowy [La Revue Scientifique]*, amie de Norwid, Słowacki et Krzewski. C'est par ses « chroniques parisiennes » dans *Biblioteka Warszawska* que les lecteurs polonais sont informés de la reconnaissance des travaux de Boucher de Perthes sur l'homme préhistorique, et en particulier de l'affaire de la mâchoire de Moulin-Quignon. En 1864, elle publia un compte rendu des discussions de l'Académie des sciences au sujet de la théorie de Darwin et l'analyse de l'Académie de *Origin of Species*.

⁷ Seweryna Duchńska (1816-1905), écrivaine, réfugiée politique en France suite à sa participation à l'insurrection de 1863, journaliste de vulgarisation scientifique. Épouse de Franciszek Duchński historien, ethnographe, politicien exilé, auteur d'une hypothèse sur les origines non slaves de la Russie et ardent adversaire des panslavistes. À partir de 1869, elle prend en charge la chronique parisienne de *Biblioteka Warszawska*. Elle est, avec son mari, l'un des plus importants organisateurs de l'exposition anthropologique et ethnographique polonaise à Paris en 1878, qu'elle décrit également dans *Biblioteka Warszawska*. Elle publia des articles sur le darwinisme et sa réception en France ainsi que sur l'œuvre d'Armand de Quatrefages dans le domaine de l'anthropologie.

⁸ Jean Dybowski (1856-1928), fils d'insurgé de 1830-31, ingénieur agronome et voyageur-

cimetière de Montparnasse. Né en France, fils d'officier de l'armée insurgée de 1830-31, ce voyageur et explorateur de l'Afrique est considéré comme l'un des fondateurs de l'agronomie tropicale en France⁹. Très attaché à la Pologne, il fut très actif en France dans les actions en faveur de l'indépendance puis, suivant l'appel du gouvernement polonais, il séjourna quelques années en Pologne où il devint l'un des organisateurs de l'Institut Agronomique de Puławy. Parmi les naturalistes polonais enterrés en France, mentionnons encore Piotr Szretter¹⁰. Forestier et insurgé de la Forêt de Białowieża¹¹, il nous a laissé divers écrits : œuvres littéraires, témoignages de l'Insurrection 1830-31, compositions musicales mais aussi une excellente description naturaliste de la Forêt de Białowieża et du bison d'Europe. Il est décédé en exil en 1903. Malgré nos recherches, nous n'avons pas réussi à localiser son tombeau qui se trouvait probablement à Alais (selon les informations communiquées à l'auteur par M. professeur Janusz Pezda de la Bibliothèque Czartoryski).

Si les tombeaux des naturalistes polonais sont rares en France, les souvenirs et les traces de leurs activités scientifiques sont en revanche relativement nombreux. Quel caractère présentent ces souvenirs et où faut-il les chercher ? Depuis plus de 30 ans, l'auteur essaie de les identifier et de les localiser. Ils sont de nature très variée : inscriptions aux cours, lettres, manuscrits d'ouvrages, objets personnels mais aussi spécimens de plantes, animaux et minéraux, instruments scientifiques ou encore informations immobilières nous renseignant sur les adresses où ils habitaient et/ou travaillaient. Les recherches ont été menées

naturaliste. Il étudia à la prestigieuse Ecole d'agriculture de Grignon. Dybowski dirigea l'expédition au Congo et en Oubangi qui avait pour but les recherches scientifiques mais aussi de retrouver les survivants de l'expédition dirigée par Paul Crampel. L'expédition amena à Paris d'importantes collections naturalistes. Dybowski fut le fondateur du centre des recherches en agronomie tropicale et du jardin des plantes tropicales de Nogent-sur-Marne. Engagé dans les activités pour l'indépendance de la Pologne, il est aussi à l'origine des démarches pour attribuer des colonies à la Pologne renaissante.

⁹ P. Daszkiewicz, *Afrykańskie wyprawy Jana Dybowskiego i badania fauny w świetle jego korespondencji z Alphonsem Milne-Edwardsem*, « Przegląd Zoologiczny » 2002 n° 46(3/4).

¹⁰ P. Daszkiewicz, T. Samojlik, B. Jędrzejewska, *Les insurgés de Białowieża : le destin de la famille Szretter en exil en France*, « Annales du Centre Scientifique de l'Académie Polonaise des Sciences à Paris » 2006 n°9, p. 1-13.

¹¹ Piotr Szretter (1812-1903), forestier de Białowieża et insurgé de 1831 exilé en France, il publia de nombreux articles de vulgarisation scientifiques et des poésies. Il composait de la musique et publia aussi un manuel de calligraphie et une méthode d'apprentissage du polonais. Sa situation pécuniaire précaire l'obligeait à enchaîner diverses occupations. À la fin de sa vie, il s'occupait d'un atelier photographique à Béziers. Il publia *Rys historyczny Powstania w Puszczy Białowieskiej w roku 1831* contenant une description naturaliste de la Forêt de Białowieża.

surtout dans les grandes institutions comme le Muséum National d'Histoire naturelle (MNHN), l'Institut de France, les Archives nationales, l'Académie de Médecine, les archives de l'Armée de terre mais aussi les archives municipales, la Bibliothèque Polonaise de Paris, les archives des Missionnaires Lazaristes et dans plusieurs fonds privés. A titre d'exemple, citons une récente découverte. Le père Armand David (1826-1900)¹² occupa une place bien particulière parmi les correspondants du Cabinet zoologique de Varsovie. Les recherches menées dans les archives des Lazaristes à Paris, où est conservée sa correspondance, ont mis en évidence l'existence de plusieurs lettres de Władysław Taczanowski¹³ et Konstanty Branicki¹⁴. La correspondance avec le Cabinet zoologique concerne en majorité des collections ornithologiques, entomologiques et mammalogiques et offre aussi des détails sur les expéditions et les séjours des naturalistes polonais à Paris. Elle nous livre plusieurs informations techniques intéressantes sur les adresses et les fréquentations des naturalistes polonais à Paris.

Le MNHN constituait un centre très important pour la formation des naturalistes polonais¹⁵. A titre d'exemple, rappelons que 11 Polonais ont suivi les cours de Jean-Baptiste Lamarck¹⁶, 34 ceux de René Just Haüy¹⁷ et 14 ceux de René Desfontaines¹⁸. Les registres d'une partie des inscriptions à ces cours sont conservés au MNHN. Parmi les autographes des auditeurs, nous trouvons par exemple le nom de l'abbé Stanisław Staszic¹⁹.

¹² Armand David (1826-1900) missionnaire lazariste français, zoologiste et botaniste éminent. Il a collecté durant sa vie animaux, plantes, roches et fossiles en Chine pour le compte du Muséum d'histoire naturelle de Paris.

¹³ Władysław Taczanowski (1819-1890), zoologiste, ornithologue et arachnologue, éminent spécialiste de la faune néotropicale et sibérienne, conservateur du Cabinet Zoologique de Varsovie. Grâce à Taczanowski, le cabinet devint une de plus importantes collections zoologiques d'Europe et un important centre de recherches scientifiques.

¹⁴ Konstanty Branicki (1824-1884), collectionneur, voyageur et naturaliste. Dans des temps difficiles pour la science polonaise, il a pris en charge financement du Cabinet Zoologique de Varsovie ainsi que diverses recherche et expéditions scientifiques en Asie, Afrique et en Amérique du Sud.

¹⁵ P. Daszkiewicz, *Znaczenie nauczania w Narodowym Muzeum Historii Naturalnej w Paryżu dla polskiej nauki okresu zaborów*, «Nauka Polska» 2014 T. 23, p. 103-110.

¹⁶ Jean-Baptiste Lamarck (1744-1829), naturaliste, botaniste et zoologiste, spécialiste des invertébrés, l'auteur de la première théorie d'évolution.

¹⁷ René Just Haüy (1743-1822), minéralogiste, fondateur de la cristallographie géométrique.

¹⁸ René Desfontaines (1750-1833), botaniste et directeur du MNHN.

¹⁹ Stanisław Staszic (1755-1826), père de la géologie polonaise, homme d'État, économiste et écrivain voir P. Daszkiewicz, R. Tarkowski, *Poszukiwanie śladów Stanisława Staszica we Francji*, «Przegląd Geologiczny» 2005 n° 53(11), p. 1021-1025.

L'exemplaire de *Mineraloija* que son auteur, Ignacy Domeyko, a dédié à Elie de Beaumont²⁰ est conservé au MNHN. La bibliothèque de cette institution conserve également divers catalogues et de longues listes manuscrites de plantes des jardins botaniques de Vilnius, Krzemieniec, Cracovie et Varsovie, qui témoignent d'une activité scientifique intense mais aussi du fait que les naturalistes formés à Paris ne perdaient pas le contact avec la France après leur retour en Pologne. Les lettres de ces naturalistes constituent une source d'informations précieuses pour l'histoire de la science et pour la connaissance de la situation en Pologne. Mentionnons, pour illustrer notre propos, les lettres de Ignacy Horodecki²¹, Michał Szubert²², Józef Rostafiński²³, Edward Janczewski²⁴, Konstancy Tyzenhauz²⁵, Antoni Waga²⁶, Władysław Taczanowski, Ludwik Zejszner²⁷, Stanisław Bonifacy Jundziłł, Jean Dybowski. Toutefois, les souvenirs écrits sur les activités des naturalistes polonais en France ne se limitent pas à la correspondance. Il suffit d'évoquer par exemple le manuscrit des cours de minéralogie professés à Varsovie par Jerzy Aleksandrowicz²⁹, conservé à la Bibliothèque Polonaise de Paris.

Les collections françaises d'Histoire naturelle conservent de nombreux spécimens qui témoignent des activités des naturalistes polonais. Grâce à la politique de numérisation de ces collections, une grande partie de ces spécimens est aujourd'hui accessible en ligne. Citons par exemple la salamandre du Caucase *Mertensiella caucasica* (Waga, 1876), animal capturé pour la première fois par

²⁰ Léonce Elie de Beaumont (1798-1874), géologue, académicien et sénateur.

²¹ Ignacy Horodecki (1776-1824), professeur de minéralogie à l'Université de Vilnius, pionnier des recherches sur les météorites.

²² Michał Szubert (1787-1860), fondateur et directeur du jardin botanique de Varsovie, pionnier de l'application de la microscopie à la botanique.

²³ Józef Rostafiński (1850-1928), professeur de l'Université de Cracovie, botaniste et historien des sciences, algologue et mycologue, pionnier des recherches floristiques en Pologne.

²⁴ Edward Janczewski (1846-1918), professeur de l'Université de Cracovie, botaniste, pionnier des recherches génétiques.

²⁵ Konstancy Tyzenhauz (1786-1853), officier de la Grande Armée, ornithologue, collectionneur, mécène de l'art et des sciences.

²⁶ Antoni Waga (1799-1890), botaniste, entomologiste, écrivain, pédagogue, ami de Norwid, maître d'une toute génération des zoologistes polonais.

²⁷ Ludwik Zejszner (1805-1871), professeur de l'Université de Cracovie, géologue, géographe et spécialiste des mines.

²⁸ Stanisław Bonifacy Jundziłł (1761-1847), père piariste, botaniste, maître de conférences de l'Université de Vilnius, auteur de nombreux travaux sur la flore de la Lituanie.

²⁹ Jerzy Aleksandrowicz (1819-1894), botaniste et minéralogiste, pionnier de la sériciculture polonaise.

Ludwik Młokosiewicz³⁰ et décrit puis offert au MNHN par Antoni Waga. Un autre spécimen, également conservé au MNHN, peut illustrer l'histoire de la zoologie polonaise : le carabe *Carabus waga* Fairmaire, 1882, originaire de la collection de René Oberthür. L'espèce fut dédiée à Antoni Waga par l'entomologiste Léon Fairmaire³¹. L'insecte fut capturé au Tibet par le voyageur naturaliste polonais Stanisław Rembieliński³². Notons que ce spécimen est originaire de la collection Oberthür (René Oberthür et son frère Charles³³, furent des amis de Waga et Taczanowski). Ce sont également les frères Oberthür qui firent l'acquisition de la collection Mniszech (aujourd'hui au MNHN). Jerzy Wandalin Mniszech, un riche aristocrate polonais, beau-fils par alliance de Balzac, réunit à Paris une des plus importantes collections de coléoptères. Dans sa collection, les « souvenirs polonais » figurent également en grand nombre³⁴. Les nombreux animaux, plantes et minéraux offerts ou vendus aux institutions ou collectionneurs français constituent sans doute la plus grande partie des traces de l'activité des naturalistes polonais en France. Certains de ces spécimens reflètent non seulement l'histoire de la science mais aussi les douloureuses histoires tant de la Pologne occupée que des vies brisées : les animaux chassés par Benedykt Dybowski³⁵ ou les plantes récoltées par Ferdynand Karo³⁶ durant leur déportation en Sibérie, les spécimens de l'Amérique du Sud envoyés par Konstancy Jelski³⁷, un réfugié politique banni de son pays, ou encore les minéraux vendus par Agaton Giller à l'École des Mines, provenant de la période de son exil et du travail forcé dans les mines de Nerczynsk.

³⁰ Ludwik Młokosiewicz (1831-1909), zoologiste, botaniste, voyageur, connu pour ses travaux et découvertes dans le Caucase.

³¹ Leon Fairmaire (1820-1909), entomologiste, éminent spécialiste des coléoptères.

³² Stanisław Rembieliński, voyageur et correspondant du Cabinet Zoologique de Varsovie.

³³ René (1854-1944) et Charles Oberthür (1845-1924), propriétaires d'une de plus grandes imprimeries en France et entomologistes amateurs, ils ont réuni une de plus grandes collections d'insectes en Europe. Les deux frères avaient des relations très amicales avec W. Taczanowski. Leur imprimerie éditait des ouvrages naturalistes. C'est dans cette entreprise que W. Taczanowski édita, grâce au mécène de K. Branicki, *Onithologie du Pérou*.

³⁴ P. Daszkiewicz, *Paryska sprzedaż entomologicznej kolekcji Jerzego Wandalina Mniszcha (1824–1881) – jedno z najważniejszych wydarzeń dziewiętnastowiecznej zoologii*. « Kwartalnik Historii Nauki i Techniki » 2013 n°58 (4), p. 61–70.

³⁵ Benedykt Dybowski (1833-1930), insurgé de 1863 et déporté en Sibérie, zoologiste connu pour ses travaux sur la faune de Sibérie et plus particulièrement du lac Baïkal et de l'île de Sakhalin.

³⁶ Ferdynand Karo (1845-1927) insurgé de 1863, botaniste et pharmacien, connu par ses travaux sur la flore de la Sibérie.

³⁷ Konstancy Jelski (1837-1896), réfugié politique en Turquie et en France, zoologiste connu pour les explorations naturalistes de Guyane française et du Pérou.

En conclusion, nous pouvons affirmer que les souvenirs et les traces matérielles des naturalistes polonais sont très bien conservés en France et ne demandent pas d'efforts supplémentaires de la part des organisations d'émigration ou de la République polonaise. Ils ne sont nullement menacés de disparation. Le seul effort à entreprendre est de réaliser un inventaire complet de ces « souvenirs polonais ». Une autre suggestion serait de prendre l'initiative de poser une plaque commémorative sur le bâtiment situé au numéro 22 de la rue de Penthièvre, ancienne propriété de la famille Branicki, lieu de séjour parisien non seulement de Cyprian Kamil Norwid et de Zygmunt Krasiński mais aussi de l'inventeur Ludwik Krasiński et de naturalistes polonais, dont Antoni Waga et Jan Sztolcman³⁹.

Bibliographie

Daszkiewicz Piotr, *W cieniu Maison Verreaux : Paryż polskich przyrodników-kolekcjonerów*, Warszawa 1997, p. 1-93.

Daszkiewicz Piotr, *Afrykańskie wyprawy Jana Dybowskiego i badania fauny w świetle jego korespondencji z Alphonsem Milne-Edwardsem*, « Przegląd Zoologiczny » 2002 n° 46(3/4), p. 217–222.

Daszkiewicz P., Tarkowski R., *Poszukiwanie śladów Stanisława Staszica we Francji*, «Przegląd Geologiczny» 2005 n° 53(11), p. 1021–1025.

Daszkiewicz P., Samojlik T., Jędrzejewska B., *Les insurgés de Białowieża : le destin de la famille Szretter en exil en France*, « Annales du Centre Scientifique de l'Académie Polonaise des Sciences à Paris » 2006 n°9, p. 1-13.

Daszkiewicz P., Touret L., *Okazy sprzedane przez Agatona Gillera (1831–1887) Ecoles des Mines w Paryżu – interesujący przyczynek dla historii XIX-wiecznej polskiej nauki*, « Kwartalnik Historii Nauki i Techniki » 2012 n°57 (2), p. 143–145.

Daszkiewicz P., *Paryska sprzedaż entomologicznej kolekcji Jerzego Wandalina Mniszcha (1824–1881) – jedno z najważniejszych wydarzeń dziewiętnastowiecznej zoologii*. « Kwartalnik Historii Nauki i Techniki » 2013 n°58 (4), p. 61–70.

Daszkiewicz P., *Znaczenie nauczania w Narodowym Muzeum Historii Naturalnej w Paryżu dla polskiej nauki okresu zaborów*, «Nauka Polska » 2014 T. 23, p. 103-110.

³⁸ Agaton Giller (1831-1887), écrivain et journaliste, politicien, membre du gouvernement National en 1863. Voir P. Daszkiewicz, L. Touret, *Okazy sprzedane przez Agatona Gillera (1831–1887) Ecoles des Mines w Paryżu–interesujący przyczynek dla historii XIX-wiecznej polskiej nauki*, « Kwartalnik Historii Nauki i Techniki » 2012 n°57 (2), p. 143–145.

³⁹ Jan Sztolcman (1854-1928), zoologue et voyageur, (Pérou et Equateur), conservateur des collections naturalistes de la famille Branicki et puis directeur adjoint du Musée National Zoologique à Varsovie. Il a aussi un grand mérite de sauver le bison d'Europe d'extinction.

EWELINA TARKOWSKA

Auteur *La Grande Émigration en France.*

Les Polonais dans le département breton des Côtes-du-Nord

LA VIE DES ÉMIGRÉ POLONAIS EN BRETAGNE.
ENTRE SENS DE L'IDENTITÉ NATIONALE POLONAISE
ET ASSIMILATION DANS LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE¹

La « Grande Émigration » des insurgés polonais de 1830 qui se sont réfugiés en France reste un sujet qui intéresse les historiens, qu'ils soient polonais ou français. Le développement continu de ce domaine de recherches nous amène à découvrir de nouveaux événements. Néanmoins, l'étude de l'histoire ne se limite pas à la description de faits et de dates. Du point de vue des recherches actuelles sur la Grande Émigration, l'histoire peut devenir également un ensemble d'histoires individuelles de gens « ordinaires ». En effet, nous sommes capable de connaître le sort de presque tous les émigrants polonais en France de cette période. Grâce à l'observation de leur vie quotidienne, nous pouvons étudier le phénomène de la Grande Emigration de près et à fond, à l'échelle micro.

Pour connaître la vie de ces gens, on trouve des sources importantes à la Bibliothèque Polonaise de Paris qui met à la disposition des chercheurs de nombreuses listes d'émigrés, des listes de personnes décédées en exil, des demandes adressées aux institutions polonaises, etc. D'autre part, les fonds de la Bibliothèque des Princes Czartoryski à Cracovie contiennent notamment des demandes d'aide que les émigrés polonais adressaient au prince Adam Czartoryski et dans lesquelles ils décrivaient les difficultés de leur vie quotidienne².

Cependant, ce sont des documents préparés par l'administration française, surtout par l'administration locale qui nous apportent le plus d'informations permettant de connaître les conditions de vie des émigrés polonais en France.

¹ Cet article a été préparé sur la base de documents d'archives rassemblés pour la préparation de la thèse de doctorat intitulée : *Wielka Emigracja we Francji. Polacy w bretońskim departamencie Côtes-du-Nord (La Grande Émigration en France. Les Polonais dans le département breton des Côtes-du-Nord)* qui a été soutenue le 27 septembre 2019 à l'Université de Warmie et Mazurie à Olsztyn en Pologne.

² Quant à la collection de la Bibliothèque des Princes Czartoryski à Cracovie de nombreuses informations sur la vie des émigrants en France se trouvent principalement dans la section « Archives de l'Hôtel Lambert. Dossiers des émigrants » (manuscrit 6655 IV - manuscrit 6685 IV).

En effet, il ne faut pas oublier que les Polonais étaient présents dans presque tous les départements et les documents officiels qui les concernent sont disponibles dans la plupart des archives locales³. On peut également consulter leurs actes d'état civil pour approfondir la connaissance de leur vie privée. Leurs actes de mariages, les actes de naissance de leurs enfants ou leurs actes de décès contiennent un certain nombre d'informations importantes sur leur vie en France.

Il ne fait aucun doute que l'émigration polonaise à Paris a joué un rôle considérable dans la survie d'une nation dépourvue d'État au XIX^{ème} siècle. L'étude de son activité politique, de la presse et des œuvres politiques, des institutions culturelles, éducatives et philanthropiques qu'elle a créées au cours des décennies qui ont suivi l'écrasement de l'insurrection de 1830 a montré que les émigrés ont fait un effort énorme pour que la question polonaise ne soit pas oubliée en Europe⁴. Nous avons surtout en mémoire Adam Mickiewicz et Adam Jerzy Czartoryski dont l'engagement dans la politique, la culture et la préservation de l'identité nationale des Polonais en exil jouit depuis longtemps d'une grande renommée⁵. Néanmoins, la Grande Émigration n'est pas seulement constituée par « des grands » comme eux. Plusieurs milliers de personnes « ordinaires » ont également dû quitter leur pays : des officiers, des sous-officiers, des soldats, des étudiants. Seuls ceux qui possédaient de l'argent pour vivre sans devoir recourir aux subsides accordés par le gouvernement français pouvant s'installer à Paris, la plupart des émigrés dépendants des subsides ont dû partir en province⁶.

Le but de cet article est de présenter une nouvelle façon de percevoir le phénomène de la Grande Émigration polonaise, en l'observant du point de

³ G. Brunel, *Les sources de l'histoire de la Pologne et des Polonais dans les Archives Françaises*, Paris 2003.

⁴ S. Kalemka, *Towarzystwo Demokratyczne Polskie w latach 1832-1846*, Toruń 1966. ; Idem, *Wielka Emigracja. Polskie wychodźstwo polityczne w latach 1831-1862*, Varsovie 1971. ; Idem, *Wielka Emigracja 1831-1863*, Toruń 2003. ; J. Kuzicki, *Nieść wiarę i nadzieję na obcej ziemi. Polskie duchowieństwo katolickie w życiu religijnym i polityczno-społecznym Wielkiej Emigracji we Francji (1831-1863)*, Rzeszów 2014. ; I. H. Pugacewicz, *Batignolles 1842-1874. Edukacja Wielkiej Emigracji*, Varsovie 2017. ; J. Szczepański, *Weterani powstań narodowych w Zakładzie św. Kazimierza w Paryżu*, Varsovie 2011.

⁵ J. Skowronek, *Adam Jerzy Czartoryski 1770-1861*, Varsovie 1994.; J. Pezda, *Ludzie i pieniądze. Finanse w działalności Adama Jerzego Czartoryskiego i jego obozu na emigracji w latach 1831-1848*, Cracovie 2003. ; W. Mickiewicz, *Pamiętniki*, red. M. Troszyński, Varsovie 2012.

⁶ R. Bielecki, *Zarys rozproszenia Wielkiej Emigracji we Francji 1831-1837. Materiały z archiwów francuskich*, Varsovie - Łódź 1986. ; Idem, *Słownik biograficzny oficerów powstania listopadowego*, T. 1-3, Varsovie 1995-1998.

vue du sort des gens « ordinaires » vivant dans les provinces françaises, surtout dans une province éloignée comme la Bretagne. Il peut être utile de savoir si ces exilés pouvaient s'assimiler à la communauté locale ou s'ils essayaient plutôt de conserver leur identité nationale polonaise. Pour étudier cette question aussi précisément que possible, des biographies environ 120 Polonais dirigés vers le département des Côtes-du-Nord (aujourd'hui les Côtes-d'Armor) en Bretagne ont été analysées.

Après la chute du soulèvement de Novembre en automne 1831, le gouvernement français a accordé l'asile aux insurgés polonais, pas seulement sous l'effet de la pression publique, mais aussi en raison de son attitude à l'égard des réfugiés politiques en général. En effet, depuis longtemps, la France était un pays d'accueil pour les émigrants politiques de diverses nationalités. L'asile accordé aux Polonais au début des années 1830 n'a donc que confirmé le principe d'accueil bienveillant et d'hospitalité envers les réfugiés politiques en danger dans leur propre pays⁷.

Dans un premier temps, le gouvernement français décida de créer de grands dépôts pour les militaires polonais, notamment à Avignon, Besançon, Bourges, Bergerac, mais il existait aussi un dépôt pour les civils à Châteauroux. Du point de vue administratif, c'était le moyen le plus efficace d'assurer un contrôle sur un grand nombre de personnes⁸.

En mai 1833 on commença à supprimer ces grands dépôts. Un des premiers à être fermé fut celui de Besançon. Environ 100 Polonais furent envoyés dans le département du Calvados en Normandie, ainsi que dans le département des Côtes-du-Nord en Bretagne⁹. Un premier groupe d'environ 40 personnes arriva en Bretagne en juin 1833. Elles s'installèrent à Saint-Brieuc, Dinan, Lannion, Guingamp, Lamballe et Quintin. La plupart d'entre elles décideront ensuite

⁷ Sur la politique de la France envers des réfugiés on peut lire : G. Noiriel, *La Tyrannie du national. Le droit d'asile en Europe (1793-1993)*, Paris 1991. ; Idem, *Réfugiés et sans-papiers. La République face au droit d'asile XIX^{ème}-XX^{ème} siècle*, Paris 2006. ; D. Diaz, *Un asile pour tous les peuples ? Exilés et réfugiés étrangers en France au cours du premier XIX^{ème} siècle*, Paris 2014.

⁸ L. Kuk, *Wielkie zakłady emigracji w latach 1832-1833. (Les grands dépôts de l'émigration dans les années 1832-1833). Rys historyczno-statystyczny*, in : *Rozprawy z dziejów XIX^{ème} i XX^{ème} wieku przygotowane dla uczczenia pamięci Profesora Witolda Łukaszewicza*, dir. S. Kalembka, Toruń 1978, p. 47-60.

⁹ Archives départementales du Doubs à Besançon, M/817, Le Ministre de l'Intérieur au Préfet du département du Doubs, le 3 mai 1833. ; Archives départementales des Côtes-d'Armor à Saint-Brieuc (désormais : AD Saint-Brieuc), 4M258, Le Ministre de l'Intérieur au Préfet du département des Côtes-du-Nord, le 3 mai 1833.

de rester définitivement dans le département des Côtes-du-Nord ou dans les départements voisins et d'organiser leur vie privée dans cette région¹⁰.

Un second groupe d'émigrés polonais provenant de Nantes arriva dans le département des Côtes-du-Nord en août 1833. En effet, au printemps 1833, le général Józef Bem avait essayé de créer des troupes polonaises devant participer à la guerre civile au Portugal. Il avait choisi La Rochelle et Nantes comme lieux de rassemblement¹¹. Après l'échec de ce projet, certains officiers réunis à Nantes (environ 20 personnes) furent contraints de se rendre dans le département des Côtes-du-Nord. Ils s'installèrent à Paimpol, Moncontour, Lamballe et Quintin¹². Contrairement à leurs compatriotes de Besançon, leur présence causa des problèmes. Par exemple, les Polonais de Moncontour furent condamnés à passer quelques jours en prison à Saint-Brieuc pour avoir provoqué un scandale à l'auberge¹³. La plupart des membres de ce groupe quittèrent le département des Côtes-du-Nord au début de 1834 pour aller en Angleterre, laissant derrière eux des dettes et des mauvais souvenirs.

À partir du moment où les réfugiés polonais arrivèrent en Bretagne, le devoir des autorités locales, surtout du préfet, fut de les surveiller et d'organiser leur séjour dans le département. L'apparition des Polonais dans le département Côtes-du-Nord ne suscita pas d'inquiétudes relatives à leur comportement. Ceux qui étaient arrivés de Besançon se conduisaient correctement et les autorités locales appréciaient l'attitude des Polonais¹⁴.

Les Polonais jouissaient également de l'estime et de la sympathie des Bretons. Néanmoins, il faut souligner ici que l'attitude bienveillante des Bretons envers les Polonais n'était pas seulement une marque de charité. C'était aussi

¹⁰ AD Saint-Brieuc, 4M252, Nominatif des Réfugiés Polonais envoyés dans le département [Côtes-du-Nord] avec l'Indication de la ville qui leur est assignée pour Résidence et des mutations survenues parmi eux, sans date [septembre/octobre 1833].

¹¹ J. Frejlich, *Legion generała Józefa Bema w walce o sukcesyę portugalską*, « Przegląd Historyczny », 1912, 14/1, p. 93-124 (partie 1) ; 1912, 14/2, p. 237-259 (partie 2); 1912, 14/3, p. 338-364 (partie 3); 1912, 15/1, p. 70-88 (partie 4); 1912, 15/2, p. 171-187 (partie 5).

¹² AD Saint-Brieuc, 4M258, Etat nominatif des Polonais qui ont été dirigés sur Saint-Brieuc (Côtes-du-Nord) certifié par le Préfet du département de la Loire-Inférieure, le 13 août 1833.

¹³ AD Saint-Brieuc, 4M258, Le Lieutenant Commandant de la gendarmerie de l'arrondissement de Saint-Brieuc au Préfet des Côtes-du-Nord, le 5 décembre 1833 ; Le Préfet du département des Côtes-du-Nord au Ministre de l'Intérieur, le 6 décembre 1833 ; Le Procureur du Tribunal de Saint-Brieuc au Préfet du département des Côtes-du-Nord, le 13 décembre 1833.

¹⁴ AD Saint-Brieuc, 4M258, Le Sous-préfet de l'arrondissement de Dinan au Préfet du département des Côtes-du-Nord, le 13 juin 1833 ; Le Préfet des Côtes-du-Nord au Ministre de l'Intérieur, le 18 juin 1833.

une manifestation de l'opinion politique des habitants de la région¹⁵. Voyons par exemple comment le lieutenant Szwarcze Józef bénéficia de l'accueil de la population locale. Venu de Besançon en juin 1833, après quelques mois de séjour en Bretagne, il y fit venir sa fiancée de Varsovie pour l'épouser. Le témoin du mariage était un entrepreneur local dénommé Anselme Michel. La cérémonie qui eut lieu le 24 décembre 1833 à Dinan fut joyeusement célébrée par les habitants de la ville qui exprimaient ainsi leur soutien et leur sympathie pour les Polonais.

Anselme Michel était une personnalité très influente à Dinan et dans le département des Côtes-du-Nord. Cet entrepreneur de travaux publics à Dinan, conseiller municipal et commandant de la garde nationale était connu pour ses opinions libérales. En 1848, il fut élu à l'Assemblée législative. Son épouse, Adèle née Beslay, venait également d'une famille importante dans la région. Son père et son frère s'occupaient également de travaux publics (ils furent notamment chargés de la construction des canaux d'Ille-et-Rance et de Nantes-Brest) et représentaient le département des Côtes-du-Nord au Parlement français.

Bien que Józef Szwarcze et sa famille eussent quitté la Bretagne en 1844, les bons souvenirs et la sympathie des habitants de Dinan survécurent pendant de nombreuses années après son départ. On peut rappeler ici un événement particulièrement significatif. Le fils de Józef, Bronisław, était un militant politique et un conspirateur bien connu. Participant à la préparation du soulèvement de Janvier 1863, il fut arrêté sur le territoire polonais en décembre 1862 et condamné à mort. Mais, grâce à sa nationalité française et à l'intervention de l'impératrice Eugénie, qui avait répondu à la demande des autorités locales et des habitants de Dinan, la peine de mort fut commuée en travaux à vie dans une mine en Sibérie¹⁶.

Examinons maintenant la situation économique et sociale en Bretagne et la manière dont les Polonais ont pu s'y adapter. Tout d'abord, il convient de noter qu'en décidant d'envoyer les Polonais en Bretagne, le gouvernement français n'a probablement pas réfléchi à la situation économique de cette région. Pendant la première moitié du XIX^{ème} siècle ce n'était pas une région très développée

¹⁵ AD Saint-Brieuc, CP33, „Feuille d'annonces, littéraire, agricole, industrielle, commerciale des Côtes-du-Nord”, No. 114, le 19 mars 1831, p. 1.; L. Kuk, „Kwestia słowiańska” we Francji od powstania monarchii lipcowej do wybuchu wojny krymskiej, [in :]Powstaniec polski w Prusach Wschodnich i na emigracji. Z dziejów wychodźstwa polskiego i myśli politycznej po 1831 roku, dir. S. Kalembka, Olsztyn 1995, p. 106-142.

¹⁶ O. Morozowa, *Bronisław Szwarcze*, red. W. Śliwowska, Wrocław 1982.

et il était très difficile pour les Polonais d'y trouver un emploi. Heureusement pour eux, quand le gouvernement français accepta d'accueillir des réfugiés polonais, il promit de leur octroyer des allocations nécessaires pour survivre.

Les Polonais qui habitaient dans le département des Côtes-du-Nord essayèrent de trouver un emploi. Au début de leur séjour, ils participèrent à la construction du canal de Nantes à Brest. Ceux qui avaient une formation d'ingénierie et qui connaissaient la langue française purent compter sur des emplois dans les travaux de construction. Ce type d'emploi leur permettait de jouir de conditions de vie tout à fait décentes. Notons ici le rôle d'Anselme Michel qui engagea Józef Szwarce, Ludwik Kołtunowski, Adam Kowalski et d'autres Polonais dans ses entreprises, en leur accordant toute sa confiance¹⁷.

Les officiers polonais ayant une formation d'ingénieur eurent également la possibilité de poursuivre leur carrière dans l'administration des Ponts-et-Chaussées comme conducteurs ou conducteurs auxiliaires. À l'époque, en Bretagne comme dans toute la France, les grands investissements en cours pour construire ou moderniser les ports, construire des routes et des chemins de fer nécessitaient l'emploi d'ingénieurs bien formés. Les ingénieurs polonais étaient donc très demandés¹⁸.

Par exemple, en juin 1835, Maciej Roguski postula pour un emploi aux Ponts-et-Chaussées. Dans cette période, dans l'arrondissement de Lannion où il habitait, on construisait des routes communales. À partir d'avril 1836, il fut employé dans l'arrondissement d'abord comme chef d'atelier, puis comme piqueur des Ponts-et-Chaussées de Lannion. Il travailla ensuite comme superviseur des travaux dans le port de Tréguier et les ports maritimes du Guildo, La Duc, Saint-Cast et Saint-Jacut dans l'arrondissement de Dinan. Au terme de 30 années de service, il avait atteint le poste du conducteur auxiliaire de 2^{ème} classe et gagnait 1200 francs par an en 1867¹⁹.

Feliks Rózański arriva dans les Côtes-du-Nord en 1833, mais ce n'est qu'en 1839 qu'il y fut employé comme piqueur dans la construction de la route royale

¹⁷ AD Saint-Brieuc, 4M260, dossier KOŁTUNOWSKI Ludwik, Le Préfet du département des Côtes-du-Nord au Ministre de l'Intérieur, le 11 mars 1834. ; dossier KOWALSKI Adam, le Ministre de l'Intérieur au Préfet du département des Côtes-du-Nord, le 14 juin 1834. ; AD Saint-Brieuc, 4M262, dossier SZWARCE Józef, Szwarce au Préfet du département des Côtes-du-Nord, le 7 avril 1835.

¹⁸ B. Konarska, *Emigranci polscy na studiach technicznych we Francji w latach 1832-1848*, « Kwartalnik Historii Nauki i Techniki » 1978, T. 23, no. 3/4, p. 703-704.

¹⁹ AD Saint-Brieuc, 1S15, Ponts-et-Chaussées. Personnel. Dossiers individuels, dossier ROGUSKI Maciej.

de Guingamp à Saint-Brieuc. Pendant presque toute la période de son emploi aux Ponts-et-Chaussées, il travailla dans les arrondissements de Guingamp et de Lannion. Il fut notamment responsable de la construction des routes, ainsi que des travaux dans les ports de Lannion et Perros-Guirec. Feliks Różański avait atteint son poste le plus élevé en tant que conducteur de 1^{re} classe et gagnait 2200 francs par an²⁰.

Les émigré polonais ont également travaillé dans l'administration des routes communales. Dans ce cas, ils étaient employés, non par l'administration des Ponts-et-Chaussées, mais par l'administration locale. Ainsi, Jan Beścicki, Łukasz Jaśniewicz, Stanisław Odelski et Paweł Siedlecki travaillèrent dans l'arrondissement de Lannion et Józef Rogiński dans l'arrondissement de Dinan. Pendant plusieurs années, ils occupèrent des postes de cantonniers chargés de maintenir les routes communales en bon état. Ce travail saisonnier de quelques mois par an ne permettant pas de gagner un salaire suffisant pour vivre, ces individus avaient toujours droit à des subsides. Ils ont occupé leurs postes plusieurs années de suite, certains même jusqu'à leur mort. Les autorités locales étaient satisfaites de leur travail. Les Polonais étaient très appréciés pour leur comportement correct, pour leur conscience professionnelle dans l'exercice de leur emploi et pour leur volonté d'améliorer le sort de la famille qu'ils avaient fondée²¹.

Ici, il faut prendre en considération le fait qu'après leur arrivée dans le département des Côtes-du-Nord, certains émigrés ont fondé des familles. Les premières relations amoureuses franco-polonaises sont apparues dès leur séjour au dépôt de Besançon. Néanmoins, ce n'est qu'en Bretagne que les Polonais commencèrent à aspirer à une vie plus stable, à se marier et à fonder une famille dans le lieu de résidence qui leur avait été assigné, sans espoir de retourner en Pologne ou de s'engager dans des activités politiques. La solitude en exil, le contact difficile, voire impossible avec leurs familles en Pologne, les sentiments entre jeunes gens et le désir de fonder une famille eurent également un poids très fort dans leurs décisions. Parfois quelques mois de relation suffirent pour prendre la décision de se marier²².

²⁰ AD Saint-Brieuc, 1S15, Ponts-et-Chaussées. Personnel. Dossiers individuels, dossier RÓŻAŃSKI Feliks.

²¹ AD Saint-Brieuc, 4M258, Le Sous-préfet de l'arrondissement de Lannion au Préfet du département des Côtes-du-Nord, le 9 octobre 1840.

²² E. Tarkowska, *Akta małżeństw zawartych przez polskich emigrantów w departamencie Côtes-du-Nord w latach 1833-1844, 1844 (Actes des mariages contractés par les émigrés polonais dans le département des Côtes du Nord 1833-1844)*, „Meritum”, 2016, t. 8, pp. 419-422.

Selon les données du ministère de l'Intérieur, en 1845, sur environ 5 500 émigrés polonais, plus de 800 d'entre eux avaient conclu un mariage polono-français. À cela, il faut ajouter environ 200 Polonaises qui vivaient avec leurs maris en France. Ainsi, à cette époque, près de 20% des Polonais vivant en exil avaient une vie familiale stable. Plus particulièrement, dans le département des Côtes-du-Nord, 12 mariages d'émigrés polonais furent conclus dans les années 1833-1858. Les actes de mariage montrent que les témoins de ces unions entre Polonais et Françaises étaient soit des amis polonais, soit des Français habitant la ville. Ces documents démontrent donc que les émigrés polonais ont réussi à nouer des contacts avec les représentants de tous les groupes sociaux et qu'ils étaient capables de s'intégrer dans la communauté locale²³.

Parmi les Polonais mariés avec une Bretonne, notons le cas de Łukasz Jaśniewicz. Faute de pouvoir présenter son acte de naissance indispensable pour l'établissement de l'acte de mariage, il bénéficia d'une procédure spéciale devant le tribunal de Lannion. Cette procédure permit de remplacer l'acte de naissance par un acte de notoriété établi par le juge sur la base de déclarations de témoins connaissant les données personnelles de l'intéressé. Ces témoins étaient des amis de Jaśniewicz qui le connaissaient depuis leur service militaire en Pologne. Le mariage eut lieu le 27 janvier 1836 à Perros-Guirec. Son épouse, Jenny Louise Doublet, était enseignante. Les témoins étaient Maciej Roguski et Stanisław Odelski d'une part et des amis français d'autre part. Dans les années 1837-1847, Jaśniewicz eut cinq enfants auxquels il essaya d'assurer une bonne éducation. En 1846, il fit une demande d'inscription de sa fille à l'Institut des jeunes filles polonaises. Sa demande adressée à la duchesse Anna Czartoryska est conservée dans les fonds de la Bibliothèque Polonaise de Paris. Son fils, Juliusz, né en 1842, fut admis à l'École polonaise des Batignolles en 1853. En 1854, il fut exonéré des frais de scolarité à cause de la mort de son père et de la situation financière difficile de sa famille. Bon élève, en août 1856, il faisait partie des élèves ayant obtenu les meilleurs résultats à la fin de l'année scolaire. Il était toujours élève de l'école lors de son décès survenu le 28 avril 1857²⁴.

²³ AD Saint-Brieuc, 4M260, dossier JAŚNIEWICZ Łukasz, Extrait des minutes du tribunal de la première instance à Lannion, le 22 octobre 1835. ; AD Saint-Brieuc, 7E168/14, Acte de mariage de Łukasz Jaśniewicz et Jenny Louise Doublet. ; BPP, rkps 927, Lettre de Łukasz Jaśniewicz à Anna Czartoryska, le 13 septembre 1846, k. 315. ; BPP, Akc. 2340, Listes des élèves de l'École Polonaise des Batignolles pendant les années scolaires 1853/54, 1854/55, 1855/56, 1856/57, 1857/58 et 1858/59.

²⁴ AD Saint-Brieuc, 4M261, dossier ROGIŃSKI Józef, Le Maire de Matignon au Préfet du

Vers 1838, un autre Polonais, Józef Rogiński, épousa Eugénie Chauvin, une jeune fille de 21 ans sans fortune. De 1839 à 1851, il eut six enfants, tous nés à Matignon : quatre fils et deux filles. Les deux fils de Rogiński, Józef et Eugeniusz, furent élèves de l'École polonaise des Batignolles de 1855 à 1858. Il est probable qu'ils durent quitter l'école à la suite du décès de leur père en décembre 1858²⁵.

Faute de débouchés dans le département, une bonne partie des Polonais quittèrent les Côtes-du-Nord, mais beaucoup décidèrent de rester en Bretagne et de s'installer soit dans de grandes villes comme Rennes et Nantes, soit dans des villes portuaires comme Saint-Malo, Saint-Servan ou Lorient. Parmi la centaine d'émigrés polonais qui avaient été envoyés dans le département des Côtes-du-Nord, 24 personnes séjournèrent ensuite dans les départements voisins pendant des périodes de temps plus ou moins longues : 15 d'entre elles travaillèrent dans la région, 7 y établirent leur résidence de façon permanente et réussirent à stabiliser leur vie professionnelle et leur vie privée.

Par exemple, les Polonais ont travaillé dans le port de Saint-Malo, dans le département d'Ille-et-Vilaine. À cette époque, ce port était en cours de développement et attirait les travailleurs de cette partie de la Bretagne, y compris les émigrés. Un des Polonais qui avait lié sa vie à Saint-Malo, Antoni Konopacki, s'était marié pendant son séjour dans les Côtes-du-Nord avec une couturière de 21 ans originaire de Châtaudren nommée Heloïze Polixene Clerot. Peu après le mariage qui eut lieu le 23 mai 1835, le couple déménagea à Saint-Malo. Konopacki y travailla pendant 16 ans comme chef d'atelier dans le bassin à flot du port. De 1836 à 1846, il eut trois filles : Heloïze, Marie et Fanny. Mais le couple se sépara en 1848 et Konopacki obtint la garde exclusive de ses enfants, tandis que sa femme fut condamnée par le tribunal pour adultère. Bien que Konopacki lui eût pardonné son infidélité et n'eût pas demandé le divorce, elle avait décidé de quitter la famille. Konopacki dut cesser de travailler en 1851 en raison de son âge et de sa santé. Il obtint alors l'inscription de ses filles aînées à l'école de l'Œuvre de Saint-Casimir à Paris, où par la suite, il essaya d'inscrire aussi la plus jeune. En raison des difficultés de sa situation familiale, il bénéficia également du soutien de l'administration française. Ainsi, malgré un emploi

département des Côtes-du-Nord, le 27 septembre 1840. ; BPP, Akc. 2340, Listes des élèves de l'École Polonaise des Batignolles pendant les années scolaires 1853/54, 1854/55, 1855/56, 1856/57 et 1857/58.

²⁵ Archives départementales d'Ille-et-Vilaine à Rennes, 4M426, Réfugiés subventionnés.

Révision du contrôle 1854. ; AD Rennes, 4M428, dossier KONOPACKI Antoni, Antoni Konopacki au Préfet du département d'Ille-et-Vilaine, le 10 mai 1854.

relativement lucratif, il recevait des subsides et, de temps en temps, des secours extraordinaires. En 1854, le préfet du département d'Ille-et-Vilaine décrivait sa situation en ces termes : « Abandonné par sa femme, condamnée pour adultère, il a à sa charge trois petites filles qu'il n'élève qu'avec la charité de l'association polonaise à la capitale²⁶ ».

Les émigrés qui vivaient dans le département des Côtes-du-Nord restaient en contact avec la communauté polonaise de Paris en raison des questions relatives à l'éducation de leurs enfants dans les écoles polonaises, mais aussi pour des raisons politiques. Dès le début de leur séjour en Bretagne, ils se montrèrent très intéressés par les affaires de l'émigration polonaise en France. Le principal animateur de la conscience nationale polonaise dans la région était Michał Hube. Il avait d'abord résidé à Paris, mais à cause de son activité politique, le ministre de l'Intérieur lui ordonna de quitter la capitale et de se rendre en Bretagne²⁷. À partir de juin 1833, Hube vécut à Saint-Brieuc. C'est probablement grâce à lui que les Polonais de la région eurent accès à la presse polonaise, si bien que « Le Pèlerin Polonais » („Pielgrzym Polski”) était connu et lu dans le département des Côtes-du-Nord. On peut également supposer qu'Hube eut un impact sur l'attitude politique de ses compatriotes de Saint-Brieuc²⁸.

Ensuite, c'est la Société Démocratique Polonaise (Towarzystwo Demokratyczne Polskie) devint très populaire parmi les émigrés polonais, que ce soit en Bretagne ou dans d'autres régions de France. La section qui attirait les Polonais du département des Côtes-du-Nord se trouvait à Rennes, dans le département voisin d'Ille-et-Vilaine. Ce sont surtout les Polonais de Dinan qui entretenaient un contact avec leurs compatriotes de Rennes et de Saint-Malo, ce qui s'explique par la proximité de ces villes. Il faut aussi remarquer que leur activité politique a été facilitée par la mobilité liée à la recherche d'un emploi (surtout en direction de Saint-Malo). On peut observer ce phénomène à l'occasion de la signature de « l'Acte contre le prince Czartoryski » que la Société

²⁶ Archives départementales d'Ille-et-Vilaine à Rennes, 4M426, Réfugiés subventionnés. Révision du contrôle 1854.; AD Rennes, 4M428, dossier KONOPACKI Antoni, Antoni Konopacki au Préfet du département d'Ille-et-Vilaine, le 10 mai 1854.

²⁷ L. Gadon, *Wielka Emigracja w pierwszych latach po powstaniu listopadowym*, (*La Grande Émigration tout de suite après l'insurrection de novembre*) ed. Marian Kukiel, Paris 1958, p. 301-303.

²⁸ „Pielgrzym Polski”, le 21 novembre, 1833, p. 109. ; le 28 novembre 1833, p. 119.; le 29 novembre 1833, p. 123. ; AD Saint-Brieuc, CP 33, « Feuille d'annonces, littéraire, agricole, industrielle, commerciale des Côtes-du-Nord », No. 256, le 7 décembre 1833, pp. 3-4.

Démocratique Polonaise élabora le 29 juillet 1834²⁹. Cet « Acte » fut signé par environ 10 Polonais du département des Côtes-du-Nord, surtout des habitants de Dinan. Quelques signatures supplémentaires vinrent des départements voisins : de Saint-Malo et Saint-Servan, dans le département d'Ille-et-Vilaine, et de Vannes, dans le département du Morbihan. Le document ayant été signé par les émigrés de Dinan dès le 5 août 1834, on peut constater que les nouvelles se sont répandues très rapidement, même parmi les Polonais de Bretagne, une région pourtant éloignée de la capitale.

Au début de son existence, le groupe politique du prince Adam Jerzy Czartoryski n'était pas populaire parmi les émigrés. Néanmoins, au fil du temps, la détérioration de leurs conditions de vie (réduction des subsides, famille nombreuse, incapacité de travailler) amena les Polonais à demander l'aide du prince Czartoryski et des institutions caritatives qu'il soutenait. Ainsi, le plus souvent, une demande d'aide adressée au prince équivalait à une déclaration d'appui à son activité politique³⁰.

Malgré les années passées en exil, les Polonais installés en France avaient gardé des liens avec leur patrie. Le Printemps des Peuples de 1848 suscita leur enthousiasme et éveilla en eux de grands espoirs. Ainsi, en avril 1848, quatre Polonais des Côtes-du-Nord quittèrent le département pour se rendre dans le Grand-Duché de Poznań et participer à la révolution. L'un d'entre eux, Kamil Siemoński qui résidait à Saint-Brieuc depuis 1833, s'était marié en 1837 avec une jeune fille issue d'une famille de marchands et avait eu 3 enfants. Il travaillait dans l'entreprise de sa belle-famille. Siemoński menait donc une vie très stable. Pourtant, lorsque les informations sur le déclenchement du soulèvement à Poznań parvinrent jusqu'à lui, il décida de quitter sa famille et de se rendre dans son pays. Après l'échec du soulèvement, il revint à Saint-Brieuc en avril 1849³¹.

L'amnistie que le Tsar de Russie avait proclamée en 1856, elle aussi, suscita un grand intérêt parmi les émigrés polonais vivant en France. Après 25 ans de séjour dans ce pays, même ceux qui avaient réussi leur vie en exil commencèrent

²⁹ *Akt z roku 1834 przeciw Adamowi Czartoryskiemu wyobrazicielowi systemu polskiej arystokracji*, (Acte de l'an 1834 contre Adam Czartoryski concepteur du système de l'aristocratie polonaise), Poitiers 1839.

³⁰ Par exemple : B.Czart., rkps 6674 IV, dossier NESTEROWICZ Józef, Józef Nesterowicz à Hipolit Błotnicki, Lorient, le 20 septembre 1844.

³¹ AD Saint-Brieuc, 4M258, Préfet du département des Côtes-du-Nord au Maire de Saint-Brieuc, le 11 mai 1848.; AD Saint-Brieuc, 4M262, dossier SIEMOŃSKI Kamil, le Maire de Saint-Brieuc au , Préfet du département des Côtes-du-Nord, le 19 mai 1848.; le Ministre de l'Intérieur au Préfet du département des Côtes-du-Nord, le 4 avril 1849.

à réfléchir à la possibilité de rentrer dans leur patrie. Par exemple, Maciej Roguski, qui avait fait carrière dans l'administration des Ponts-et-Chaussées, prit sa retraite après 30 ans de service et essaya de revenir dans le Royaume de Pologne pour y passer les dernières années de sa vie³².

En ce qui concerne le cas de personnes qui, après leur entrée dans l'élite de la société française (dans l'aristocratie ou dans la grande bourgeoisie), se sont apparemment bien adaptées à leur nouvel environnement, il n'est pas facile de distinguer ce qui relève de leur vie dans la société française de ce qui relève de leur intérêt pour les affaires polonaises.

À cet égard, le comte Napoléon Poniński est un exemple intéressant. Cet aristocrate polonais n'était pas dépendant des subsides gouvernementaux comme d'autres réfugiés polonais. En 1843, Napoléon Poniński se maria avec Mélanie Morand, une jeune femme issue de la grande bourgeoisie, fille d'un armateur de Paimpol. Souvent, les membres de sa famille étaient fonctionnaires de l'administration locale ou représentants de la Bretagne au Parlement français. Même le préfet du département des Côtes-du-Nord en exercice à cette époque était lié à cette famille. Il était d'ailleurs présent lors du mariage de Napoléon Poniński avec Mélanie Morand. Malgré sa bonne situation dans la société française, Poniński avait gardé le sentiment de son identité nationale polonaise. Il était resté en contact avec sa famille à Cracovie qui l'avait soutenu financièrement avant son mariage. Il était ami avec des personnalités importantes de l'émigration polonaise à Paris et était abonné à la presse polonaise, notamment celle publiée par les collaborateurs du prince Adam Jerzy Czartoryski³³.

Il convient également d'évoquer ici l'histoire d'Adam Kowalski et de son fils Henryk (Henri). Adam Kowalski épousa une jeune fille issue d'une famille noble qui possédait des biens considérables en Bretagne. Le mariage eut lieu en 1835 près de Dinan. En 1838, grâce à l'influence de sa nouvelle famille, Kowalski réussit à déménager à Paris, ce qui était assez difficile pour un émigré polonais à cette époque. Le fait qu'il ait pu rejoindre la communauté des émigrés polonais à Paris facilita ensuite la carrière de son fils, Henri.

Au fil du temps, Henri était devenu un pianiste compositeur très célèbre qui faisait carrière internationale. Né le 1^{er} avril 1841 à Paris, il avait commencé

³² B.Czart., rkps 6679 IV, dossier ROGUSKI Maciej, Maciej Roguski à Anna Czartoryska, le 25 octobre 1857.; Maciej Roguski à Adam Jerzy Czartoryski, le 10 décembre 1860.

³³ BPP, rkps 446, Papiery emigrantów. Litera C: Chaborscy Florian, Kaja i Zenon, korespondencja, pamiątniki, notatki, t. 2 (la correspondance de Florian Chaborski et les frères Poniński).

son éducation musicale dans la communauté polonaise. À l'âge d'environ 7 ans, il avait présenté ses compétences à Frédéric Chopin. Ses premiers professeurs, la princesse Marcelina Czartoryska et Julian Fontana, étaient des élèves de Chopin. C'est pourquoi Kowalski était souvent considéré comme son héritier artistique. Lorsque Kowalski faisait ses tournées, il avait environ 20 œuvres de Chopin dans son répertoire et était considéré comme le plus grand interprète de ses œuvres. Kowalski avait composé des œuvres qui faisaient référence à la tradition polonaise. Il était également émotionnellement lié à la Bretagne, surtout à la ville de Dinan, et créa des compositions sur l'histoire de cette région. L'activité de Kowalski montre donc clairement sa double origine, polonaise et bretonne³⁴.

L'exemple des Polonais dirigés vers le département des Côtes-du-Nord montre ce qu'a été la vie réelle des émigrés polonais « ordinaires » en France au XIX^{ème} siècle. D'un côté, envoyés par petits groupes dans une province éloignée, ils y sont souvent restés pour travailler et fonder des familles. La vie quotidienne dans une communauté locale et dans un cercle privé constitué d'une famille et d'amis presque exclusivement français a favorisé leur assimilation. D'un autre côté, leurs contacts avec la communauté polonaise à Paris, leurs efforts pour inscrire leurs enfants dans les écoles polonaises de la capitale, leur intérêt pour les événements survenant sur le territoire polonais, leur patriotisme prouvent que ces émigrés polonais ont conservé le sentiment de leur identité nationale d'origine et n'ont pas cessé d'avoir le mal du pays.

BIBLIOGRAPHIE

Sources

Archives départementales des Côtes-d'Armor à Saint-Brieuc

CP33 – „Feuille d'annonces, littéraire, agricole, industrielle, commerciale des Côtes-du-Nord”.

7E – Registres d'état civil : naissances, mariages, décès (1793-1906).4M252,

4M258 – Réfugiés polonais (militaires) : réglementation. Circulaires, instructions, états nominatifs et aides allouées, rapports de gendermerie.

Contrôle nominatif des officiers arrivés à Saint-Brieuc, correspondance divers, état des dettes contractées et retenues (1833-1856).

4M260-4M462 – Réfugiés polonais: dossiers individuels de militaires (dossiers :

³⁴ M.-C., Mussat, *Dans le sillage de Chopin. Le pianiste Henri Kowalski*, Dinan 2014.

JAŚNIEWICZ Łukasz, KOŁTUNOWSKI Ludwik, KOWALSKI Adam, ROGIŃSKI Józef, SIEMOŃSKI Kamil, SZWARCE Józef) 1S15, Ponts-et-Chaussées. Personnel. Dossiers individuels, dossier ROGUSKI Maciej et dossier RÓŻAŃSKI Feliks

Archives départementales d'Ille-et-Vilaine à Rennes

AD Rennes, 4M426, Réfugiés polonais. Surveillance légale et secours accordés : instructions, correspondance (1833-1860). Contrôle nominatif et évaluation des subsides à payer, affaires collectives (1834-1854).

4M428 – Réfugiés polonais : dossiers individuels, dossier KONOPACKI Antoni.

Archives départementales du Doubs à Besançon

M/817, Évasions, fuite en Suisse de quatre cents réfugiés, dislocation du dépôt polonais (1833).

Bibliothèque Polonaise de Paris

BPP, rkps 446, Papiery emigrantów. Litera C: Chaborscy Florian, Kaja i Zenon, korespondencja, pamiątniki, notatki, t. 2 (la correspondance de Florian Chaborski et les frères Poniński).

rkps 927 – Prośby podane o przyjęcie do Pensji Panien Polskich.

Akc. 2340, t. 131-138 – Lista uczniów i kandydatów na uczniów Szkoły Polskiej na Batignolles w latach 1853-1862.

Biblioteka Książąt Czartoryskich w Krakowie

rkps 6655 IV – rkps 6685 IV – Archiwum Hotelu Lambert. Teki Emigrantów *Akt z roku 1834 przeciw Adamowi Czartoryskiemu wyobrazicielowi systemu polskiej arystokracji*, Poitiers 1839.

W. Mickiewicz, *Pamiątniki*, oprac. M. Troszyński, Varsovie 2012. „Pielgrzym Polski”

Ouvrages

R. Bielecki, *Słownik biograficzny oficerów powstania listopadowego*, T. 1-3, Warszawa 1995-1998.

R. Bielecki, *Zarys rozproszenia Wielkiej Emigracji we Francji 1831-1837*.

Materiały z archiwów francuskich, Warszawa-Łódź 1986.

G. Brunel, *Les sources de l'histoire de la Pologne et des Polonais dans les Archives Françaises*, Paris 2003.

D. Diaz, *Un asile pour tous les peuples ? Exilés et réfugiés étrangers en France au cours du premier XIX^{ème} siècle*, Paris 2014.

J. Frejlich, *Legion jenerała Józefa Bema w walce o sukcesę portugalską*, « Przegląd Historyczny », 1912, 14/1, s. 93-124 (partie 1); 1912, 14/2, s. 237-259 (partie 2); 1912, 14/3, s. 338-364 (partie 3); 1912, 15/1, s. 70-88 (partie 4); 1912, 15/2, s. 171-187 (partie 5).

- L. Gadon, *Wielka Emigracja w pierwszych latach po powstaniu listopadowym*, ed. Marian Kukiel, Paris 1958.
- S. Kalembka, *Towarzystwo Demokratyczne Polskie w latach 1832-1846*, Toruń 1966.
- S. Kalembka, *Wielka Emigracja. Polskie wychodźstwo polityczne w latach 1831-1862*, Varsovie 1971.
- S. Kalembka, *Wielka Emigracja 1831-1863*, Toruń 2003.
- B. Konarska, *Emigranci polscy na studiach technicznych we Francji w latach 1832-1848*, « Kwartalnik Historii Nauki i Techniki » 1978, T. 23, no. 3/4, p. 693-714.
- L. Kuk, „Kwestia słowiańska” we Francji od powstania monarchii lipcowej do wybuchu wojny krymskiej, in: *Powstaniec polski w Prusach Wschodnich i na emigracji. Z dziejów wychodźstwa polskiego i myśli politycznej po 1831 roku*, dir. S. Kalembka, Olsztyn 1995, p. 106-142.
- L. Kuk, *Wielkie zakłady emigracji w latach 1832-1833. Rys historyczno-statystyczny*, w : *Rozprawy z dziejów XIX i XX wieku przygotowane dla uczczenia pamięci Profesora Witolda Łukaszewicza*, dir. S. Kalembka, Toruń 1978, p. 47-60.
- J. Kuzicki, *Nieść wiarę i nadzieję na obcej ziemi. Polskie duchowieństwo katolickie w życiu religijnym i polityczno-społecznym Wielkiej Emigracji we Francji (1831-1863)*, Rzeszów 2014.
- O. Morozowa, *Bronisław Szwarce*, traduit par W. Śliwowska et René Śliwowski, red. W. Śliwowska, Wrocław 1982.
- M. – C., Mussat, *Dans le sillage de Chopin. Le pianiste Henri Kowalski*, Dinan 2014.
- G. Noiriel, *La Tyrannie du national. Le droit d’asile en Europe (1793-1993)*, Paris 1991.
- G. Noiriel, *Réfugiés et sans-papiers. La République face au droit d’asile XIX^{ème} XX^{ème} siècle*, Paris 2006.
- J. Pezda, *Ludzie i pieniądze. Finanse w działalności Adama Jerzego Czartoryskiego i jego obozu na emigracji w latach 1831-1848*, Cracovie 2003.
- I. H. Pugacewicz, *Batignolles 1842-1874. Edukacja Wielkiej Emigracji*, Varsovie 2017.
- J. Skowronek, *Adam Jerzy Czartoryski 1770-1861*, Varsovie 1994.
- J. Szczepański, *Weterani powstań narodowych w Zakładzie św. Kazimierza w Paryżu*, Varsovie 2011.
- E. Tarkowska, *Akta małżeństw zawartych przez polskich emigrantów w departamencie Côtes-du-Nord w latach 1833-1844*, „Meritum”, 2016, t. 8, p. 419-440.

BARBARA KŁOSOWICZ-KRZYWICKA

Société pour la Protection des Souvenirs
et Tombeaux Historiques Polonais en France

À LA RECHERCHE DES TOMBEAUX POLONAIS DE LA GRANDE ÉMIGRATION EN PROVINCE

Introduction

Dans la région parisienne, le recensement et la description des lieux d'inhumation des participants à la Grande Émigration polonaise en France ont commencé dès le milieu du XIX^{ème} siècle¹. L'inventaire complet des tombeaux situés dans les cimetières de Paris et à Montmorency a été achevé dans les années 1982-1990 par un groupe d'historiens de l'Université de Varsovie. Leurs publications² sont une source d'informations sur les tombeaux des représentants les plus illustres de la Grande Émigration, ainsi que sur les très intéressants tombeaux collectifs qui sont l'objet des soins constants de la Société pour la Protection des Souvenirs

¹ W. Zwierkowski, J. A. Reitzenheim, *Groby polskie wspólne i oddzielne na cmentarzu paryzkim du Nord, Montmartre (Les tombeaux polonais collectifs et individuels à Paris, dans le cimetière du Nord, Montmartre)*, „Przegląd rzeczy polskich” du 22 III 1838, p. 45-48; J. A. Reitzenheim, *Les monuments polonais à Paris, T. 1 : Cimetière Montmartre, Paris 1860, T. 2 : Cimetière Montmartre et Père Lachaise, Paris 1862* ; F. Hoesick, *Rzeczy polskie w Paryżu : Groby polskie na cmentarzach paryskich (Choses polonaises à Paris : Les tombeaux polonais dans les cimetières parisiens)* [in :] *Szkice i opowiadania historyczno literackie (Esquisses et récits historiques et littéraires)*, Warszawa 1900, ainsi que [in :] *Pisma (Écrits)*, t. 1, Warszawa 1915 ; J. Lipkowski, *Pamiętki polskie w Paryżu, groby polskie i lista Polaków pochowanych na cmentarzach w Paryżu i jego okolicach*, „Rocznik Towarzystwa Polskiego Literacko-Artystycznego 1911-1912” (*Souvenirs polonais à Paris, tombeaux polonais et liste des Polonais inhumés dans les cimetières de Paris et ses environs*, « *Annuaire de la Société Littéraire et Artistique Polonaise 1911-1912* »), Paryż 1912, p. 167-268.

² A. Biernat red., *Inskrypcje grobów polskich w Paryżu – Montmartre, Saint-Vincent, Batignolles (Les inscriptions sur les tombeaux polonais à Paris-Montmartre, Saint-Vincent, Batignolles)* Warszawa 1986; A. Biernat red., *Inskrypcje grobów polskich w Paryżu – Père-Lachaise (Les inscriptions sur les tombeaux polonais à Paris – Père-Lachaise)*, Warszawa 1991; J. Skowronek red. [et al.], *Cmentarz Polski w Montmorency (Le cimetière polonais de Montmorency)*, Warszawa 1986 ; A. Biernat, S. Górczyński red., *Polacy pochowani na cmentarzu Montmartre oraz Saint-Vincent i Batignolles w Paryżu (Les Polonais inhumés dans les cimetières Montmartre, Saint-Vincent et des Batignolles à Paris)*, Warszawa 1999 ; S. Górczyński P. Ugniewski, *Groby polskie na cmentarzach paryskich (Les tombeaux polonais dans les cimetières parisiens)*, Akta Towarzystwa Historyczno-Literackiego w Paryżu, t. 3: 1996, p. 209-235.

et Tombeaux Historiques Polonais en France depuis ses débuts. Mais elles ne traitent que d'un petit groupe d'individus et de personnalités célèbres qui se sont installés dans la région parisienne. Ainsi, jusqu'à présent, nous connaissons peu l'histoire d'un autre groupe, qualifié de *majorité silencieuse et démunie* par l'historien Valentin Guillaume, qui a pourtant constitué la plus grande partie de la Grande Émigration et dont le destin a été fort différent de celui des personnalités regroupées à Paris.

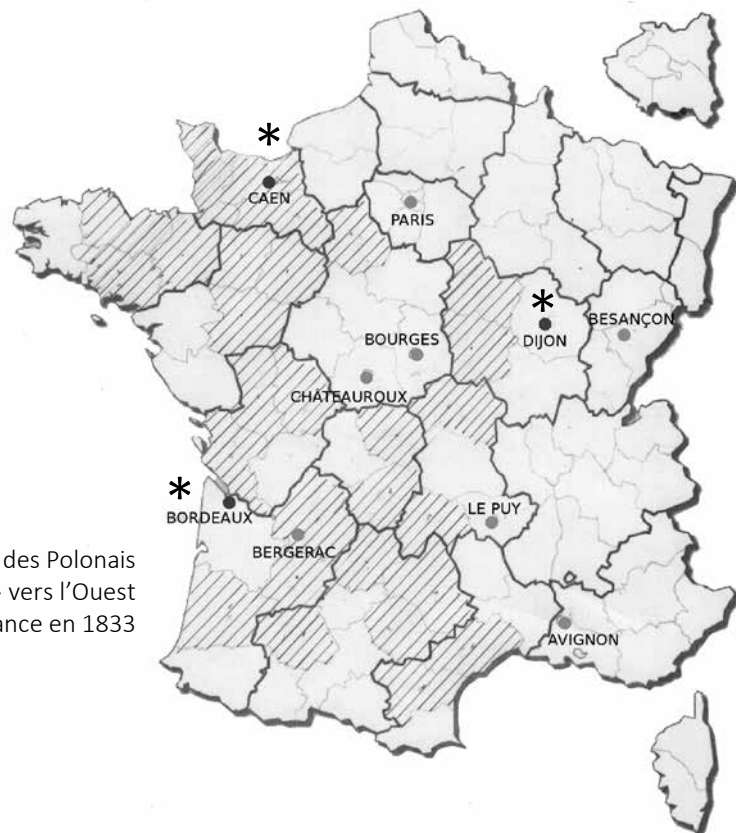


Photo 1. La dispersion des Polonais des grands « dépôts » vers l'Ouest de la France en 1833

La dispersion de la Grande Émigration

Le gouvernement de Louis-Philippe décida d'abord de regrouper les militaires polonais qui avaient franchi les frontières de la France dans de grands dépôts à Avignon, Besançon, Bourges et Châteauroux. Puis à partir de mai 1833³, après l'expédition vers la Suisse que les Polonais du dépôt de Besançon entreprirent

³ Note du Ministre de l'Intérieur aux préfets des départements du Calvados et des Côtes-du-Nord pour les informer de l'arrivée des Polonais du dépôt de Besançon. Archives Départementales des Côtes-du-Nord, 4M 258, lettre du ministre de l'Intérieur au préfet, le 3 mai 1833.

pour venir en aide à la révolution qui commençait en Allemagne, il décida de liquider ces établissements. Officiers et soldats furent alors envoyés par petits groupes vers les départements du sud et de l'ouest de France. Arrivés sur place, le plus souvent à pieds, au début, ils vivaient des modestes allocations que leur attribuait le gouvernement français. Certains se mirent à chercher un emploi sur place ou partirent faire des études permettant d'exercer les métiers d'ingénieur, médecin ou juriste. D'autres, surtout les blessés et les malades, se laissèrent aller et tombèrent dans une profonde misère.

Selon l'historien Valentin Guillaume qui s'est intéressé à ce groupe⁴, l'observation des stratégies de survie et des parcours de ces émigrés dans quelques-uns des départements français permet de comprendre ce qu'ont été les aspirations et le rôle de "cette majorité silencieuse" qui "n'a pas écrit de grands poèmes restés dans les mémoires". Selon lui, "*ces « petits » exilés n'ont pas fait le récit de leur lutte « héroïque » pour l'indépendance de leur pays, mais ils ont laissé des traces de leur vie quotidienne au cœur de la société française*".

Bibliographie disponible

Les traces du séjour dans diverses régions de France d'un ensemble de plus de quatre mille insurgés polonais qui sont conservées dans les archives départementales ont fait l'objet de plusieurs recherches, le plus souvent entreprises par des étudiants français⁵. Il est vrai que leur examen nécessitant un long séjour dans des villes de province et une bonne connaissance de la langue française, pour les chercheurs polonais, ces archives restent difficiles d'accès. Parmi les Polonais, le premier à se pencher sur les biographies des officiers de l'insurrection de 1830-1831 installés en province a été Robert Bielecki⁶. En s'appuyant tout autant sur les sources littéraires que sur les archives administratives françaises, il a fait une avancée qui a permis de commencer à comprendre les destins de cette majorité

⁴ V. Guillaume, *Les sources historiques du quotidien en exil*, URL <http://journals.openedition.org/e-migrinter/699>.

⁵ Françoise Porchet, *Les réfugiés polonais de la Vienne sous la Monarchie de Juillet*, Mémoire de maîtrise, Université de Poitiers, 1972 ; Pascal Penot, *Le Maine-et-Loire et la Pologne de 1830 à 1870*, Mémoire de maîtrise, Université Catholique de l'Ouest, 1999 ; Antoine David, *Les réfugiés polonais en Indre-et-Loire*, Mémoire de maîtrise, Université de Tours, 1999 ; Valentin Guillaume, *L'autre exil, Trajectoires migratoires et stratégies d'insertion de la Grande Émigration polonaise de 1831 dans l'Ouest de la France*, thèse du doctorat, EHESS Paris 2016.

⁶ R. Bielecki, *Słownik biograficzny oficerów powstania listopadowego (Dictionnaire biographique des officiers de l'Insurrection de Novembre)*, T. 1-3, Warszawa.

oubliée. Puis Ewelina Tarkowska s'est penchée sur les archives de Bretagne dans une thèse de doctorat⁷ dont elle nous présente les principales conclusions dans ce colloque. Parmi les travaux français, notons surtout la thèse remarquablement documentée que Valentin Guillaume a dédiée « À 1308 Polonais » qui, après 1833, se sont retrouvés dans neuf départements : le Calvados, les Côtes-du-Nord, le Finistère, le Maine-et-Loire, la Mayenne, le Morbihan, l'Ille-et-Vilaine, l'Orne et la Sarthe. Cette étude décrit les cadres juridiques auxquels ces réfugiés étaient soumis, leurs problèmes d'adaptation, la surveillance policière dont ils ont été l'objet, leurs mariages avec des Françaises et enfin leurs succès ou leurs échecs professionnels. La recherche de V. Guillaume s'inscrit dans une tendance de l'historiographie française sur l'asile politique qui consiste à rechercher les liens entre les conditions extérieures – c'est-à-dire les pratiques de la force politique au pouvoir dans l'État d'accueil – et la situation sociale des émigrés. Elle décrit des destins d'individus et leur façon de s'adapter aux possibilités qui s'ouvraient



Photo 2. Cimetière de Bergerac,
Tombeau d'Émile Giedroyc
et Eugeniusz Radonski, grès, 1833

⁷ E. Tarkowska, *Wielka Emigracja we Francji. Polacy w bretońskim departamencie Côtes-du-Nord (La Grande Émigration en France. Les Polonais dans le département des Côtes-du-Nord en Bretagne)*, thèse de doctorat, Uniwersytet Warmiński – Mazurski, Olsztyn 2019.

à eux. Les présentes annales du colloque permettront de compléter les résultats de cette direction des recherches en utilisant les témoignages personnels et les documents de famille des descendants de la Grande Émigration.

Les débuts du recensement des tombeaux polonais en province

En 1965, Jean-Paul Palewski (1898-1976), alors président de la Société pour la Protection des Souvenirs et Tombeaux Historiques Polonais en France et député du département de Seine et Oise, avait entrepris une recherche systématique des traces d'une présence polonaise dans les cimetières de province. Pour ce faire, il avait envoyé plus de 90 lettres⁸ aux archives départementales et aux maires des villes où, selon la liste préparée par l'historien Lucjan Krawiec qui collaborait avec lui, se trouvaient les plus importants regroupements de Polonais⁹. Dans une lettre adressée aux conservateurs des archives départementales datée du 9 mai 1965, il écrivait : « *Notre Société s'occupe depuis plus d'un siècle des sépultures des émigrés polonais ayant trouvé refuge sur le sol français à la fin du XVIII^{ème} siècle et après les insurrections nationales de 1830 et 1863. Elle s'efforce de recenser ces tombes dispersées dans les cimetières des plus éminents patriotes. Nous nous permettons de nous adresser à vous en vous priant de vouloir bien faciliter notre tâche* ».

Les réponses à ce courrier donnèrent une vue d'ensemble très fragmentaire. Seule la moitié des 40 lettres de réponse des archives départementales contenaient des informations intéressantes. On y trouvait mention de dossiers individuels classés dans la série M, ou de titres d'études locales sur l'immigration au XIX^{ème} siècle et, parfois, le nom de Polonais ayant rendu des services notoires aux communautés locales. Dans les 52 réponses des mairies, seules 18 d'entre elles donnaient des noms d'immigrés polonais employés dans l'administration française, ou de quelques soldats des deux guerres mondiales. Ces maigres résultats s'expliquent par le fait que, la nationalité d'origine ne figurant ni dans l'acte d'achat des concessions, ni sur les pierres tombales, la difficulté de fond pour l'administration française résidait dans l'absence de critères permettant

⁸ Korespondencja ws. kwerendy poloników (Correspondance concernant la recherche des polonica), Archives de la Société pour la Protection des Souvenirs et Tombeaux Historiques Polonais en France, TOPZ dep. 17/6.

⁹ Projet pour la correspondance avec les cimetières parisiens et pour la correspondance avec d'autres endroits (1966). Liste des Mairies établie par M. L. Krawiec, TOPZ dep. 4/21.

de déterminer qui pouvait être considéré comme Polonais. À cet égard, la liste envoyée par Nantes, qui mentionnait 17 concessions perpétuelles achetées au XIX^{ème} siècle dans les cimetières Miséricorde, La Bouteillerie et Saint-Jacques, constituait une exception. Malgré l'incontestable autorité de Jean-Paul Palewski, la recherche ne donna donc pas de réponse aux interrogations sur le nombre et l'état des tombeaux de la Grande Émigration dispersée dans les départements de l'ouest et du centre de la France après 1833. Mais elle permit de signaler le mauvais état de quelques monuments qui furent ensuite restaurés, par exemple le monument du cimetière de Bergerac érigé en 1833, que les habitants de la ville avaient dédié aux insurgés polonais en ces termes : « *Les habitants de Bergerac au courage malheureux. Ils ont combattu pour le Dieu de leurs pères, pour la nationalité de la Pologne et la Liberté* ». L'initiative de Palewski doit donc plutôt être considérée comme une incitation à poursuivre les recherches sur place, comme le montrent des études plus récentes sur quelques villes qui accueillirent un nombre important de réfugiés polonais au XIX^{ème} siècle. Mentionnons ici les recherches de S. Górzyński, I.M. Dacka-Górzyńska et P. Ugniewski dans les cimetières de Nice et Menton¹⁰, à Montrésor¹¹, à Hyères¹² ainsi qu'un article dans lequel I.M. Dacka-Górzyńska¹³ étudie les valeurs morales exprimées dans les inscriptions sur ces tombes. Ces études montrent que les Polonais fortunés venaient à Nice et Menton pour s'y reposer ou s'y soigner et que certains d'entre eux y resteraient pour toujours. En ce qui concerne le cimetière de Montrésor, on y trouve les tombes des propriétaires du château local : les familles Branicki, Potocki et Rey, ainsi que les tombeaux de trois officiers de l'Insurrection de 1830 : Rudolf Domaradzki (1803-1859), Wiktor Okryński (1800-1869) et Stanisław Truskowski (1802-1868) que Ksawery Branicki employa lors de la rénovation du château.

¹⁰ I. M. Dacka-Górzyńska, S. Górzyński, *Polacy pochowani na cmentarzach Nicei i Mentony (Les Polonais inhumés dans les cimetières de Nice et Menton)*, Warszawa 2012.

¹¹ I. M. Dacka-Górzyńska, S. Górzyński, P. Ugniewski *Polacy pochowani na cmentarzu w Montresor (Les Polonais inhumés dans le cimetière de Montrésor)*, Warszawa 2008.

¹² I. Dacka-Górzyńska, *Polacy pochowani w Hyères w XIX wieku (Les Polonais inhumés à Hyères au XIX^{ème} siècle)* [in :] *Między tekstem a znakiem. Prace ofiarowane Profesor Barbarze Trelińskiej w siedemdziesiątą rocznicę urodzin (Entre le texte et le signe. Mélanges offerts au Professeur Barbara Trelińska pour son soixante-dixième anniversaire)*, pod red. S. Górzyńskiego i A. Jaworskiej, Warszawa 2013, p. 415-434.

¹³ I.M. Dacka-Górzyńska, *Wartości duchowe przybrane w materię - refleksje z inwentaryzacji grobów polskich na południu Francji (Hyeres, Mentona, Nicea)* [in :] *Stan badań nad wielokulturowym dziedzictwem dawnej Rzeczypospolitej* t. XI, red. Wojciech Walczak, Karol Łopatecki, Białystok 2020 [w druku].

Pour ma part, inspirée par ces travaux, j'ai entrepris de rechercher les tombeaux de la Grande Émigration dans les grands cimetières de Bordeaux, Dijon, Caen et Bayeux, ainsi que dans quelques petites localités du département du Calvados.

Méthodologie et problèmes rencontrés au cours de la recherche

Le point de départ de mes recherches de tombeaux polonais en province a été les listes que l'insurgé Jan Bartkowski avait établies à partir des rubriques nécrologiques de l'époque et qui ont été éditées par Lucjan Krawiec¹⁴ en 1985, ainsi que les 3 volumes manuscrits de listes de défunts établies par Józef Alfons Piotrykowski sous le titre *Martyrologium Polskie (Martyrologe polonais)* conservés à la Bibliothèque Czartoryski¹⁵. Une aide précieuse m'a été apportée par plusieurs dictionnaires biographiques, plus particulièrement : M. Tyrowicz, *Towarzystwo Demokratyczne Polskie. Przywódcy i kadry członkowskie (La Société Démocratique Polonaise. Dirigeants et cadres)*, R. Bielecki, *Słownik Biograficzny Oficerów Powstania Listopadowego (Dictionnaire Biographique des Officiers de l'Insurrection de Novembre)* et *Zarys rozproszenia Wielkiej Emigracji we Francji 1831-1837 (Aperçu de la dispersion de la Grande Émigration en France 1831-1837)*. J'ai également utilisé une liste intitulée : *Lista Polaków zmarłych na emigracji w latach 1881-1901 w świetle wybranych tytułów prasy emigracyjnej (Liste des Polonais décédés en émigration dans les années 1881-1901 à la lumière de titres choisis de la presse de l'émigration)* publiée par G. Wrona¹⁶. Après avoir établi une liste de noms, il a fallu établir la date et le lieu du décès, ainsi que le lieu d'inhumation. Les réfugiés polonais s'avérant avoir été très mobiles malgré les contrôles de la police et l'obligation de déclarer chaque changement de lieu de résidence, les mémoires de J. A. Piotrykowski¹⁷ et de J. Bartkowski¹⁸ ainsi que les lettres des insurgés conservées à la Bibliothèque Czartoryski ont fourni

¹⁴ J. Bartkowski in *Spis Polaków zmarłych na emigracji od roku 1831 (Registre des Polonais décédés en émigration à partir de 1831)*, Oprac., wstęp i przypisy L. Krawiec. Rzym 1985 („Materiały do biografii, genealogii i heraldyki polskiej”, t.7/8).

¹⁵ J. A. Piotrykowski, *Martyrologium Polskie (Martyrologe Polonais)*, manuscrit BCzart 5351 t. 1-3.

¹⁶ G. Wrona, *Na straży grobów polskich. Pamięć i opieka nad miejscami spoczynku Polaków w świetle prasy emigracyjnej (La sauvegarde des tombeaux polonais)* [in :] *Dziedzictwo narodowe poza granicami Polski. Francja (Le patrimoine national hors des frontières de la Pologne. La France)*, Warszawa 2019, p. 127-172.

de précieuses indications. J'ai également utilisé les notes biographiques de B. Konarska : *Polskie drogi emigracyjne. Emigranci polscy na studiach we Francji w latach 1832-1848 (Les voies de l'émigration polonaise. Les émigrés polonais étudiant en France dans les années 1832-1848)*. Les dates et lieux de décès ont été fournis par les registres d'état civil qui, dans la plupart des départements français, sont accessibles en ligne. Les actes de décès et de mariage mentionnant les dates et lieux de naissance, les prénoms des parents et le nom du conjoint, ces documents ont permis de compléter de quelques détails les biographies déjà étudiées de certains insurgés de novembre 1830. Dans le cas de quelques personnes décédées à l'hôpital de Bordeaux dont les actes de décès manquaient dans les archives municipales, le lieu d'inhumation a été fourni par les registres d'inhumation. Mais, malheureusement, au XIX^{ème} siècle, les administrations des cimetières ne notaient pas toujours les noms des personnes inhumées, ou bien elles ne transmettaient pas leurs registres aux archives. Ainsi, les anciens registres d'inhumation restés dans les mairies étant inaccessibles, dans les cas d'exhumation ou de reprise des concessions, il est actuellement impossible d'établir certains lieux de repos. Dans le cas de registres d'inhumation inexistantes ou inaccessibles, seul le bureau des concessions situé dans les cimetières est en mesure de fournir des informations sur les tombeaux actuellement existants et les personnes qui y sont enterrées. Ces bureaux sont également d'un grand secours dans les cas d'inscriptions effacées sur les pierres tombales.

Mes recherches dans le but de relever les inscriptions sur les pierres tombales portant des noms polonais dans les cimetières de Bordeaux, Dijon, Caen, Bayeux et dans de petites villes du département du Calvados comme Port-en-Bessin, Balleroy, Condé-sur-Noireau, Falaise et Trouville-sur-Mer ont donné des résultats diversifiés sur l'état des tombes. Elles ont également montré les difficultés auxquelles se heurte ce genre de recherche. En premier lieu, notons le besoin de place dans les cimetières qui amène les municipalités à détruire les tombes anciennes et à reprendre les concessions, même dans les cas des concessions perpétuelles, quand elles sont considérées comme abandonnées.

¹⁷ J.A.Potrykowski, *Tułactwo Polaków we Francji : dziennik emigranta (L'errance des Polonais en France : journal d'un émigré)*, Kraków 1974.

¹⁸ J. Bartkowski, *Kilka wspomnień poświęconych pamięci drogich przyjaciół i towarzyszków pielgrzymstwa, Guzowski Franciszek (Quelques souvenirs en mémoire de mes chers amis et de mes compagnons de pèlerinage, Guzowski Franciszek)*, manuscrit BCzart 3655, p. 392-483.

Une nouvelle menace qui pèse sur les cimetières de Normandie est la tendance des municipalités au "toilettage des cimetières" par la reprise des concessions perpétuelles au bout de 100 ans. "Cent ans, ça fait un peu court l'éternité, non ?" demandait un journaliste de Ouest-France¹⁹ en 2016. Voyons pour exemple des effets de cette politique l'étrange aspect des cimetières Ouest de Bayeux ou de Condé-sur-Noireau où les sections les plus anciennes ne sont bordées que de quelques monuments et ne présentent pour seule végétation que de l'herbe sauvage.



Photo 3. Cimetière de la Chartreuse à Bordeaux. Tombeau de la famille Gastold, pierre calcaire, 1862.

Le cimetière de la Chartreuse à Bordeaux (Gironde)

Les insurgés polonais venus à Bordeaux n'y ont pas été envoyés par l'administration française lors de la liquidation des dépôts, mais y sont venus des départements voisins à partir de 1834 pour se soigner à l'hôpital, ou faire des études de médecine, ou encore chercher un travail. Leur nombre exact est difficile à évaluer. Mais il a été possible d'établir le nombre de Polonais morts à Bordeaux dans la période 1836-1916 : 34 insurgés de novembre 1830, 7 insurgés de janvier 1863 et 16 civils, soit 57 en tout. Malheureusement, nous n'avons trouvé qu'une partie des lieux de leur inhumation : sur ces 57 personnes, 40 ont été enterrées au cimetière de la Chartreuse qui, de 1791 à 1910, a été le seul lieu d'inhumation pour toute la ville de Bordeaux, tandis que 2 ont été enterrés à

¹⁹ URL <https://www.ouest-france.fr/normandie/caen-14000/caen-vaucelles-le-grand-toilettage-du-cimetiere-est-lance-4587288> [access 20.10.2020].

Labarde et les 15 restants dans un lieu inconnu.

Grâce au Registre Général des inhumations du cimetière de la Chartreuse²⁰, il a été possible d'établir que, sur les 40 insurgés de 1830 ou de 1863 (cf. Annexe 1) qui y furent inhumés, souvent avec leurs épouses et les enfants, seuls 15 ont eu les moyens d'acheter une concession perpétuelle. Au cours de mes recherches de l'été 2019 et 2021, grâce à l'aide des employés de l'administration du cimetière, j'ai retrouvé 6 de ces tombes, dont 3 ne portaient aucun nom polonais²¹. La 7^{ème}, qui avait été achetée par Franciszek Przetocki, était en cours de reprise. Parmi les dépouilles des 40 Polonais inhumés à la Chartreuse, ce sont les restes de Leon Ulrych (1811-1885)²², décoré de l'ordre Virtuti Militari pendant l'insurrection de novembre, puis professeur à Bordeaux et le seul traducteur polonais du XIX^{ème} siècle qui ait traduit l'œuvre intégrale de Shakespeare, qui ont connu le sort le plus mouvementé. Le cercueil contenant son corps fut déposé dans la case 3 de l'ossuaire du cimetière et exhumé après 6 mois pour être déposé dans le caveau d'Alfred Stehelin. Puis, les descendants Stehelin ont légué la concession aux familles Sarrazin et Bretagne.

Arrêtons-nous maintenant sur les cas de ceux qui, après avoir survécu aux premières années d'émigration, c'est-à-dire les plus dures, ont non seulement eu les moyens d'acheter une concession perpétuelle, mais ont également pu venir en aide à leurs compatriotes. Par ordre alphabétique, on trouve d'abord Antoni Bronno Broński (1805-1884)²³. Né en Lituanie, major au cours de l'insurrection de novembre et décoré de l'ordre Virtuti Militari, il est arrivé en France, dans le dépôt de Besançon, au début de 1832. En septembre 1833, il s'installe au château de Saint-Selve, près de Bordeaux, dans la propriété d'André Jean, où il se consacre à l'élevage du ver à soie. Plusieurs années de travail pour améliorer l'espèce des vers à soie lui permirent d'obtenir une haute qualité et

²⁰ AM Bordeaux, Registre Général d'inscription des inhumations du cimetière catholique de la ville de Bordeaux, 1634 I 28-49.

²¹ Zenon Izdebski de Guz (1805-1879) repose dans le caveau de la famille Uzes; Magdalena Jedynowicz, née Berezowska (1845-1907), a été exhumée en 1912 par son fils Władysław dans le caveau Berguez Pasqual de la famille de sa belle-fille.

²² Wiesława Albrecht-Szymanowska, *Ulrich Leon*, in : *Dawni pisarze polscy od początków piśmiennictwa do Młodej Polski. Przewodnik biograficzny i bibliograficzny (Les anciens écrivains polonais depuis le début de la littérature jusqu'à la Jeune Pologne. Guide biographique et bibliographique)*, tom V: U–Ż, uzupełnienia, indeksy (koordynacja całości Roman Loth), Warszawa 2004, p. 12–13.

²³ R. Bielecki, *Słownik biograficzny oficerów powstania listopadowego (Dictionnaire biographique des officiers polonais de l'Insurrection de Novembre)*, T. 1, Warszawa 1995, p. 254.

une blancheur exceptionnelle du fil produit par ces vers. En 1847, il reçoit la médaille de platine de la Société d'Encouragement, puis en 1851, une médaille à l'exposition universelle de Londres²⁴. En politique, Broński était un conservateur, ce que montre le fait qu'il a signé l'adresse dans laquelle, après la proclamation du Second Empire, les émigrés polonais exprimaient leur fidélité à Napoléon III. Il a habité à Paris et à Bordeaux où il est devenu membre de la Société d'Imposition, appelée aussi Institution de l'Honneur et du Pain, qui secourait les participants de l'insurrection de novembre et les membres de leurs familles en situation difficile.

Le médecin Jan Nepomucen Dutkowski (1812-1889)²⁵, originaire de la région de Sandomierz, était entré dans l'artillerie insurgée. En France, il s'inscrit d'abord à l'école de médecine de Bordeaux, puis il déménagea à Paris où il obtint le titre de docteur en médecine en 1843. Il revint travailler à Bordeaux. Il se maria avec Aleksandra née Sztek (1836-1892), la fille de Ludwik Sztek, contrôleur du Trésor à Varsovie. Leur tombe commune a disparu depuis longtemps.

Michał Jawoysz (1801-1877)²⁶, né près de Vilnius, servait dans l'armée russe quand l'insurrection éclata. En avril 1831, lors de la bataille de Iganie, il passa du côté polonais. Blessé près de Ostrołęka et de Varsovie, il fut décoré de la croix d'or de l'ordre Virtuti Militari. En France, dès le début de 1832, il fut envoyé au dépôt de Besançon où il entra dans le Conseil Militaire. Il choisit Bordeaux comme lieu de résidence. À partir de 1835, il y fut employé à la préfecture. Son mariage avec Anna Zelima Goëthals²⁷, la sœur d'un professeur de musique, lui permit d'entrer dans l'élite locale. Parmi les témoins à son mariage, outre ses supérieurs hiérarchiques, on trouve Kajetan Ślepikowski et Aleksander Domaszewski qui furent ses compagnons d'errance à travers l'Europe. En geste de solidarité avec ses frères combattants, il entra dans la Société d'Imposition en 1872. Il mourut sans descendance, mais sa tombe au cimetière de la Chartreuse ne fut reprise qu'en 1989.

²⁴ B. Orłowski, *Polacy na londyńskich wystawach powszechnych 1851 i 1862 r. (Les Polonais dans les expositions universelles de 1851 et 1862 à Londres)*, Kwartalnik Historii Nauki i Techniki 32/2 1887, p. 419-420.

²⁵ B. Konarska, *Polskie drogi emigracyjne (Les voies de l'émigration polonaise)*, Warszawa 1986, p. 254.

²⁶ R. Bielecki, *Słownik biograficzny oficerów powstania listopadowego (Dictionnaire biographique des officiers polonais de l'Insurrection de Novembre)*, T. 2, Warszawa 1996, p. 214

²⁷ État civil de la métropole de Bordeaux (Gironde), acte de mariage entre Michel Jawoysz. et Anna Zelima Goëthals, le 19 septembre 1842 à Bordeaux.



Photo 4. Cimetière de la Chartreuse à Bordeaux. Tombeau de la famille Przetocki, marbre et pierre calcaire, 1876.

Franciszek Przetocki (1806-1896)²⁸, juriste diplômé de l'Université de Lviv, s'installa d'abord à Castres dans le Tarn, puis à Bordeaux où il devint négociant. De son mariage avec une Polonaise, Teofila Apolonia née Titz (1811-1876), il eut quatre filles, dont une, Eugenia Franciszka Przetocka (1843-1884), épousa Edward Franciszek Gawroński à Varsovie où elle repose au cimetière Powązki. Sa sœur cadette, Henriette Casimire Przetocka, épousa August Potocki (1843-1883)²⁹, un insurgé de janvier 1863 qui mourut jeune et fut inhumé dans le tombeau familial du cimetière de la Chartreuse. Sur leur acte de mariage, comme témoins figurent les anciens compagnons d'armes du père d'Henriette, Piotr Przesiecki et Adolf Sawicz. Franciszek Przetocki, que les sources polonaises décrivent comme "un bon Polonais, travailleur et patriote", cotisait à la Société d'Imposition depuis sa création en 1862.

Enfin, parmi les Polonais décédés à Bordeaux, on trouve la figure hors du commun de Piotr Lucjan Skawiński (1812-1902)³⁰, marié à Maria née Januszewicz (1823-1911), la fille de Teofil Januszewicz, un insurgé de novembre

²⁸ R. Bielecki, *Słownik biograficzny oficerów powstania listopadowego (Dictionnaire biographique des officiers polonais de l'Insurrection de Novembre)*, T. 3, Warszawa 1998, p. 344.

²⁹ État civil de la métropole de Bordeaux (Garonne), acte de mariage entre Antoni Potocki et Henriette Przetocki, le 30 janvier 1872 à Bordeaux.

³⁰ F. Jouisson, *Les Skawinski et la viticulture en Médoc*, édition Decoopman, 2019.

qui fut trésorier du Conseil de l'École Polonaise des Batignolles³¹. Après son arrivée en France, Piotr Lucjan Skawiński fit des études à l'École d'Agriculture de Grignon, près de Paris. En 1847, l'avocat et financier Jean-Pierre Pescatore lui confia l'administration du château de Giscours dans le Médoc. Piotr Skawiński et ses trois fils, Théophile (1841-1930), Charles (1842-1920) et Paul (1844-1933), s'illustrèrent dans l'administration d'un des vignobles les plus réputés du Médoc en introduisant des innovations dans la culture de la vigne et en contribuant au développement de la production du vin dans le Médoc. Les descendants de Paul sont toujours propriétaires du domaine de Rosemont-Geneste. Le tombeau familial des Skawiński se trouve près de l'église de la bourgade de Labarde, à proximité du château de Giscours et de son vignoble de 300 hectares connu pour sa production d'un Margaux classé troisième grand cru de la région.

Le cimetière de Dijon (Côte d'Or)

Un premier groupe de Polonais fit son apparition à Dijon dès février 1833, suite à la création d'un petit dépôt qui fut définitivement liquidé en janvier 1834. Les années suivantes, Dijon attira des Polonais désireux de faire des études juridiques à l'École de droit qui avait été ouverte en 1806, ou des études médicales à l'École préparatoire de médecine et de pharmacie ouverte en 1808-1809. Dans les années 1850 résidaient à Dijon ou dans les environs dix vétérans de l'insurrection de novembre³² et quelques insurgés des années 1846-1848 récemment venus en France qui souffraient d'une profonde misère. Au total, à Dijon, nous avons retrouvé 28 actes de décès et, à Lechâtelet, 3 actes de décès de personnes dont les noms sont liés à l'histoire des insurrections successives. Ces documents s'étalent de 1839 à 1968.

Pourtant, nous n'avons retrouvé que trois tombes polonaises à Dijon, ce qui s'explique par l'histoire des cimetières de cette ville. D'une façon générale, en France, dans la seconde moitié du XIX^{ème} siècle, le développement des villes eut pour conséquence la liquidation des cimetières anciens et la création de nouveaux cimetières dont la taille était fonction du nombre d'habitants. Les restes des corps de l'ancien cimetière étaient alors déplacés dans l'ossuaire

³¹ I. H. Pugacewicz, Batignolles 1842-1874 *Edukacja Wielkiej Emigracji (Les Batignolles 1842-1874. L'éducation de la Grande Émigration)*, Warszawa 2017, p. 166.

³² J. Bartkowski, *Kilka wspomnień poświęconych pamięci drogich przyjaciół i towarzyszków pielgrzymstwa. Guzowski Franciszek (Quelques souvenirs en mémoire de mes chers amis et de mes compagnons de pèlerinage, Guzowski Franciszek)*, manuscrit BCzart 3655, p. 392-483.

du nouveau cimetière, sans établissement de la liste des défunts, sauf cas relativement rare de concession perpétuelle. C'est ce qui se produit à Dijon, où la création d'un élégant quartier à la Hausmann à l'ouest de la ville engendra la fermeture du cimetière ouvert en 1783, à proximité de l'actuelle Porte Guillaume, c'est-à-dire au-delà du mur de défense médiéval. Le cimetière ancien fut transféré dans l'actuel cimetière des Péjoces créé en 1885. Les ossements des tombes de l'ancien cimetière furent déposés dans l'ossuaire des Péjoces. Seules quelques concessions perpétuelles furent déplacées dans les carrés les plus anciens des Péjoces. Ce fut le cas du tombeau de Dominik Sasaki (1802-1874), dont la figure est évoquée dans la communication de son arrière-arrière-petit-fils, François Alançon, du monument de Roch Woycikowski (1809-1882), du tombeau de Léonidas Étienne Jablonski (1843-1870) qui fut repris le 9 juin 1971 et de la sépulture de Marie Virginie Kokot née Maugin (1814-1881), la deuxième épouse de soldat d'artillerie Mikolaj Kokot (1806-1889). Ce dernier gagnait sa vie comme serrurier ; pendant son long séjour à Dijon, il enterra deux femmes et deux enfants.



Photo 5. Tombeau de Dominik Sasaki (1802-1874), pierre calcaire

Notons aussi le cas du général Józef Hauke-Bossak (1834-1871), un combattant des détachements de Garibaldi au cours de la guerre franco-prussienne qui fut provisoirement enterré à Dijon. On peut voir le monument dans le Bois de Chêne près de Hauteville-lès-Dijon, à l'endroit où il est tombé. Cette dernière a d'ailleurs été rénovée par le Souvenir Français en 2004.

Au moment de l'ouverture du cimetière des Péjoces en 1885, sur les 28 Polonais décédés à Dijon, 14 insurgés et 11 membres de leurs familles étaient déjà morts (cf annexe 2) et avaient été enterrés dans le vieux cimetière dont on n'exhuma que les restes de 4 personnes. En l'absence des registres d'enterrement de l'ancien cimetière, toutes les autres tombes ont disparu sans laisser de traces. En ce qui concerne les trois personnes décédées après 1885, nous n'avons pas trouvé de trace de la tombe du soldat Mikołaj Kokot. En revanche, nous avons pu établir que les restes d'Antoine Woycikowski furent exhumés en 1905 pour être transférés à Byans dans le Doubs, et que sa fille, Berthe Marie Nicolas née Woycikowski, a été inhumée dans la fosse commune du cimetière des Péjoces.

Néanmoins, nous savons beaucoup de choses sur les Polonais de Dijon grâce à Jan Bartkowski (1811-1893) qui était alors professeur d'anglais dans le lycée de la ville et qui évoque quelques-uns de ses amis de l'époque : par exemple, le médecin Aleksander Grabowski (1810-1876), Andrzej Guzowski (1807-1839) et son frère Franciszek Guzowski (1809-1863), maître d'œuvre du premier réseau de distribution d'eau à Dijon, le capitaine Leon Jabłoński (1804-1853), décoré de l'ordre Virtuti Militari au cours de l'insurrection et employé de la firme « Theodore de Mankowski and Co » à Londres, ainsi que son frère Ludwik Aleksander Jabłoński (1810-1855), juriste, et enfin le médecin Stanisław Poraziński (1809-1851), praticien à Savigny-sur-Beaune. Seuls quatre d'entre eux, à savoir Grabowski, les frères Jabłoński et Poraziński, moururent à Dijon.

Attardons-nous maintenant sur ceux des Polonais de Dijon sur lesquels nous avons le plus de renseignements. Commençons par Aleksander Grabowski (1810-1876)³³ qui avait commencé à Varsovie des études de médecine interrompues par sa participation à l'insurrection. À partir de 1833, il les reprit à Montpellier où il obtint le titre de docteur en médecine en 1837. Il exerça en Côte d'Or d'abord à Gémeaux, puis à Dijon et enfin à Lechâtelet, à côté de Beaune. Il fit fortune en tant que directeur d'un établissement thermal dans le quartier de Champmaillot à Dijon. Marié à Marguerite Joséphine Pelotier, il déménagea

³³ R. Bielecki, *Słownik biograficzny oficerów powstania listopadowego (Dictionnaire biographique des officiers de l'Insurrection de Novembre)*, T. 2, Warszawa 1996, p. 109.

en 1862 dans la propriété de son épouse à Lechâtelet. Il eut deux filles. L'aînée, Wanda, épousa le conducteur de travaux des Ponts et Chaussées Henryk Rahoz, tandis que la plus jeune, Olga (1857-1937), qui avait un talent de peintre, passa sa vie à Lechâtelet où elle est enterrée près de sa mère. Aleksander Grabowski fut enterré dans le cimetière de la petite localité de Pagny-le-Château, mais le registre des tombes qui se trouve à la mairie étant incomplet³⁴, il a été impossible de trouver sa trace.

Bon nombre des personnes évoquées par Bartkowski se dispersèrent à travers l'Europe, mais malgré la distance, continuèrent à entretenir des liens d'amitié. Ainsi, le capitaine Leon Jabłoński (1804-1853), qui avait été le compagnon de Bartkowski lors de l'expédition ratée à Francfort en 1833 et qui s'était marié avec Zofia Platt, la sœur de son épouse, s'installa à Londres. Il mourut à Dijon³⁵ au cours d'une visite chez son frère Ludwik Aleksander Jabłoński. Ce dernier lui fit ériger un magnifique tombeau ensuite détruit lors de la liquidation du vieux cimetière.



Photo 6. Tombeau de Leon Jabłoński (1804-1853), dessin de J. Bartkowski [in :] J. Bartkowski, *Kilka wspomnień poświęconych pamięci drogiej przyjaciół i towarzyszy pielgrzymstwa* (Quelques souvenirs en mémoire de mes chers amis et de mes compagnons de pèlerinage), manuscrit BCzart 3655, p. 11.

³⁴ Information téléphonique de la mairie Pagny-le-Château du 30 octobre 2020.

³⁵ État civil de Dijon (Côte d'Or), acte de décès de Leon Jablonski, le 2 octobre 1853 à Dijon.

Quant à Ludwik Aleksander Jabłoński (1810-1855)³⁶, en 1830, il était étudiant en droit à l'Université de Varsovie et se joignit à l'insurrection dès le 29 novembre. Il combattit dans le 11^{ème} régiment de l'infanterie de ligne jusqu'à la fin de l'insurrection. Arrivé en France, il acheva son droit à Dijon. Il travailla d'abord dans une banque, puis devint inspecteur général d'une compagnie d'assurance-vie, la Compagnie de l'Union. Il épousa Marguerite Gagné, une jeune fille de 19 ans qui lui donna une fille et deux fils. Le plus âgé, Léonidas Étienne (1843-1870), un homme de lettres aux débuts prometteurs, mourut prématurément à Dijon. Sa fille Henriette (1839-1894) qui, après le décès de son père, fut prise en charge par la famille du médecin Aleksander Grabowski, mourut à Lechâtelet après une *vie pleine de foi et d'espérance*³⁷.

Enfin attardons-nous sur le médecin Roch Woycikowski (1809-1882)³⁸ qui passa les dernières années de sa vie à Dijon. Devenu membre de l'insurrection dès le 29 novembre 1830, il fut décoré de la croix de l'ordre *Virtuti Militari* en septembre 1831. En 1840, il acheva à Montpellier les études de médecine qu'il avait commencées à l'Université de Varsovie. Devenu praticien dans le Doubs, il épousa³⁹ Anne Françoise Bailley, une femme fortunée, en présence de trois de ses compagnons d'armes alors installés à Besançon, le major Wiktor Lubański, âgé de 56 ans, le lieutenant Piotr Plauszewski et le capitaine d'infanterie Józef Wyszkowski âgé de 38 ans. En 1861, il s'installa à Paris où ses opérations de tumeurs lui valurent la célébrité. Il passa les dernières années de sa vie à Dijon, chez son fils Antoine Vincent Woycikowski (1842-1890), un employé des chemins de fer. Roch Woycikowski repose dans le cimetière des Péjoces dans une concession perpétuelle offerte par la ville de Dijon. Le monument fut érigé par le docteur Rolland, grâce à des fonds collectés par souscription. Son fils Antoine fut lui aussi enterré dans le cimetière des Péjoces, puis exhumé pour être déposé à Byans dans le Doubs, le lieu de naissance de sa femme. Quant à la fille d'Antoine, Berthe Marie (1875-1968), qui passa la totalité des 93 années de sa vie à Dijon, elle fut enterrée aux Péjoces dans une fosse commune actuellement disparue.

³⁶ R. Bielecki, *Słownik biograficzny oficerów powstania listopadowego (Dictionnaire biographique des officiers de l'Insurrection de Novembre)*, T. 2, Warszawa 1996, p. 182

³⁷ *Notice sur Mademoiselle Henrietta Jablonska décédée à Lechâtelet (Côte d'Or), le 5 juin 1894*, Citeaux (Côte d'Or) 1895.

³⁸ B. Konarska, *Polskie drogi emigracyjne (Les voies de l'émigration polonaise)*, Warszawa 1986, p. 435.

³⁹ État civil de Quingey (Doubs), acte de mariage de Roch Woycikowski et Anne Françoise Bailley, le 28 avril 1841 à Quingey.

Photo 7. Cimetière des Péjoces
à Dijon. Tombeau de Roch Woycikowski
(1809-1882), pierre calcaire.



Les cimetières du Calvados : Caen, Bayeux et Trouville-sur-Mer

Le département du Calvados fut le premier à accueillir des émigrés polonais après la fermeture du dépôt de Besançon. Un premier groupe de 74 officiers arriva à Caen en juin 1833, puis, en automne de la même année, il fut rejoint par 60 Polonais du dépôt de Bourges⁴⁰. Dès les premières années, une bonne partie de ces gens quitta le Calvados pour s'installer dans d'autres départements de France. Mais ils furent remplacés par de nouveaux arrivants qui étaient attirés par la perspective de trouver un emploi lié au développement du port du Havre ou au tourisme à Deauville et Trouville. Il y eut aussi des cas plus singuliers. Par exemple celui de quatre Polonais (Jabłonowski Jan, Migurski Jozef, Salomonski Hieronim, Witkowski Michał) qui, à l'annonce des insurrections de 1848 et 1863, partirent pour la Pologne. Le capitaine Jan Jabłonowski perdit d'ailleurs la vie en juin 1863 à Słupiec⁴¹. Il y eut aussi des insoumis qui furent expulsés de France vers l'Angleterre. Au total, nous avons pu suivre le destin de 191 émigrés

⁴⁰ R. Bielecki, *Zarys rozproszenia Wielkiej Emigracji we Francji 1831-1837 (Aperçu de la dispersion de la Grande Émigration en France 1831-1837)*, Warszawa 1986, p.221.

⁴¹ R. Bielecki, *Słownik biograficzny oficerów powstania listopadowego (Dictionnaire biographique des officiers de l'Insurrection de Novembre)*, T. 2, Warszawa 1996, p. 179.

de novembre 1830 qui ont vécu dans le Calvados dans la période 1833-1898. Seuls 40 d'entre eux sont morts dans ce département⁴², dont près de la moitié avant 1850 (cf Annexe 3). Certains fondèrent des familles dont on retrouve les traces dans les cimetières. C'est ainsi qu'au cours des recherches de l'été 2020, 4 tombeaux d'insurgés ont été retrouvés : ceux de Jan Ludwik Celiński, Aleksander Chodorowski, Józef Skrodzki et Antoni Ferdynand Zienkiewicz, tous dans de grandes villes. En revanche, dans les cimetières de petites villes comme Balleroy, Condé-sur-Noireau, Falaise ou Port-en-Bessin, où les problèmes de place dans les cimetières sont plus aigus, on ne trouve ni tombes anciennes, ni arbres pour leur faire de l'ombre.

Les plus grands regroupements de Polonais se concentraient à Caen, Bayeux et Vire, si bien que Caen devint rapidement un des centres les plus importants de l'action de la Société Démocratique Polonaise⁴³. Dans presque chacun des petits groupes de Polonais qui se déplaçaient à travers la France, on trouvait au moins un membre de cette Société qui en comptait plusieurs centaines. Dans le Calvados, parmi les arrivants de Bourges, se trouvaient Kazimierz Tomkiewicz (1802-1870), Józef Obalski (1805-1891) et Aleksander Burba (1800-1877) qui avaient déjà propagé les idées démocratiques à l'intérieur du dépôt et avaient alors attiré de nouveaux membres à la SDP. La section de la SDP que Tomkiewicz fonda à Caen dès la mi-octobre 1833 comptait 20 membres. Elle colportait la revue „Nowa Polska” (« La Nouvelle Pologne ») qui était très populaire chez les démocrates, tant à Paris que dans les dépôts, en raison de ses attaques contre le conservatisme des Anciens. Les premiers projets de liquidation du pouvoir de la Centrale parisienne qui dirigeait la SDP vinrent de la section de Caen qui critiqua l'inaction de Paris et proposa de transférer la direction de la SDP à Poitiers. Finalement, au printemps 1837, Tomkiewicz, devenu rédacteur d'une nouvelle revue intitulée „Demokrata Polski” (« Le Démocrate Polonais »), déménagea pour Poitiers.

La section de Honfleur, dont Aleksander Burba était secrétaire, se fit remarquer pour son action de janvier 1834, lorsque le voilier "Frau Elisabeth" qui faisait route de Gdańsk vers l'Amérique, s'ancre dans le port avec 150 officiers et soldats polonais à bord. Grâce aux efforts des démocrates polonais de la ville

⁴² AD Caen, État civil des villes de Balleroy, Bayeux, Caen, Condé-sur-Noireau, Dozulé, Falaise, Honfleur, Huppain, Pont l'Evêque, Trouville, Vaudry, Vire.

⁴³ S. Kalemka, *Towarzystwo Demokratyczne Polskie w latach 1836-1842 (La Société Démocratique Polonaise dans les années 1836-1842)*, Roczniki Towarzystwa Naukowego w Toruniu, R 71 Zeszyt 3 1966, p. 55.

et au soutien de la population locale, ils purent descendre à terre et obtinrent l'autorisation de s'installer en France. Pour plus de détails sur cet événement, nous renvoyons le lecteur à la communication de Sophie Chegaray, arrière-arrière-petite-fille du secrétaire de la section de la SDP du Havre, Józef Stempowski. Néanmoins, les sections de la SDP de Caen, Vire et Le Havre cessèrent d'exister assez rapidement en raison des départs de leurs membres pour d'autres villes, mais aussi en raison de la répression de la part des autorités françaises. En effet, vers la fin de février 1834, les préfets de Caen, Laval, Quimper, Vire et Limoges interdirent les inscriptions à la SDP, qualifiée de « société secrète », sous peine d'expulsion hors de France.

Dans le Calvados, la mobilité des Polonais à laquelle nous venons de faire allusion peut être traduite par des chiffres : sur les 191 émigrés de l'Insurrection de Novembre qui ont vécu dans le Calvados au cours de la période 1834-1893, seuls 40 sont morts dans ce département, dont 16 avant 1850. Il est vrai que la région était peu attirante car, à l'exception de quelques villes en développement, à l'intérieur du département, on vivait pauvrement, comme le montrent les statistiques sur la mortalité infantile dans les années 1840 : dans la période 1841-1859, on note 18 décès d'enfants et de Françaises épouses de Polonais. On trouve un autre indicateur de la pauvreté de l'intérieur du département dans le fait que, dans les petites villes de Balleroy, Condé-sur-Noireau, Dozulé, Falaise, Huppain, Vire, Vaudry, pas un seul des 14 Polonais qui y ont fini leur vie n'a eu les moyens de s'acheter un tombeau qui ait résisté au temps. En revanche, dans les grandes villes, on trouve des cas de tombeaux témoignant d'une réussite sociale spectaculaire. Ainsi, dans le cas de la famille Chodorowski à Bayeux, on compte jusqu'à 6 tombeaux qui existent toujours. On peut aussi évoquer le somptueux tombeau de Jan Ludwik Celiński de Zaremba à Trouville. Au total, au cours de mes recherches de l'été 2020 dans le Calvados, je n'ai retrouvé que 4 tombeaux d'insurgés de 1830 qui se trouvent tous dans de grandes villes.

Il est vrai que plus particulièrement à Caen, les recherches de tombes anciennes se heurtent à une difficulté liée à l'histoire spécifique des cimetières de la ville. En effet, à Caen, le décret de 1776 qui interdit les inhumations à proximité des églises et obligea à installer les cimetières à l'extérieur des villes se heurta à la résistance des conseils paroissiaux qui préféraient déplacer ou agrandir leurs propres cimetières, plutôt que contribuer financièrement à un grand cimetière éloigné de la ville. Les petits cimetières des églises proches des murs de la ville de Caen, comme les Quatre Nations, Saint-Nicolas, Saint-Ouen, Saint-Jean, Saint-Pierre ou le cimetière de Vaucelles, continuèrent donc à fonctionner tout au long

du XIX^{ème} siècle. Il fallut attendre une importante augmentation de la population pour que les autorités de la ville soient obligées d'ouvrir le cimetière du Nord-Ouest (ou cimetière Saint-Gabriel) pour les défunts des paroisses Saint-Étienne, Saint-Sauveur, Saint-Ouen, Saint-Julien et Notre-Dame en 1885, et, un an plus tard, le cimetière du Nord-Est pour les paroissiens de Saint-Pierre, Saint-Gilles et les hôpitaux avoisinants. Le résultat est qu'au fil des années, la nature se rendit maître des cimetières des Quatre Nations, Saint-Nicolas, Saint-Ouen, Saint-Jean et Saint-Pierre, tous fermés en 1885, et qu'ils se transformèrent en « cimetières dormants ». Noyés dans la verdure des arbres, des lierres et des héliotropes d'hiver, actuellement, ce sont les endroits les plus romantiques de la ville. Leurs allées se sont couvertes d'herbe et ce n'est que par-ci ou par-là qu'émergent de vieilles stèles ou les ruines des chapelles placées le long des murs d'enceinte. Ces « cimetières dormants » laissés à eux-mêmes ont été inscrits sur la liste des monuments historiques⁴⁴ le 30 mars 1939.

À Caen, où la vie polonaise avait pourtant été intense, nous n'avons retrouvé qu'une seule tombe polonaise, celle d'Antoni Ferdynand Zienkowicz de Bielany. Né vers 1808 à Słuck, dans le gouvernorat de Minsk, à la fin de l'insurrection, il était lieutenant de la Légion de la Vistule. En France après la fermeture du dépôt de Bourges, en novembre 1833, il fut envoyé dans le département de la Manche. Il s'inscrivit à la Société Démocratique Polonaise en 1834. Il s'installa à Bayeux dans le Calvados, où il trouva un emploi dans un comptoir d'escompte. Son mariage avec Hyacinthe Le François⁴⁵ le fit entrer dans la bourgeoisie locale. Il eut 7 enfants. Ses fils Albert et Boleslas firent de brillantes carrières, le premier en tant qu'inspecteur dans une grande société d'assurances, *La Nationale*, à Paris, le second en tant que directeur de l'usine à gaz de Caen. Zienkowicz mourut le 3 juin 1886 à Caen et fut inhumé au cimetière de Vaucelles. Sa tombe est actuellement menacée de disparition par le programme de « nettoyage des cimetières » conduit par la mairie qui consiste à reprendre les tombes de plus de 100 ans.

Les recherches biographiques sur les émigrés polonais du Calvados dont nous avons retrouvé la tombe permettent de remarquer que, vers les années 1850, la vie sociale entre Polonais du département était très animée et les voyages entre Bayeux, Caen et les villes voisines assez fréquents. Ainsi, lors du mariage d'Antoni Zienkowicz à Tour-en-Bessin, son témoin était Aleksander

⁴⁴ S. Berthelot, E. Louis (red.), *Ici repose ... À la découverte des cimetières de Caen*, Caen 2017.

⁴⁵ État civil de Tour-en-Bessin (Calvados), acte de mariage de Antoine Ferdinand Zienkowicz de Bielany et Hyacinthe Le François, le 28 avril 1841 à Tour-en-Bessin.

Hilary Chodorowski⁴⁶, un ingénieur talentueux qui était conducteur des Ponts et Chaussées à Bayeux. Chodorowski (1805-1893) avait suivi un itinéraire semblable à celui de Zienkowicz. Né lui aussi dans les environs de Słuck, il participa à l'insurrection en tant que volontaire. En mai 1831, il fut nommé lieutenant dans la cavalerie de la Légion de la Vistule. Après la fermeture du dépôt de Bourges, il partit pour Bayeux où il resta jusqu'à la fin de ses jours. D'ailleurs, ses descendants vivent toujours dans la région. De son mariage avec Louise Amande Dubreuil de Marchais, il eut 5 filles et 5 fils. Tous ses fils furent élèves de l'École Polonaise des Batignolles, Boleslas et Ladislas dans les années 1850⁴⁷, puis Aristide, Dobreslas et Édouard dans les années 1860. En avril 1858, Chodorowski prit un congé de durée illimitée et entra dans la Grande Société des Chemins de Fer Russes dans la région de Vilnius. Il revint en France en février 1864. Jouissant alors d'une situation matérielle très confortable, il n'oublia pas ses compatriotes vivant dans la misère, car dès son retour en France, il s'inscrivit à la Société d'Imposition. L'enterrement de Chodorowski le 16 mars 1893 attira une foule de gens venus rendre un dernier hommage à une personne qui « *avait conservé religieusement sa nationalité, mais s'était fait Bayeusain par sa résidence, son alliance avec une famille honorable et l'affection qu'il portait à la cité* »⁴⁸. Dans le cimetière de l'Ouest où il est inhumé, on trouve également les tombes de ses filles, Hélène Wanda (1851-1923), Wanda Delphine (1844-1927) et de son fils Boleslas (1839-1909) qui est enterré avec sa famille. Son fils Aristide (1854-1922), qui devint chirurgien en chef de l'hospice de Bayeux, et son petit-fils Jean (1885-1983) avec sa famille furent inhumés dans le cimetière de l'Est, dans d'imposants tombeaux en granit caractéristiques des sépultures des personnalités illustres de la ville. En été 2020, malgré la grande chaleur, des fleurs avaient été déposées sur la dalle de ces deux tombes. Les trois autres fils d'Aleksander Chodorowski s'installèrent dans la région parisienne. Ladislas et Dobreslas devinrent dessinateurs industriels à Maisons-Lafitte, tandis que le cadet, Édouard, qui était né à Vilnius, devint chauffeur⁴⁹.

⁴⁶ R. Bielecki, *Słownik biograficzny oficerów powstania listopadowego Dictionnaire biographique des officiers de l'Insurrection de Novembre*, T. 1, Warszawa 1995, p. 295.

⁴⁷ Association des anciens élèves de l'école polonaise des Batignolles, *Liste générale des anciens élèves de l'école polonaise*, Paris, Impr. Polyglotte A. Reiff et Heymann, 1908, p. 9, 10

⁴⁸ V. Guillaume, *L'autre exil, Trajectoires migratoires et stratégies d'insertion de la Grande Émigration polonaise de 1831 dans l'Ouest de la France*, thèse du doctorat, EHESS Paris 2016, p. 16.

⁴⁹ État civil de la ville de Paris, acte de mariage entre Edouard Paul Chodorowski et Florine Pauline Groussy, le 1^{er} décembre 1888 à Paris 2^{ème}.



Photo 8. Cimetière de l'Ouest à Bayeux.
Tombeau d'Aleksander Hilary Chodorowski
(1805-1893), pierre calcaire, 1893.



Photo 9. Cimetière l'Ouest à Bayeux.
Tombeau de Józef Skrodzki (1811-1878),
pierre calcaire, 1873.

Le second tombeau d'insurgé de 1830 retrouvé à Bayeux est celui de Józef Skrodzki (1811-1878), né à Kubrzany dans la région d'Augustów. Ce capitaine du 1^{er} régiment de chasseurs à pied de l'armée insurgée fut un des premiers Polonais venus dans le Calvados. Il acquit rapidement une parfaite maîtrise du français et se fonda totalement dans la société locale. En 1842, lors de son mariage avec Marie Gravel⁵⁰, une riche veuve de 20 ans plus âgée que lui, il était déjà 1^{er} secrétaire du parquet du Procureur du Roi à Bayeux. Il vécut à Bayeux jusqu'à la fin de ses jours et participa activement à la vie locale, par exemple à des souscriptions au nom des habitants de Bayeux. La lecture de son acte de décès⁵¹, survenu en janvier 1878, nous apprend qu'il était propriétaire d'un bien immobilier et qu'il disposait d'une rente annuelle de 3 000 francs. Il n'eut pas de descendant. L'inscription sur l'imposant tombeau des deux époux nous apprend qu'il est inhumé sur une concession acquise pour une durée de 30 ans. Pourtant le tombeau est toujours là !

⁵⁰ État civil de la ville de Bayeux (Calvados), acte de mariage entre Joseph Skrodzki et Marie Anne Gravel, le 18 avril 1842 à Bayeux.

⁵¹ Ibid., acte de décès de Joseph Skrodzki, le 14 janvier 1878 à Bayeux.



Photo 10. Cimetière communal à Trouville. Tombeau de Jan Ludwik Celiński de Zaremba (1814-1877), marbre et pierre calcaire, 1872.

Le 4^{ème} des Polonais du Calvados dont nous avons retrouvé le tombeau est Jan Ludwik Celiński de Zaremba (1814-1877), un brillant conducteur des Ponts et Chaussées venu à Honfleur en mai 1843, à la suite d'une demande de mutation. Déjà dans son poste précédent en Corse, il s'était signalé par un projet technique soumis à concours consistant à organiser le transport d'une colonne de pierre de 270 tonnes⁵². Sur la côte normande, il a laissé des traces durables de sa contribution au développement de la station balnéaire de Trouville. Une de ses réalisations les plus remarquables est la villa Montebello de style Second Empire construite en 1865, qui est inscrite sur la liste du patrimoine national français et qui héberge actuellement le Musée d'art et d'histoire de Trouville. Une plaque dans les jardins du Musée rappelle l'histoire du bâtiment, présente le nom de l'architecte qui l'a conçu, mais on ne trouve nulle part mention du fait que cet architecte était un insurgé polonais arrivé en France à l'âge d'à peine 18 ans. Il était né dans la paroisse de Koniełoty, à côté de Sandomierz. Son père, Jan⁵³, était administrateur des biens de la princesse Izabela Lubomirska née Czartoryska. On ne s'étonnera pas qu'un si jeune homme se soit engagé dans

⁵² Lettre de Celiński à prince Adam Czartoryski le 23 février 1843, rkps BCzart 6657 IV.

⁵³ État civil de la paroisse de Staszów, acte de naissance de Marianna Anna Celińska, fille de Jan et Magdalena Jędrzejowska, le 14 Juillet 1811.

l'insurrection, si on sait que son oncle, Józef Celiński (1776-1850), avait combattu dans les campagnes napoléoniennes, puis était devenu directeur de l'hôpital militaire de Varsovie (Hôpital Ujazdowski) avec le rang de lieutenant-colonel⁵⁴. Une bonne connaissance du français, vraisemblablement due à l'éducation familiale, permit au jeune Ludwik de s'inscrire dès 1834 à l'École d'État-Major à Paris⁵⁵ et de se présenter à l'examen de conducteur des Ponts et Chaussées. Comme la plupart des jeunes officiers polonais de l'époque, il était influencé par le mouvement démocrate et s'inscrivit à la Société Démocratique Polonaise en 1836 à Toulouse. Peu après son arrivée à Honfleur, il épousa Ernestine Félicité Irma Le Breton⁵⁶, la fille d'un notable local qui était receveur dans l'administration des contributions indirectes. Il mourut prématurément à la suite d'un refroidissement sur le chantier de construction d'un chenal pour le port de Trouville. Lors de ses obsèques, ses supérieurs hiérarchiques lui rendirent hommage en ces termes : « *l'administration française qui perdait en lui l'un de ses serviteurs les plus zélés*⁵⁷ ». Son tombeau dans le petit cimetière de Trouville se distingue des tombeaux voisins, notamment par le fait que la stèle est ornée des armoiries des Zaremba et que la plaque de marbre porte une inscription en polonais et en français.

Conclusions

Pour conclure, nous pouvons souligner que nos recherches dans les cimetières de 4 grandes villes de France et 5 bourgades du Calvados montrent que, malgré le passage du temps et la politique de nettoyage des cimetières, il est resté des traces de la présence d'émigrés polonais qui, malgré des débuts difficiles, se sont non seulement enrichis grâce à leur travail, mais se sont aussi intégrés dans la société française, ont apporté une contribution importante au développement de la France et ont fondé des familles. Les nécrologies et les communiqués dans la presse locale témoignent du fait qu'ils étaient appréciés de leurs employeurs et de leurs familles françaises. Néanmoins, malgré leur

⁵⁴ Lettre de Celiński à princesse Anna Zofia Czartoryska le 29 août 1843, rkps BCzart 6657 IV.

⁵⁵ B. Konarska, *Polskie drogi emigracyjne (Les voies de l'émigration polonaise)*, Warszawa 1986, p. 237.

⁵⁶ État civil de la ville de Honfleur (Calvados), acte de mariage entre Jean-Louis Celiński de Zaremba et Ernestine Felicité Irma Le Breton, le 6 juillet 1846 à Honfleur.

⁵⁷ V. Guillaume, *L'autre exil, Trajectoires migratoires et stratégies d'insertion de la Grande Émigration polonaise de 1831 dans l'Ouest de la France*, thèse de doctorat, EHESS Paris 2016, p. 317.

bonne intégration, ces Polonais continuaient à se sentir polonais avant tout. Ce n'est que dans la génération suivante qu'ils deviennent membres de la société française à part entière, ainsi que de la couche de la bourgeoisie correspondant à leurs métiers ou à celui de leurs parents. Ceux de leurs descendants actuels qui portent des noms polonais sont souvent fiers de leurs ancêtres et font des recherches sur leurs origines polonaises. Mais n'oublions pas que lors de nos recherches de tombes de Polonais de la Grande Émigration, nous nous sommes limités à ceux qui ont réussi à apprendre un bon métier, ont eu les moyens de s'acheter des concessions perpétuelles et ont pu faire ériger un monument suffisamment imposant pour qu'il résiste aux dégradations et échappe à la liquidation des tombes par les mairies. Ce faisant, nous avons laissé de côté les trois quarts des réfugiés polonais qui sont morts dans le silence et la misère. En effet, dans les villes dont nous avons exploré les cimetières, nous pouvons évaluer que seulement 51 personnes sur les 166 qui y sont décédées ont pu acquérir une tombe, soit seulement 31 %. Remarquons aussi que le temps s'est montré tout aussi impitoyable envers les riches qu'envers les pauvres, puisque seuls 19 monuments funéraires ont résisté jusqu'à aujourd'hui. Cette recherche montre donc qu'il est urgent d'agir pour pouvoir conserver le peu qui est resté et convaincre les municipalités de préserver de la liquidation les tombes qui ont résisté au temps, de façon à permettre d'entretenir la mémoire de ces immigrés qui ont beaucoup apporté à la France, en retour de son hospitalité.

Annexe 1 Les insurgés et leurs familles décédées à Bordeaux (Gironde)

| No | Nom et prénom | Date et lieu de naissance | Parents | Mariage | Date et lieu de décès | Cimetière | Militaire/civil | Observations |
|----|---|----------------------------------|---|--|----------------------------------|--------------------------------------|--|---------------------------------------|
| 1 | Bronski Antoni Ludwik | 11.06.1802 Grodno | Maxymilian Katarzyna Korchie | vf Lucie Clara Cuny | 19.11.1884 Bordeaux * | inconnu | mjr 3 rég ch à p VM sériculteur | |
| 2 | Choromanski Tomasz Wiktor | 23.09.1804 Choromany Plock | Jean | 17.09.1837 Caroline Louise Benard | 20.05.1863 Bordeaux | Chartreuse Serie 30, fosse 10 | sileut 6 régiment conducteur P et Ch | TDP 2 enfants |
| 3 | Cieslicki Antoni | 3.06.1803 Urzędów Lublin | Rosa Baudet | célibataire | 5.07.1838 hôpital Bordeaux | Chartreuse Serie 3, fosse 19 | sileut 4 bataillon art enseignant math | TDP 1836 religieux pianiste |
| 4 | Dmochowski Julian | 24.02.1804 Dobryzn Plock | Bonifacy Katarzyna Majewska | 28.04.1840 Bordeaux * | 10.03.1892 Bordeaux * | inconnu | sileut bataillon art conducteur P et Ch | PSB 3 enfants |
| 5 | Dukacinski née Pomnet Janet Berthe Marie | 5.07.1888 Pêcheareux (Indre) | Jean | Arsene Bourguin | 1962 Nice | Chartreuse perp Serie 44 No 166D | Chartreuse perp | |
| 6 | Dukacinski Jeanne Noémi Pauline | 23.01.1881 Lorient | Noël François Marie Noémi Marvaud | Joseph Marie Dukacinski célibataire | 11.03.1888 Bordeaux | Chartreuse perp Serie 44 No 166D | Chartreuse perp enfant | |
| 7 | Dukacinski née Marvaud Marie Noémi | 6.05.1851 Givray (Vienne) | Cyprie Elie | 11.04.1873 Vandée | 1929 Paris | Chartreuse perp Serie 44 No 166D | Chartreuse perp | |
| 8 | Dukacinski Joseph Marie François | 02.04.1875 Fontenay-le-Comte | Noël François | 17.09.1925 Paris7 | 1938 Nice | Chartreuse perp Serie 44 No 166D | Chartreuse perp | |
| 9 | Dukacinski Noël François | 24.12.1850 Bélesta (Ariège) | Maciej | 11.04.1873 Vandée | 21.02.1918 Bordeaux * | Chartreuse perp Serie 44 No 166D | général brigade | Dukacinski Maciej soldat 2 enfants |
| 10 | Dumarré Ferdinand | vers 1782 Pologne | Marie Pascal Grauby | Marie Noémi Marvaud célibataire | 14.07.1838 hôpital Bordeaux | inconnu | professeur d'histoire LH colonel 3 rég ch à p, VM Garde Imperiale LH | |
| 11 | Dutkowska née Szelek Aleksandra Franciszka | 26.11.1836 Varsovie | Ludwik | Jan Dutkowski | 24.05.1892 Bordeaux * | Chartreuse perp. Serie 42, No 134 | sans profession | reprise |
| 12 | Dutkowski Jan Nepomucen | 20.05.1812 Baranów Sandomierz | Tekla Rudnicka | Aleksandra Szelek | 16.01.1889 Bordeaux * | Chartreuse perp. Serie 42, No 134 | sileut 3 batt à pied VM dr médecin | reprise |
| 13 | Gastoldi née de Tamanhon Madeline Mérie | 11.08.1817 Bordeaux * | Marc Jean-Baptiste Marie Ethienne Lalané | 31.08.1841 Bordeaux * | 30.07.1874 Bordeaux | Chartreuse perp. Serie 20, No 8M | Chartreuse perp. | 3 filles |
| 14 | Gastoldi Marie-Louise Française | 26.08.1851 Bordeaux * | Tylus Julian | Titus Julian Gastold célibataire | 17.03.1920 Bordeaux | Chartreuse perp Serie 20, No 8M | Chartreuse perp | |
| 15 | Gastoldi Tylus Julian Seweryn | 10.01.1809 Krzemieniec | Benedykt | 31.08.1841 Bordeaux * | 28.08.1862 Bordeaux * | Chartreuse perp. Serie 20, No 8M | religieuse sileut art | 3 filles |
| 16 | Geizy Ludwik | vers 1800 Kamieniec Podolski | Angela Krolkowska | Madeline Méli Tamanhon célibataire | 05.08.1839 hôpital Bordeaux * | Chartreuse Serie 7, fosse 18 | dr médecin homéopathe sileut 16 rég infanterie | TDP |
| 17 | Izlebski de Guz Zenon | vers 1805 Siedlce | | célibataire | 21.03.1879 Bordeaux * | Chartreuse perp. Serie 59, No 125 | sileut cavalerie Cracovie | cave famille Uzès TDP |
| 18 | Januszynski Piotr | 1.04.1802 Kallisz | | célibataire | 03.04.1838 hôpital Bordeaux | Chartreuse | cpt 3 rég ch à cheval | TDP |
| 19 | Jawoyz Michal | 1.08.1801 Smidorogi Vilna | Józef | Anna Bodalinska | Bordeaux | Serie 5, fosse 12 | Chartreuse perp. | reprise 1989 |
| 20 | Jedynowicz Seweryn Boguslaw | 07.01.1840 Varsovie-Praga * | Józef | 19.09.1842 Bordeaux * | 15.08.1877 Mérignac * | Chartreuse perp. Serie 19 No 106 | sileut 4 rég infant VM employé préfecture | |
| 21 | Jedynowicz née Berezowska Magdalena | 24.07.1845 Obodowicz, Podolie | Eleonora Lisiecka | Anna Zalina Goethals Magdalena Berezowska | 09.06.1881 hôpital Cadillac * | inconnu | insurge 1863 | flis Wladyslaw |
| 22 | Kielowski Feliks | vers 1802 | Eleonora Lisiecka | Seweryn Jedynowicz | 20.04.1907 Bordeaux * | Chartreuse perp Serie 36, No 96 | sans profession | cave famille Bergez Pascual |
| 23 | Kolenda Aleksander | vers 1814 Vilna | Antoni Eleonora | Marie Audy célibataire | 16.07.1860 hôpital Bordeaux * | inconnu | sileut art journalier | TDP 1848 |
| | | | | | 25.05.1848 hôpital Bordeaux * | Chartreuse Serie 7, fosse 3 | sileut 11 rég lanciers commis voyageur | TDP 1833 |

| No | Nom et prénom | Date et lieu de naissance | Parents | Mariage | Date et lieu de décès | Cimetière | Militaire/civil | Observations |
|----|-------------------------------------|---------------------------------|------------------------------|--------------------------------------|-------------------------------|-----------------------------------|--|-------------------------|
| 24 | Korzeniowski Adolf | vers 1812 Sapunce Lida | | célibataire | 09.04.1837 Bordeaux | inconnu | sileut 11 rég lanciers | TDP 1836 |
| 25 | Kowalski Henryk Aleksander | 01.04.1841 Paris | Adam Zenaïde Emerite Wogan | 22.07.1869 Paris * Marie Louise Eloy | 06.07.1916 Bordeaux * | inconnu | pianiste et compositeur | Kowalski Adam cpt VM |
| 26 | Kowalski Joachim Gabriel | 22.03.1807 Włodowice, Lelów | Wincenty Józefa Przyborowska | 28.09.1845 vř Henriette Dubois | 26.03.1891 Bordeaux * | Chartreuse perp Serie 16, no 109 | lieut VM | reprise |
| 27 | Kozakiewicz Jakub | vers 1823 | Benedykt Anna | Marie Fourtine Larrouy | 14.03.1889 Bordeaux * | Chartreuse Serie 15, fosse 1 | régiment Zamoyski canntonier | flis Luis né 26.04.1866 |
| 28 | Kozłowski Lucjan Ludwik | 11.02.1812 Cracovie | Jan Józef Anna Pleniewicz | Anne Zelle Gufflet | 22.07.1855 Bordeaux * | inconnu | employé P et Ch | |
| 29 | Krasnodębski Kazimierz | vers 1803 Podlasie | | célibataire | 21.08.1836 hôpital Bordeaux | Chartreuse Serie 2, fosse 22 | sileut cavalerie Poznan | TDP |
| 30 | Kwilecki Antoni | vers 1790 Wraczym Grand Pologne | | Julie Toblinica | 06.06.1855 hôpital Bordeaux * | inconnu | cpt 13 rég ch à p | invalide |
| 31 | Kwinta Mieciaslas | | | | 19.08.1898 hôpital Bordeaux | Chartreuse Serie 44, fosse 13 | chapelier | |
| 32 | Majewski Stanisław Alexander | 14.04.1869 Varsovie | Alexandre | Jeanne Marie Aucoin | 06.04.1917 Bordeaux * | Chartreuse perp Serie 6 no 46 | avocat cour d'appel | |
| 33 | Majewski Stanisław | vers 1807 Krakowka, Sandomierz | Józef | Laure Jeanne Nicolau | 16.01.1885 Bordeaux * | Chartreuse perp Serie 6 no 46 | sileut 2 rég lanciers VM marchand de liqueur | |
| 34 | Morawicki Seweryn | 29.10.1813 Białopol Volhynie | Agata Niezgodzińska | célibataire | 10.04.1873 Bordeaux * | Chartreuse Serie 15, fosse 28 | sileut | |
| 35 | Morawski Eryk | 20.05.1814 Włodawka, Podlasie | | célibataire | 28.05.1882 Bordeaux * | inconnu | sileut cavalerie commis | |
| 36 | Nieszkowski Józef | vers 1805 Bogumilowice Kallisz | Marianna Olszewska | célibataire | 13.02.1843 hôpital Bordeaux * | inconnu | sileut 2 chass à cheval | |
| 37 | Potocki August | 24.08.1843 Varsovie | Antoni | 30.01.1872 Bordeaux * | 08.04.1883 Bordeaux * | Chartreuse perp Serie 33, No 160D | Insurgé 1863 | menacé reprise |
| 38 | Przełocka Louise | | Józefina Sroczyńska | Henriette Casimir Przetocki | 1931 | Chartreuse perp Serie 33, No 160D | conducteur P. et Ch. | |
| 39 | Przełocka née Titz Teofila Apolonia | 11.03.1811 Kanczuga | Karol | 18.10.1838 Bordeaux | 15.02.1876 Bordeaux * | Chartreuse perp Serie 33, No 160D | sans profession | menacé reprise 4 filles |
| 40 | Przetocki Franciszek Fortunat | 29.01.1806 Kowalowy Polesie | Anna Franciszka Pauli Ignacy | Franciszek Przetocki | 31.10.1896 Bordeaux * | Chartreuse perp Serie 33, No 160D | sileut 3 ch. à p. VM commis négociant | menacé reprise 4 filles |
| 41 | Samoyło Joachim | 20.03.1810 Ulin Minsk | Teodozja Tokarowska | Teofila Apolonia Titz | 23.05.1882 Bordeaux | Chartreuse perp Serie 28, No173 | soldat 11 rég ulhans | reprise |
| 42 | Skawińska née Januszewicz Maria | 03.04.1823 Radom | Teofil Aleksandra Kielinska | 1839 | 23.12.1911 Bordeaux * | Labarde | sans profession | 4 enfants |
| 43 | Skawiński Piotr Lucjan | 09.07.1812 Krzeszów Lublin | Janina Finstersbuch | Piotr Lucjan Skawiński | 16.01.1902 Bordeaux * | Pont-de-Labarde | sileut 2 rég ulhans | TDP |
| 44 | Strycharzewski Sylwester Rufin | 28.11.1810 Michrów * Mazowie | Marianna Zaborowska | Maciej | 01.1888 | Pont-de-Labarde | viticulteur LH | 4 enfants |
| 45 | Styczyński Tadeusz | 28.10.1801 Krupce Volhynie | Michal Apolonia Sawicka | Maria Januszewicz | 17.03.1838 Dijon * | Chartreuse perp Serie 30, No 106 | Sileut 21 rég ulhans | reprise |
| 46 | Świętorzecki Ludwik | 10.5.1811 Krzywicze Minsk | Tomasz | Anna Bernard | 24.02.1888 Bordeaux * | Chartreuse Serie 22, No 185 | cpt 12 rég ulhans marchand de vin | reprise |
| | | | | Marie Silvestre | Bordeaux * | Chartreuse Serie 35 fosse 18 | sofficier cavalerie Pozn peintre en bâtiment | |

| No | Nom et prénom | Date et lieu de naissance | Parents | Mariage | Date et lieu de décès | Cimetière | Militaire/civil | Observations |
|----|-----------------------------------|---|---|---|----------------------------------|---|---|----------------------------------|
| 47 | Ulrych Leon | 25.04.1811 Urzędów Lublin | Franciszek, Katarzyna Chrościelowska | célibataire | 13.09.1885 Bordeaux * | Chartreuse perp Serie 38 No 76D | lieut VM traduct. de Shakespeare | Exhumé dépositoire 02.03.1886 |
| 48 | Undziewicz August | 04.05.1814 Jurszyski Troki Bordeaux * | Piotr Aleksandryna Wiśniewska | Josephine Giffard célibataire | 03.09.1887 Bordeaux * | Chartreuse Serie 35, fosse 19 inconnu | soldat 10 rég ulhans peintre en bâtiment | Piotr Wojciechowski cpt |
| 49 | Wojciechowski Ladislas Jacques | 15.01.1839 Bordeaux * | | | 28.08.1889 Bordeaux * | | employé de commerce | |
| 50 | Wolny Idzi | 15.03.1834 Varsovie | Apoloniusz Franciszka Nowakowska | 25.04.1863 Bordeaux * Bertrande Vidallhet | 26.11.1882 Bordeaux * | Chartreuse perp Serie 38, No 7 | Insurgé 1863 forgeron | reprise |
| 51 | Wolkowicz Franciszek | vers 1812 Augustów | Jozef Ewa Mackiewicz | célibataire | 02.05.1841 hôpital Bordeaux | Chartreuse Serie 15, fosse 1 | sileut cavalerie Augustow licencie de droit | |
| 52 | Wolyński Piotr Naroyz | vers 1800 Dzisna Minsk | Pawel Anna Bukiewicz | célibataire | 24.10.1836 Bordeaux * | Chartreuse Serie 4, fosse 2 | aumonier Légion Vistule | |
| 53 | Zagrodzki Norbert Franciszek | 06.06.1842 Kalisz | Walery Eugenia Trojarsowska | 3.12.1874 Bordeaux * vf Emma Rosalie de Vetter | 21.08.1908 Bordeaux * | inconnu | mjr Légion d'Eir 1870 | 1 fils |
| 54 | Zajaczkowski Stanislaw | vers 1803 | Jakób Janina | célibataire | 04.03.1879 hôpital Bordeaux * | inconnu | inspecteur d'assurance porte-drapeau journalier | TDP 1847 |
| 55 | Zalewski Cyprian | 11.12.1811 Augustów | | | 04.10.1891 Bordeaux * | inconnu | sofficier 11 rég ulhans | |
| 56 | Zielinski Józef | vers 1814 Radom | | célibataire | 22.06.1868 Bordeaux | Chartreuse Serie 17, fosse 18 | sofficier 4 reg infanterie peintre en bâtiment | |
| 57 | Zieliński Michal Joachim | 19.08.1836 Varsovie * | August Józefina Naimska | Antoinette Taillandier | 07.12.1875 Cadillac * | Chartreuse perp Serie 34, No 267 | Insurgé 1863 commis banquier | cave Cypriin, reprise 1996 |

Annexe 2 Les insurgés et leurs familles décédées à Dijon et Lechâtelet (Côte d'Or)

| No | Nom et prénom | Date et lieu de naissance | Parents | Mariage | Date et lieu de décès | Cimetière | Militaire/civil | Observations |
|----|---|--|---------------------------------------|--|-------------------------------|------------------------------|---|--|
| 1 | Grabowska Olga Ilolina Geneviève | 27.05.1857 Lechâtelet * | Aleksander Marguerite Pelletier | célibataire | 1937 Lechâtelet | Lechâtelet (Côte d'Or) | artiste peintre | |
| 2 | Grabowska née Pelletier Marguerite Josephine | 22.06.1828 Dijon * | Pierre Jacques Anne Louise Gerard | 8.09.1852 Dijon * Aleksander Grabowski | 09.11.1902 Lechâtelet * | Lechâtelet (Côte d'Or) | sans profession | 2 filles |
| 3 | Grabowski Aleksander Leon | 08.09.1810 Naramice Kalisz | Mateusz Tekla Lubiszowska | 8.09.1852 Dijon * Marguerite Pelletier | 20.08.1876 Dijon * | Pagny-le-Château reprise | sans profession sleut 6 ppl dr médacin Montpellier | 2 filles |
| 4 | Greffén Leopold | 02.02.1804 Rzezycze Grand Pologne | | célibataire | 18.09.1847 hôpital Dijon * | inconnu | lieut art employer chemin de fer sleut Légion Lituanien | |
| 5 | Guzowski Andrzej | 03.11.1807 Kock Podlasie | Jakub Maria Schmidt | célibataire | 04.05.1839 Longvic * | inconnu | inconnu | |
| 6 | Jablonska Henriette Honorata | 10.06.1839 Dijon * | Ludwik Aleksander Marguerite Gagné | célibataire | 05.06.1894 Lechâtelet * | Lechâtelet (Côte d'Or) | sans profession | participant 29 novembre 3 enfants |
| 7 | Jablonski Ludwik Aleksander | 21.05.1810 Pułtusk | Jakub Honorata Rudowska | 16.01.1837 Dijon * Marguerite Gagné | 15.05.1855 Dijon * | inconnu | sleut 11 ppl juriste | |
| 8 | Jablonski Leon | 11.04.1804 Strzelce Radomsko | Jakub Honorata Rudowska | Zofia Piatt célibataire | 02.10.1853 Dijon * | inconnu | cpt 3 ppl VM employé Mankowski Co | |
| 9 | Jablonski Charles Henry | 11.05.1849 Dijon * | Ludwik Aleksander Marguerite Gagné | célibataire | 22.10.1854 Dijon * | inconnu | enfant | |
| 10 | Jablonski Leonidas Etienne | 28.07.1843 Dijon * | Ludwik Aleksander Marguerite Gagné | célibataire | 02.09.1870 Dijon * | Péjoce ossuaire | homme de lettres | |
| 11 | Kokot Mikolaj | 06.12.1806 Bogumice Cracovie | Walenty | 1° Claire Justine Vitu 2° Marie Mouglin | 24.04.1889 Dijon * | inconnu | soldat d'artillerie serurier | 2 enfants |
| 12 | Kokot Christine Marie | 07.12.1844 Dijon * | Agata Kuiko Mikolaj | célibataire | 18.11.1848 Dijon * | inconnu | enfant | |
| 13 | Kokot Nicolas Auguste | 12.04.1849 Dijon * | Claire Justine Vitu Mikolaj | célibataire | 28.06.1851 Dijon * | inconnu | enfant | |
| 14 | Kokot née Vitu Claire Justine | 19.09.1812 Malain Sombornon (Côte d'Or) | Gilbert Jacqueline Troisgros | 6.11.1843 Dijon Mikolaj Kokot | 27.10.1851 Dijon * | inconnu | sans profession | 2 enfants |
| 15 | Kokot née Mouglin Marie (Côte d'Or) | 18.05.1814 Mirebeau (Côte d'Or) | Joseph Adriette Leichot | 29.08.1853 Dijon * Mikolaj Kokot | 10.09.1881 Dijon * | Péjoce Div G. r.14. t.5 | couturière | |
| 16 | Nicolas née Woycikowski Berthe Marie Josephine | 26.08.1875 Dijon * | Antoine Vincent Leontine Champreux | 18.09.1897 Dijon * Jules Nicolas | 12.01.1968 Dijon * | Péjoce fosse commune | sans profession | Franciszek Piotrowski Insurgé 1863, cordonnier |
| 17 | Piotrowski Augustine | 27.02.1877 Dijon * | Franciszek Therese Cochelet | célibataire | 17.07.1877 Dijon * | inconnu | enfant | Franciszek Piotrowski Insurgé 1863, cordonnier |
| 18 | Piotrowski Eugène | 14.04.1884 Dijon * | Franciszek Therese Cochelet | célibataire | 30.04.1884 Dijon * | inconnu | enfant | Franciszek Piotrowski Insurgé 1863, cordonnier |
| 19 | Piotrowski Marguerite | 01.05.1881 Dijon * | Franciszek Therese Cochelet | célibataire | 7.08.1881 Dijon * | inconnu | enfant | Franciszek Piotrowski Insurgé 1863, cordonnier |
| 20 | Piotrowski Virginie | 04.07.1884 Dijon * | Franciszek Therese Cochelet | célibataire | 22.07.1874 Dijon * | inconnu | enfant | Franciszek Piotrowski Insurgé 1863, cordonnier |
| 21 | Poraziński Stanisław | 13.05.1809 Podlasie Wola Wodzyńska | Franciszek Antonina Roszkowska | Herminie de Walltow célibataire | 25.06.1851 hôpital Dijon * | inconnu | sleut art | TDP |
| 22 | Przeradzki Tytus | 25.03.1802 Labuń Volhynie | | | 09.08.1856 Dijon * | inconnu | dr mdécin Montpellier cpt 4ppl VM | dom. Savigny-sur-Beaune participant 29 novembre |
| 23 | Saski Dominik | 04.03.1802 Sławno Kielce | Kacper Tekla Wysocka | 01.08.1843 Amélie Rose Guillemin | 05.02.1874 Dijon * | Péjoce Div B', r.13. f.10 | cpt 12ppl agent d'affaires | 2 enfants |

| No | Nom et prénom | Date et lieu de naissance | Parents | Mariage | Date et lieu de décès | Cimetière | Militaire/civil | Observations |
|----|-----------------------------|---------------------------------------|-------------------------------|---|-------------------------------|---------------------------|---|--------------------------------------|
| 24 | Skorupka Wincenty | vers 1830 Nasielsk | | célibataire | 05.03.1868 Dijon * | inconnu | Insurgé 1863 employé | |
| 25 | Sochacki Mateusz | 18.10.1796 Augustow | | célibataire | 10.10.1856 Dijon * | inconnu | sileut 12ppl | |
| 26 | Styczyński Stanisław | vers 1810 Volhynie | Michal Apolina Sawicka | célibataire | 03.01.1843 hôpital Dijon * | inconnu | sileut Légion Lit Russ | |
| 27 | Walewski Jan Baptysta | vers 1780 | | célibataire | 17.01.1853 hôpital Dijon * | inconnu | soldat sapeur domestique | |
| 28 | Woycikowski Roch | 16.08.1809 Radom Sandomierz | Roch Piotr Zofia Jagnńska | 28.04.1841 Quingey Doubs v/ Anne Françoise Bailley | 28.03.1882 Dijon * | Péjoce div G. r.9. t.5 | Sileut 12 ppl VM dr medecin Montpeller | participant 29 novembre 2 enfants |
| 29 | Woycikowski Antoine Vincent | 18.02.1842 Quingey Doubs * | Roch Anne Françoise Bailly | 10.06.1872 Byans Doubs Leontine Champreux | 30.11.1890 Dijon * | Péjoce Exhumé 1905 | employé chemin de fer | 2 enfants |
| 30 | Zaremba Marie Wladislas | 27.10.1841 Doubs Baume-les-Dames * | Jan Louise Jacoulet | Marie Charlotte Labrune | 10.01.1885 Dijon * | inconnu | L'inspecteur d'enregistr. des domaines | Jan Zaremba lieut 25 ppl |
| 31 | Zabicki Zygmunt | vers 1841 Lublin | Jan Tekla Niezabitowska | célibataire | 24.06.1867 hôpital Dijon * | inconnu | Insurgé 1863 chapelier | |

Annexe 3 Les insurgés et leurs familles décédées dans le département Calvados

| No | Nom et prénom | Date et lieu de naissance | Parents | Mariage | Date et lieu de décès | Cimetière | Militaire/civil | Observations |
|----|--|-------------------------------|--|--|-------------------------------|------------------|---|------------------------------|
| 1 | Brzeziński Leon | 11.04.1809 Bizzozow Kielec | Jozef Eleonora Jezierska | célibataire | 12.08.1865 hôpital Caen * | inconnu | cpt 14 régiment infant peintre des miniatures militaire | |
| 2 | Balajszysz Konstanty | 12.05.1794 Wilkomierz | Tadeusz Anna Kupsanowa | | 21.09.1846 Condé-sur-Noiret * | inconnu | militaire | |
| 3 | Celinski de Zaremba Ludwik Jan | 10.01.1814 Konieptoty Podolie | Jan Magdalena Jędrzejowska | 6.07.1846 Honfleur * Ernestine Irma Le Breton | 22.05.1877 Trouville * | Trouville | s. lieutenant 6 chass à pied conducteur P. et Ch. | TDP 1836-1847 2 enfants |
| 4 | Celinska de Zaremba née Le Breton Ernestine Irma | 23.2.03.1823 Honfleur | Charles Julien Le Breton Rose de Guérand | 6.07.1846 Honfleur * Celinski Ludwik Jan | 11.07.1872 Trouville * | Trouville | sans profession | 2 enfants |
| 5 | Chodorowski Adolphe Louise | 28.01.1881 Bayeux * | Boleslas Miecislav Marie Le Gallois | célibataire | 17.01.1950 Bayeux * | Bayeux – l'Ouest | sans profession | |
| 6 | Chodorowski Aleksander Hilary | 18.06.1805 Horka Sluck | Krzysztof Wincenty Emeryka Suszczewicz | 21.06.1837 Bayeux * Louise Amanda Dubreuil | 14.03.1893 Bayeux * | Bayeux – l'Ouest | s. lieutenant. Leg. Vlist. conducteur P. et Ch. | TDP 1834, 1848 10 enfants |
| 7 | Chodorowski Aristide Stanislas | 22.03.1854 * Bayeux | Aleksander Hilary Louise Amanda Dubreuil | 14.04.1884 Bayeux * Marie Clothilde Le Paisan | 03.03.1922 Bayeux * | Bayeux – l'Est | chef de l'hôpital | 2 enfants |
| 8 | Chodorowski Boleslas Miecislav | 10.06.1839 * Bayeux | Aleksander Hilary Louise Amanda Dubreuil | 18.02.1879 Bayeux * Marie Le Gallois | 18.03.1909 Bayeux * | Bayeux – l'Ouest | employé au chemin de fer | 2 enfants |
| 9 | Chodorowski Helene Alexandrine | 24.01.1880 Bayeux * | Boleslas Miecislav Marie Le Gallois | célibataire | 30.03.1880 Bayeux * | inconnu | enfant | |
| 10 | Chodorowski Helene Wanda | 01.05.1851 Bayeux * | Aleksander Hilary Louise Amanda Dubreuil | célibataire | 19.11.1923 Bayeux * | Bayeux - l'Ouest | sans profession | |
| 11 | Chodorowski Jean | 08.08.1885 Bayeux * | Aristide Stanislas Marie Clothilde Le Paisan | 8.11.1920 Pont l'Evêque * Thérèse Marie Pecqueult | 13.12.1963 Caen * | Bayeux – l'Est | juriste | 3 filles |
| 12 | Chodorowski née Dubreuil Louise Amanda | 01.09.1819 Bayeux * | Louis Thomas Pauline Jourdain | 21.06.1837 Bayeux * Chodorowski Aleksander | 22.02.1894 Bayeux * | Bayeux – l'Ouest | sans profession | 10 enfants |
| 13 | Chodorowski née Le Gallois Marie | 07.11.1851 Bayeux * | Louis Le Gallois Amande Labé | 18.02.1879 Bayeux * Chodorowski Boleslas | 21.08.1931 Bayeux * | Bayeux – l'Ouest | sans profession | 2 enfants |
| 14 | Chodorowska née Pecqueult de Lavarande Thérèse Marie | 12.10.1893 Lisieux * | Ferdinand Henry Jeanne Marie Bianvillain | 8.11.1920 Pont l'Evêque * Chodorowski Jean | 23.01.1984 Caen * | Bayeux – l'Est | sans profession | 3 filles |
| 15 | Dembowski Stefan | 1797 Sancionów Cracovie | Sebastian Felicja Wolowska | vf Eleonora Slaska | 31.03.1843 Caen * | inconnu | mjr des fr chass. VM | |
| 16 | Dobrzański Henry Joseph | 06.09.1840 Vire * | Jozef Serwacy Caroline Forcade | célibataire | 06.07.1841 Vire * | inconnu | enfant | |
| 17 | Dobrzański Jozef Serwacy | vers 1812 Brzesc | | Caroline Valentine Forcade | 04.03.1841 Vire * | inconnu | port-drapeau 1 rég ulhans prof musique | 2 enfants |
| 18 | Frenze Stanislaw | 3.05.1807 Varsovie | Karol Charlotte Kichl | célibataire | 1.07.1836 Caen * | inconnu | cpt artil VM | TDP 1834-1836 |
| 19 | Golowski Franciszek | vers 1800 Gdańsk | Wojciech Elisa Rachniewicz | célibataire | 8.10.1842 Caen * hôpital | inconnu | lieut. 3 reg infanterie | |
| 20 | Janson Michal | vers 1795 Vilna | Jozef Maria Jankowska | célibataire | 28.08.1845 Caen * hôpital | inconnu | s. lieutenant 6 ch à p. | |
| 21 | Jaworski Piotr | 28.08.1813 Łuków Galicie | Ignacy Ludwika Szymanska | célibataire | 20.04.1835 Honfleur * | inconnu | port-drapeau 10 reg infant | TDP 1833-1835 |
| 22 | Kalinowski Dobrosław Benedykt | vers 1800 Białosiek Vilna | Jan Tekla Dirdot | célibataire | 1.10.1840 Bayeux * hôpital | inconnu | mjr 2 rég de Cracovie | |
| 23 | Kobyliński Karol | Vers 1804 Nowa Wies Podolie | Kazimierz Jagorska | célibataire | 23.06.1842 Caen * hôpital | inconnu | cpt. 7 chass à p. particip. 29.11.1830 | TDP 1836-1842 PSB |

| No | Nom et prénom | Date et lieu de naissance | Parents | Mariage | Date et lieu de décès | Cimetière | Militaire/civil | Observations |
|----|-----------------------------------|---|----------------------------------|---|--|-----------|---|----------------------------|
| 24 | Krasowska Anna | vers 1810 Burniewo Grodno | Ludwik Siemarska | | 2.01.1886 Huppain * | inconnu | | |
| 25 | Krzywkowski Henryk Daniel | vers 1780 Kalwaria Mariampolska | Dyzma Bogumiła Dziekonska | vf Scholastyka Wirszyllo | 14.09.1857 Caen * hôpital | inconnu | sans profession mjr 6 chass à cheval | |
| 26 | Lachowicz Jan Kazimierz | vers 1800 Wójtkajcie Vlna | Ksawery Małgorzata Stroynowska | célibataire | 08.02.1871 Condé-sur-Noireau * | inconnu | s. lieu Leg. Lithuanien tourneur sur bois | TDP 1834-1847 |
| 27 | Lenzki Jozef Henryk | 19.04.1805 Dubno Volhynie | Ksawery Józef | célibataire | 12.04.1880 Falaise * | inconnu | lieut Leg. Lit. ouvrier peintre | TDP 1834-1845 |
| 28 | Maciejowski Ignacy | vers 1796 Piotrków | Józef | célibataire | 25.03.1835 Caen * | inconnu | lieut. art juriste | TDP 1833-1835 PSS |
| 29 | Malessa Wawrzyniec | 7.08.1806 Brochowice Mazowie | Karol Maria Zaleska | 13.02.1848 Vire * Aimée Louise de Boucher | 27.04.1880 Vire * | inconnu | s. lieu 16 rég infanterie clerc chez notaire | TDP 1834, 1846 1 fils |
| 30 | Malinowski Mikolaj | 6.12.1809 Graboszewo Grand Duché de Posen | Jan Mikolaj Wiktoria Szpetkowska | 21.06.1843 Huppain * Euphrasie Apollonie Benoist | 16.07.1884 Huppain * | inconnu | s. lieu Leg. Lit. Russ. | TDP 1834-1847 4 enfants |
| 31 | Malinowski Wladyslaw Ksawery | 8.02.1844 Huppain * | Mikolaj Euphrasie Benoist | célibataire | 9.02.1844 Huppain * | inconnu | enfant | |
| 32 | Marcinowski Constance Alexandrine | 25.04.1841 Bayeux | Julian Clémence Dubreuil | célibataire | 29.05.1841 Bayeux * | inconnu | enfant | |
| 33 | Mickiewicz Paschalis Rafal | vers 1806 Rosienie | Lukasz | célibataire | 15.01.1842 Vire * | inconnu | s. lieu. 19 infant. peintre de portrait | TDP 1834-1837 |
| 34 | Milewski Aleksander | vers 1801 Ostrzeszów Poznan | Eleonora Grzybicka | célibataire | 09.03.1873 Falaise * | inconnu | s. lieu ouvrier-peintre | |
| 35 | Minuszyc Antoni | vers 1807 Wolkowysk Grodno | | | 1.07.1879 Falaise * | inconnu | ppor 11 p ul | |
| 36 | Molinski Wojciech Marek | 27.04.1802 Poznan | Lukasz Apollonia Frydrychowicz | | 1.10.1883 Homfleury * | inconnu | s. lieu 6 ulhans maitre de langues | TDP 1848 |
| 37 | Monkiewicz Michal | vers 1808 Jawiszyski Vlna | Anna Wiszkiewicz | | 27.10.1852 Caen * | inconnu | s. lieu 3 chass à pied clerc chez notaire | |
| 38 | Mozejko Casimir | 27.09.1850 Caen * | Mateusz Adele Cléreaux | célibataire | 04.05.1853 Caen * | inconnu | enfant | |
| 39 | Mozeyko Mateusz Kazimierz | 04.03.1807 Slizowo Swieclany | Jozef Marianna Wiszniewska | 20.08.1845 Caen * Adele Alphonine Cléreaux | 09.05.1854 Caen * hôpital | inconnu | s. lieu 25 chass à pied lithographe | TDP 1848 5 enfants |
| 40 | Nostkowski Jan Chrzociel | 24.06.1795 Kallisz | Józef Julia Sierzputowska | célibataire | 11.02.1849 Pont l'Evèque * | inconnu | cpt 5 ch à p. | |
| 41 | Nowakowski Nikodem | 1808 Kolombroda Janów | | | 15.12.1876 Caen * hôpital Bon-Sauveur | inconnu | lieut l'état major sans profession | |
| 42 | Obrębski Kazimierz | 4.03.1802 Obręb Miły Plock | Antoni Anna Osmałowska | 02.02.1831 Varsovie * vf Łucja Rybińska | 31.03.1885 Caen * | inconnu | cpt 13 rég infant. VM caissier d'usine à gaz | TDP 1848 2 filles |
| 43 | Obrębski Victoire Stéphanie | 24.06.1834 Caen * | Kazimierz Łucja Rybińska | célibataire | 29.02.1875 Caen * | inconnu | sans profession | |
| 44 | Perzanowski Adrian | vers 1801 Varsovie | Katarzyna Langer | 2.11.1844 Vaudry * Virginie Julienne Jaquard | 20.09.1875 Vaudry * | inconnu | s. lieu 19 rég infanterie sans profession | TDP 1834-1837 8 enfants |
| 45 | Perzanowski Adrienne | vers 1839 Tallevende-le-Grand (Vire) | Adrian | célibataire | 02.10.1855 Vire * hôpital | inconnu | enfant | |
| 46 | Perzanowski Charles Léon | 19.03.1843 Vaudry * | Virginie Julienne Jaquard | célibataire | 21.01.1859 Vaudry * | inconnu | enfant | |

| No | Nom et prénom | Date et lieu de naissance | Parents | Marriage | Date et lieu de décès | Cimetière | Militaire/civil | Observations |
|----|--|--|---|---|---|------------------|--|---|
| 47 | Perzanowski Virginie Julienne née Jaquard | vers 1812 Le Pont Orion Ille-et-Vilaine | Jaquard Jaqueline Lepoulle | 2.11.1844 Vaudry * Perzanowski Adrian | 17.02.1852 Vaudry * | inconnu | blanchissante | |
| 48 | Perzanowski Xavier François | 07.03.1848 Vaudry * | Virginie Julienne Jaquard | célibataire | 10.09.1856 Vaudry * | inconnu | enfant | |
| 49 | Piekarski Jan | 29.08.1783 Łęczna Białystok | Aleksander Marianna Łapińska | célibataire | 19.04.1856 Clinchamps kVire | inconnu | lieut 5 chass à pied camp napoléonienne | |
| 50 | Puchalski Tomasz | 13.12.1793 Krasów Wielki, Augustów Vers 1807 Vilna | Kazimierz Franciszka Łopinska Adam | célibataire | 19.01.1846 Caen * hôpital Bon-Sauver 25.03.1848 Caen * hôpital | inconnu | aumônier 1 ch à p. VM aumônier | |
| 51 | Rymkiewicz Piotr | | Julia Berosz | | 24.01.1927 Bayeux * | Bayeux – l'Ouest | lieut uhlan l'insurr lithuan imprimeur | TDP 1848 |
| 52 | Sienicki née Chodorowski Wanda Delphine Thaida | 13.04.1844 Bayeux * | Aleksander Hilary Louise Amanda Dubreuil | veuve Albert Sienicki | | | clerc | |
| 53 | Skrodzki Józef | 16.03.1811 Kubrzany, Augustów | Mateusz Konstancja Lempicka | 1n Marie Anne Gravel 2n Marie Anne Legrand | 14.01.1878 * Bayeux | Bayeux – l'Ouest | cpt 1 chass à pied VM secrétaire de la cour | TDP 1834 |
| 54 | Skrodzki née Gravel Marie Anne | vers 1790 La Combe | Jacques Gravel Susanne Le Palsan | 18.04.1842 Bayeux Józef Skrodzki | 11.06.1873 Bayeux * | Bayeux – l'Ouest | sans profession | |
| 55 | Sobocinski Julie Emerence | 6.12.1839 Caen * | Jan Julie Callard | célibataire | 30.07.1863 Caen * | inconnu | ouvrière en lingge | Sobocinski Jan dentiste |
| 56 | Strusinski Adam Alexandre | 11.06.1871 Bayeux | Adam Adolphine Chodorowska | célibataire | 09.07.1874 Bayeux * | inconnu | enfant | Strusinski Adam Insurgé 1863 |
| 57 | Syrewicz Adam | 24.12.1807 Pogierzgućie, Szawie | Tomasz Maria Anna Juchniewicz | 28.08.1845 Caen * Blanche Jacqueline Marie veuf | 17.01.1848 Caen * | inconnu | cpt d'insurrection augst. | |
| 58 | Syrewicz Józef | 30.12.1790 Pogierzgućie, Szawie | | | 07.02.1874 Balleroy * | inconnu | col d'insurrec. Lit. VM camp napoléonienne | PSB |
| 59 | Tomkiewicz Wincenty | vers 1805 Krasnopol | Franciszek Maria Poznak | Marie Virginie Marie | 10.11.1875 Bayeux * hôpital | inconnu | s.lieut 3 rég infanterie | TDP 1834-1841 |
| 60 | Topolski Aglae Corine | 24.06.1842 Caen * | Jozef Louise Guerin-Léger | célibataire | 23.05.1843 Huppain * | inconnu | enfant | Topolski Józef lieut |
| 61 | Topolski Teodomire | 2.09.1843 Huppain * | Jozef Louise Guerin-Léger | célibataire | 23.02.1845 Huppain * | inconnu | enfant | |
| 62 | Węgliński Franciszek | 1790 Volhynie | | célibataire | 21.01.1867 * Bayeux | inconnu | s.officier 1 rég uhlan | TDP 1834-1849 |
| 63 | Wieżynski Adolf | 15.01.1835 Pais 5 | Aleksander Anna Sausse | célibataire | 31.12.1864 Caen * sur bateau | inconnu | enfant | |
| 64 | Witkowski Eouard Othon | 7.12.1847 Vire * | Michal Jozef Eloise Mathilde Alix | célibataire | 28.01.1848 Vire * | inconnu | enfant | |
| 65 | Witkowski Michal Józef | 19.05.1809 Waloowice Grodno | Jozef Rozalia Białozor | 25.04.1843 Bayeux * Eloise Mathilde Alix | 04.02.1876 Bayeux * | inconnu | lieut. 13 uhlan VM fabricant de tissu | TDP 1833-1839, ins. 1863 4 enfants |
| 66 | Włodczek Józef | vers 1811 Varsovie | Walenty Dorota Laskowska | célibataire | 20.07.1834 Dozulé * | inconnu | s.lieut. | |
| 67 | Zablocki Jean Stanislas | 07.06.1836 Bayeux * | Kazimierz Dorota Laskowska | célibataire | 15.10.1836 Bayeux * | inconnu | enfant | |
| 68 | Zablocki Marie | 30.01.1838 Bayeux * | Susanne Bonnard Kazimierz | célibataire | 08.06.1839 Bayeux * | inconnu | enfant | |
| 69 | Zablocki Leon George | 02.03.1841 Bayeux * | Kazimierz Susanne Bonnard | célibataire | 18.91.1842 Bayeux * | inconnu | enfant | Zablocki Kazimierz s.lieut. 10 reg uhans |

| No | Nom et prénom | Date et lieu de naissance | Parents | Marriage | Date et lieu de décès | Cimetière | Militaire/civil | Observations |
|----|---|--------------------------------|---|--|---|-----------------|---|---|
| 70 | Zienkowitz de Bielany née Charma Adèle Antoinette | 31.01.1842 Caen * | Antoine Charma Marie Devincens | 06.05.1867 Caen * Zienkowitz Bronislas | 22.03.1878 Caen * | inconnu | sans profession | 1 fille |
| 71 | Zienkowitz de Bielany Adolphe Jules | vers 1853 Bayeux | Antoni Ferdynand Hyacynthe Le François | célibataire | 1.04.1894 Paris 19 * | Caen – Vaucelle | comptable | |
| 72 | Zienkowitz de Bielany Antoni Ferdynand | vers 1808 Sluck Minsk | Wincenty Agata | 15.09.1840 Tour-en-Bessin Hyacynthe Le François | 3.06.1886 Caen * | Caen – Vaucelle | s. lieut. Leg. Vist. comptoir d'escompte | TDP 1834-1848 7 enfants |
| 73 | Zienkowitz de Bielany Bronislas Cesar | 05.07.1841 * Bayeux | Antoni Ferdynand Hyacynthe Le François | 06.05.1867 Caen * Adèle Antoinette Charma | 26.10.1898 * Conde-sur-Noireau | inconnu | direct usine à gaz Caen | 1 fille |
| 74 | Zienkowitz de Bielany Felician | 20.09.1844 Caen * | Antoni Ferdynand Hyacynthe Le François | célibataire | 12.09.1845 Caen * | inconnu | enfant | |
| 75 | Zienkowitz née Le François Hyacynthe Françoise | 03.08.1809 Tour-en-Bessin * | Jules Cesar Le François Julie Noël | 15.09.1840 Tour-en-Bessin Antoni Zienkowicz | 27.06.1871 Caen * | inconnu | sans profession | 7 enfants |
| 76 | Zienkowitz de Bielany Josephine Antoinette | 06.06.1863 Caen * | Antoni Ferdynand Hyacynthe Le François | célibataire | 17.08.1866 Caen * | inconnu | enfant | |
| 77 | Zienkowitz de Bielany Robert Adrien | 12.06.1851 Caen * | Antoni Ferdynand Hyacynthe Le François | célibataire | 28.03.1859 Caen * | inconnu | enfant | |
| 78 | Zombkowski Marie Louise | vers 1843 | Valenty Denise Perrine Bigneur | célibataire | 8.10.1889 Caen * hôpital Bon Sauveur | inconnu | sans profession | Ząbkowski Walenty lieut 5 reg infanterie |

Sources :

- J. Bartkowski, *Spis Polaków zmarłych na emigracji od roku 1831 (Registre des Polonais décédés en émigration à partir de 1831)*, Oprac., wstęp i przypisy L. Krawiec. Rzym 1985.
- R. Bielecki, *Słownik biograficzny oficerów powstania listopadowego (Dictionnaire biographique des officiers de l'Insurrection de Novembre)*, T. 1-3, Warszawa.
- État civil des villes : Balleroy, Baume-les-Dames, Bayeux, Bordeaux, Cadillac, Caen, Conde-sur-Noireau, Dijon, Dozulé, Falaise, Honfleur, Huppain, Lechâtelet, Le Havre, Lisieux, Longvic, Malignac, Paris, Pont-l'Éveque, Quingey, Strzeszów, Tour-en-Bessin, Trouville-sur-Mer, Varsovie, Vaudry, Vire.
- V. Guillaume, *L'autre exil, Trajectoires migratoires et stratégies* d'insertion de la Grande Émigration polonaise de 1831 dans l'Ouest de la France, thèse de doctorat, EHESS Paris 2016.
- T. Krosnowski, *Almanach historique ou souvenir de l'émigration polonaise*, Paris 1846.
- Lista alfabetyczna oficerów Wojska Polskiego z 1831 r., BPP
- J. A. Piotrykowski, *Martyrologium Polskie (Martyrologe Polonais)*, manuscrit BCzart 5351 t. 1-3.
- Registre Général d'inscription des inhumations du cimetière catholique de la ville de Bordeaux, AM Bordeaux 1634 i 28-49.
- M. Tyrowicz, *Towarzystwo Demokratyczne Polskie 1832-1863, Przywódcy i kadry członkowskie, Przewodnik bibliograficzny*, Warszawa 1964..